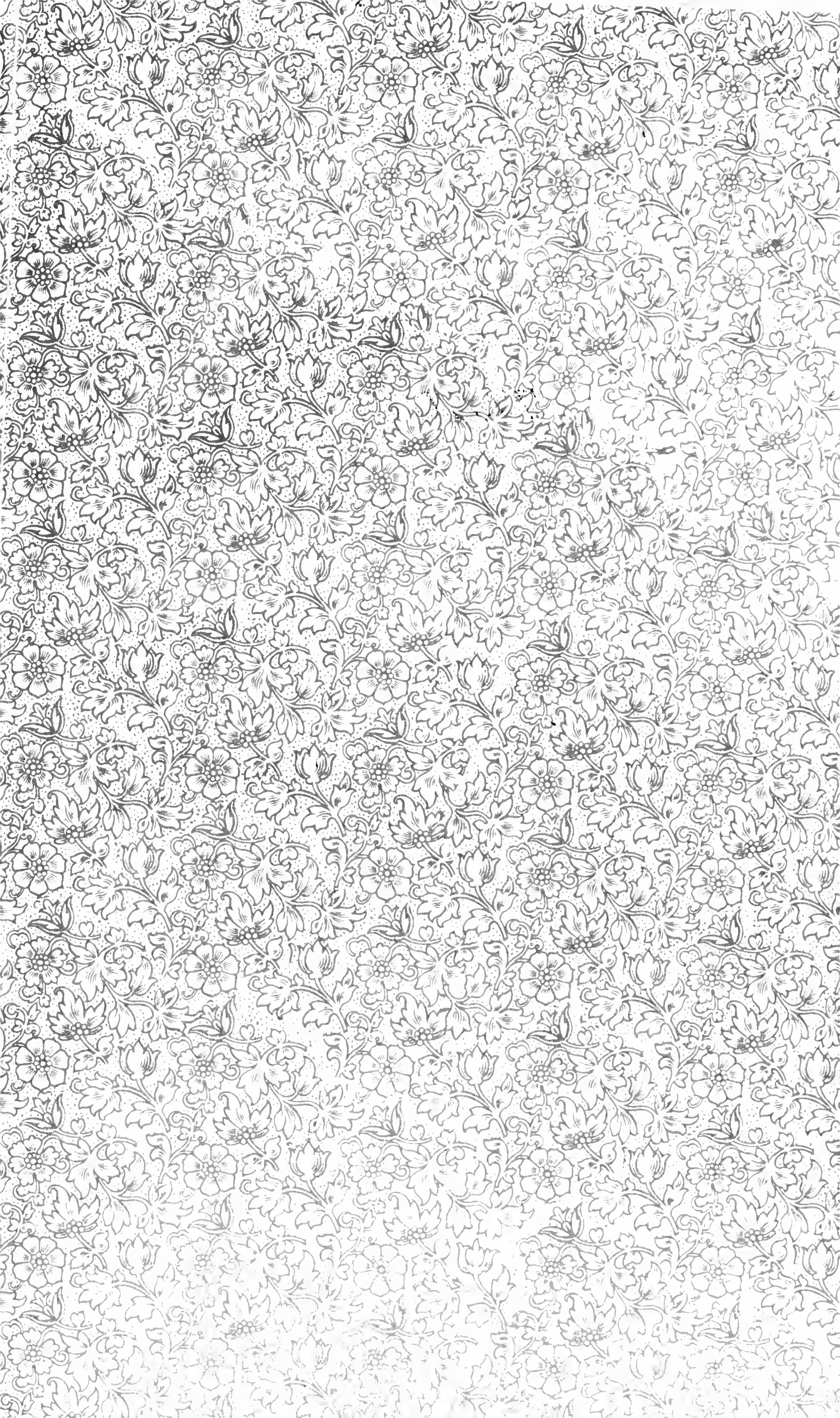


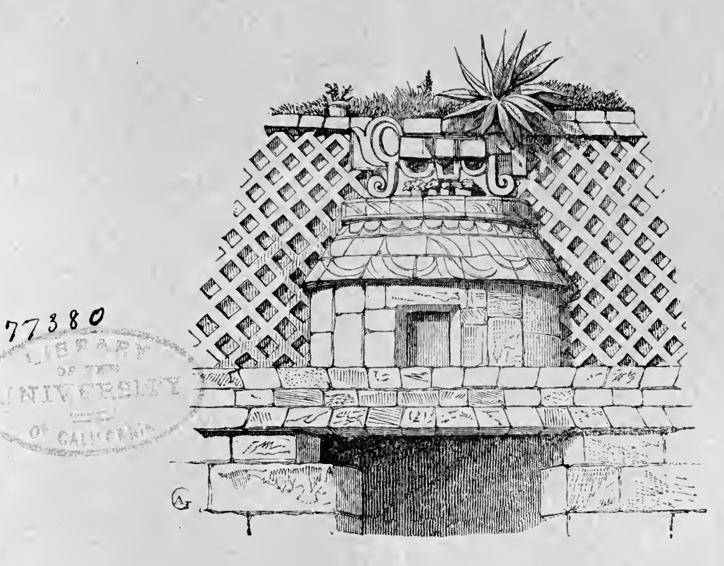
DECADES AMERICANÆ

MÉMOIRES D'ARCHÉOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE AMÉRICAINES

PAR

LE Dr E.-T. HAMY
Membre de l'Institut,
Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle,
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

3e & 4e DÉCADES
Avec 4 planches et 23 figures dans le texte



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
[1899]

DECADES AMERICANÆ

IMP. CAMIS ET Cie, PARIS. — SECTION ORIENTALE A. BURDIN, ANGERS.

DECADES AMERICANÆ

MÉMOIRES
D'ARCHÉOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE
AMÉRICAINES

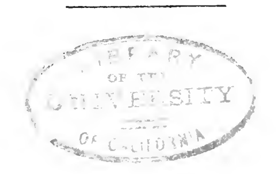
PAR

LE Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut,
Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle,
Conservateur du Musée d'Ethnographie

3e & 4e DÉCADES

Avec 4 planches et 23 figures dans le texte



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
[1899]

A

M. LE DUC DE LOUBAT

FONDATEUR ET PRÉSIDENT D'HONNEUR DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS,

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE DE MADRID,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE LISBONNE, ETC.

AVANT-PROPOS

Le recueil, auquel celui-ci fait suite, se composait essentiellement de quatorze notices publiées par la *Revue d'Ethnographie* de 1884 à 1888 et que j'avais fait successivement tirer à part. J'avais complété la seconde *décade* en réimprimant trois mémoires que la même *Revue* avait donnés en 1882 et 1883, deux petites notes tirées du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, enfin une étude insérée dans le tome Ier de l'*Anthropologie*.

Les vingt morceaux ainsi rassemblés composaient une sorte de mosaïque variée, qui attira l'attention d'un certain nombre de lecteurs curieux et conquit ainsi aux études américaines encore si délaissées quelques intelligentes sympathies.

J'avais donc atteint le but que je m'étais proposé en éditant ces *mélanges*. Encouragé par le bon accueil fait à ma première tentative, je viens de composer, dans le même esprit, une seconde collection de notices, numérotées de XXI à XL, qui forme une *troisième* et une *quatrième décades*. Ce sont, pour une certaine part, des écrits plus anciens, retrouvés dans les premiers volumes de la *Revue d'Anthropologie* et qui ont paru avoir conservé un certain degré d'intérêt, puis diverses notices présentées aux Sociétés d'Anthropologie, de Géographie, etc., enfin et surtout une suite d'études toutes récentes publiées dans les tomes I et II d'un nouveau recueil, le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

J'ai soigneusement évité de faire entrer dans ces *Décades*

aucune des monographies qui servent de commentaires aux 60 planches de mon *Album* du Trocadéro, qu'il convient de laisser tout à fait en dehors de cette publication.

Les Décades III et IV sont accompagnées, comme les précédentes, d'un certain nombre de planches et de figures ethnographiques et archéologiques. On trouvera aussi à la fin de ce second volume comme au bout du premier, des tables soigneusement dressées qui faciliteront les recherches des spécialistes.

Paris, Muséum, 26 Décembre 1898.

TROISIÈME DÉCADE



XXI

JOHN SCOULER, SES TRAVAUX ET SA COLLECTION[1]

Le 18 novembre 1871, on inhumait à Glasgow l'ethnologiste auquel sont dus les meilleurs travaux d'ensemble publiés jusqu'à présent sur les populations de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. John Scouler, né dans cette ville le 31 décembre 1804 y avait fait à l'Université ses études littéraires, philosophiques et médicales. Les leçons du célèbre William Hooker lui inspirèrent de bonne heure l'amour des sciences naturelles qui fut la passion dominante de sa vie et, ses cours terminés, il vint entreprendre des études spéciales au Muséum de Paris.

L'influence de Hooker et de Richardson lui valut à son retour dans le Royaume-Uni, en 1824, le poste de chirurgien et de naturaliste à bord du *William and Anne* envoyé en mission scientifique à la côte nord-ouest de l'Amérique. C'est dans ce voyage de deux ans, brièvement raconté au *Journal des sciences* d'Edimbourg, que Scouler a surtout étudié l'ethnologie de cette curieuse région[2]. On trouve dans ce récit quelques renseignements intéressants sur les Indiens de Baker's Bay, les Chinooks de la Colombia, les Nass, les Wikananish, les Clayokats, les Nittinahs, les Nootkans, les Klallums, les Kowitches, etc. Mais c'est principalement dans une série d'articles publiés par la So-

1) Notice rédigée en 1872 pour la *Revue d'Anthropologie* (t. II, p. 565).

2) *Account of a Voyage to Madeira, Brazil, etc., performed in* 1824 *and* 1825 *with a view of examinnig their natural History*, etc. (*The Edinburgh Journ. of Sc.*, t. V, p. 195-314; t. VI, p. 51-73, 228-236, 1826 et 1827).

ciété philosophique de Glasgow, le *Journal Zoologique*, le *Nouveau Journal Philosophique* d'Édimbourg et les sociétés géographique et ethnologique de Londres, que sont consignés les résultats de ses recherches spéciales. Nous signalerons particulièrement ses remarques craniologiques de 1829[1], où il décrit les déformations céphaliques des indigènes des rives de la Colombia et de Vancouver, et représente un crâne d'adulte et une tête d'enfant déformés, ainsi que l'appareil usité pour cette opération; son mémoire intitulé *Observations sur les tribus indigènes de la côte nord-ouest d'Amérique*[2], lu à la Société géographique de Londres, en juin 1840, et l'important travail présenté à la Société ethnologique de la même ville en 1846[3], dans lesquels il a tenté, en combinant ses propres recherches à celles de Wrangell, de Tolmie, etc., une classification des tribus variées qui se trouvent entre le détroit de Behring et la rivière Colombia, les Montagnes Rocheuses et le Pacifique, classification fondée d'ailleurs beaucoup plus sur la linguistique que sur les caractères naturels. Les conclusions de ces deux écrits, adoptées par Prichard et par Latham, sont rapidement devenues classiques.

Après un second voyage sur le vaisseau *Clyde*, qui le mena successivement au Cap, à Madras, à Calcutta, John Scouler fut nommé professeur d'histoire naturelle au collège d'Anderson à Glasgow. Il y classa en partie le musée de l'Université et fonda avec deux autres médecins le *Journal médical de Glasgow*.

Pendant son séjour à Dublin, où la chaire de minéralogie de la Société royale lui a été confiée en 1833, il s'est appliqué à l'étude de plusieurs questions de zoologie en connexion plus ou moins directe avec l'histoire naturelle de l'homme. Parmi les publications de cette période de sa vie, nous distinguons une

1) *Remarks on the form of the Skull of the North American Indians* (*Zoological Journal*, t. IV, p. 304-308, et pl. X et XI, 1829).

2) *Observations on the Indigenous Tribes of the Nord-West Coast of America* (*Journal of the Royal Geographical Society of London*, t. XI, p. 215-250, 1841).

3) *On the Indian Tribes inhabiting the Nord-West Coast of America* (*Journ. of the Ethnol. Soc. of London*, t. I, p. 228-252 et *Edimburg New Philosophical Journal*, t. XLI, p. 168-192, 1846).

note sur les animaux qui ont disparu de l'Irlande depuis les temps historiques[1] et des remarques sur l'histoire naturelle du *Megaceros*[2]. Plus tard il aborde la question du renne fossile en Écosse[3] ; il tente une traduction de la *Vie des animaux* d'Aristote ; il commente les théories de Descartes ; étudie dans un voyage spécial l'ethnologie et l'histoire naturelle du Portugal, parcourt la Hollande où il recueille des documents sur l'histoire des sciences naturelles, visite le Danemark, la Norvège et la Suède dans le but spécial de constater au sein des kjökkenmöddings la haute antiquité du genre humain, etc.

Cette vie de savant si bien remplie s'est terminée par un acte qui vaut à Scouler la reconnaissance toute spéciale des savants français. Désireux de reconnaître l'accueil sympathique qu'il avait autrefois reçu au Muséum d'Histoire naturelle de Paris et voulant du même coup protester hautement contre l'odieux bombardement auquel cet établissement scientifique avait servi de but vers la fin du douloureux siège de Paris, Scouler lui a fait don, en mourant, d'une petite collection anthropologique et ethnographique particulièrement précieuse. Elle comprend en effet les pièces justificatives de ses travaux sur le Nord-Ouest américain. On y voit, notamment, un crâne d'Eskimo de la mer de Baffin[4], qui présente au plus haut degré les traits de cette race; trois crânes de Shimshyans, trois autres de Chinooks et une momie complète d'enfant de cette dernière tribu ornée de verroteries bleues et de coquilles du *Dentalium haïaqua*. Les crânes Shimshyans, qui proviennent du territoire situé entre Milbank-Sound et Observatory-Inlet ont montré des caractères qui confirment l'origine mixte qu'Anderson attribue à cette petite nation[5]. La série Chinooks, en juxtaposant à deux crânes

1) *Journ. Geolog. Soc. of Dublin*, t. I, part. III, p. 224, 1837.
2) *Ibid.*, t. II, p. 197-210.
3) *Edimburg New Philosophical Journal*, t. III, p. 135, 1852.
4) Cette pièce a servi depuis lors de type pour les *Crania Ethnica* (pl. LXVI, LXVII, LXVIII).
5) Les Shimshyans ou Chimmesyans, voisins des Tlinkets, au sud-est desquels ils habitent seraient un mélange de Koloches, qui sont des Tlinkets et

déformés suivant la méthode locale un crâne ayant gardé sa forme naturelle, permet de mieux saisir les résultats de cette singulière pratique.



Fig. 1 à 3. — Pipe Haïdah en stéatite de la collection Scouler (3/5 nat.).

La collection ethnographique nous met en présence de véritables objets d'art façonnés par les Haïdahs des îles de la Reine-

de Chippewyans, qui appartiennent au grand groupe des Athapaskas ou Peaux-Rouges du Nord (Cf. Alex. Anderson, *Notes on the Indian tribes of British North America and the Nordwest Coast* (*The Historical Magazine*, vol. III, p. 74, March 1863).

Charlotte. On y trouve entre autres objets particulièrement curieux plusieurs de ces étranges sculptures en stéatite dont les anciens cabinets possèdent seuls des spécimens originaux, et où s'imbriquent des images *totémiques*, bizarres et compliquées. L'une de ces pièces, longue de $0^m,213$, large de $0^m,112$, est certainement un des plus importants spécimens que l'on possède en Europe de cet art indigène, à peu près disparu aujourd'hui ; j'en donne ci-contre la figure réduite au trois-cinquièmes (fig. 1 à 3).

XXII

A TRAVERS LES MONTAGNES ROCHEUSES[1]

Les recherches s'enchaînent et les découvertes se succèdent presque toujours suivant un ordre qu'on pourrait qualifier de nécessaire. La géographie et l'ethnologie subissent, comme les autres sciences, cette loi d'évolution ; ces deux branches de nos connaissances offrent même des exemples bien remarquables et bien frappants de la subordination naturelle des faits acquis les uns aux autres et de leur développement successif dans l'espace et dans le temps.

Nous voyons, par exemple, la découverte de la route méridionale des Indes amener la reconnaissance d'une partie des côtes septentrionales de l'Ancien Monde, par lesquelles on cherche à pénétrer vers l'Orient jusque dans la Chine. Puis, comme ces tentatives échouent, on conçoit l'espoir de trouver une route par le Nord-Ouest, et les Anglais, dans un but commercial et scientifique, multiplient dans cette direction leurs voyages de recherches. Les premières expéditions avaient ébauché la connaissance de l'ethnologie sibérienne ; celles-ci, depuis Frobisher, font connaître les races hyperboréennes. Davis, Hale, Baffin, Hudson, James, etc., n'ayant pas réussi à franchir le nord de l'Amérique pour pénétrer par cette route en Orient[2], la Compagnie de la baie d'Hudson, qui cherche à se rendre compte de la valeur des gisements métalliques signalés par les Indiens

1) Article rédigé pour la *Revue d'Anthropologie* à l'occasion de la publication de la traduction française du *Voyage de l'Atlantique au Pacifique à travers le Canada, les Montagnes Rocheuses et la Colombie anglaise*, par Milton et Cheadle (Paris, Hachette, 1866, in-8° de 387 pages avec 22 vignettes et 2 cartes).

2) Sur ces diverses tentatives consulter J.-R. Forster, *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, trad. fr., Paris, 1788, 2 vol. in-8.

dans le Nord, en même temps qu'elle étudie la question des communications de ses eaux avec celles de l'Océan occidental, cette Compagnie envoie en 1770 Samuel Hearne explorer la rivière que les indigènes nomment Meetha-Jan-San-Dazey (*la grande rivière de métal*). Hearne constate que l'embouchure de ce cours d'eau dans l'Océan glacial est située au-delà du cercle polaire et que, par conséquent, ce passage nord-ouest si longtemps cherché, s'il est un jour découvert, ne sera d'aucun avantage pratique.

Mais, en même temps qu'il assure à la géographie et à la navigation ces résultats précis, il enrichit l'ethnologie de documents nombreux et variés sur les Indiens du Nord (Athapascans, etc.) et sur les Eskimos de la rivière de Cuivre[1].

Mackensie, qui dix-neuf années plus tard découvrait et suivait jusqu'à la mer le fleuve qui porte aujourd'hui son nom, confirmait les résultats géographiques de Hearne, en plaçant sur sa carte les embouchures au delà du 69e degré, et son récit est resté le plus précieux document que possède l'anthropologie sur les tribus indiennes (Castors, Arcs-forts, Athnahs, Lièvres, Querelleurs), qui habitent au nord du grand lac de l'Esclave, tribus dont il a fait une étude aussi approfondie que les circonstances le permettaient à un observateur de sa valeur[2].

Les expéditions dont nous venons de rappeler les résultats anthropologiques avaient surabondamment démontré l'inutilité de toute tentative nouvelle pour chercher un passage *pratique* de l'un à l'autre des deux Océans par le nord-ouest du continent américain. Alors commencèrent les tentatives de passage par terre du Canada ou des États-Unis vers la côte du Pacifique, tentatives qui se sont continuées jusqu'à nos jours avec des résultats divers, et dont le livre que nous avons sous les yeux raconte la plus récente.

1) Samuel Hearne, *Voyage du fort du Prince-de-Galles dans la baie d'Hudson à l'Océan du Nord*, trad. fr., Paris, an VII, 2 vol. in-8.
2) *Voyages d'Alexandre Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, faits en* 1789, 1792 et 1793, trad. fr., Paris, 1802, t. I et II.

Les colons français du Canada, ceux de Montréal en particulier, avaient fait faire, dans cette direction, à la géographie du nord de l'Amérique des progrès très considérables. Leurs établissements pour le commerce des pelleteries s'étaient peu à peu étendus dans la grande région lacustre; ils avaient successivement exploré presque tout le pays jusqu'au 103e degré de longitude, visité les lacs situés au nord-ouest du lac Supérieur, et remonté en partie la rivière de Saskatchewan. L'un d'eux même, poussant plus loin à l'Ouest, M. de la Vérendrye, découvrait le 1er janvier 1743, les Montagnes Rocheuses.

Retardées pendant quelque temps par l'annexion du Canada à l'Angleterre (1761) et le détournement de la traite des pelleteries au profit de la Compagnie de la baie d'Hudson, ces explorations à l'intérieur reprirent bientôt avec une nouvelle activité. Le commerce, un moment déplacé par les événements, reçut de la concurrence des marchands une impulsion extraordinaire; Thomas Curry, James Finlay, etc., reprirent la route de la Saskatchewan; Frobisher s'avança jusqu'au haut Mississipi et jusqu'au lac de la Crosse; Pond découvrit la rivière de l'Élan, enfin la célèbre Compagnie du Nord-Ouest s'organisa en 1784, et pendant quatorze ans multiplia les expéditions dans les territoires indiens[1].

L'un des voyages les plus importants qu'elle ait fait exécuter fut celui du Fort-Chippewyan à la mer Glaciale, dont nous avons parlé plus haut. Un second voyage entrepris sous ses auspices par un Français, fit connaître une partie du cours inférieur de la rivière de la Paix. Une troisième tentative eut enfin pour résultat la première traversée du continent américain; ce fut encore Alexandre Mackensie qui eut l'honneur de mener à bonne fin cette périlleuse mission.

Doué d'un caractère à la fois très doux et très énergique, entreprenant et persévérant, instruit et expérimenté, ce grand voya-

1) Cf. Al. Mackensie, *Tableau historique et politique du commerce des pelleteries dans le Canada* (ap. *Voy.*, trad. fr., Paris, 1802, in-8, t. I, p. 1 et suiv.

geur possédait tout ce qu'il fallait pour devenir le chef d'une expédition de cette nature et en tirer le meilleur parti possible. Il quittait le fort Chippewyan le 10 octobre 1792 et parvenait à l'Océan Pacifique sur la baie qui a reçu le nom de *Sortie de Mackensie*, le 22 juillet 1793. Dans ce long et pénible voyage, il avait relevé le cours entier de l'Oungigah ou rivière de la Paix et de plusieurs de ses affluents, esquissé les montagnes de Carrebœuf et quelques parties de la grande chaîne rocheuse, découvert et suivi dans une assez grande longueur le fleuve de Tacouché-Tessé, aujourd'hui nommé Fraser, puis le cours d'eau qu'il a nommé la rivière du Saumon, et le long de cette voie tout à fait inexplorée il avait recueilli une foule d'observations sur les races et sur les langues, observations dont, il faut bien le reconnaître, aucun autre explorateur du nord de l'Amérique n'a su depuis lors égaler la précision.

Ces hommes qu'il rencontrait sur la route qu'il ouvrait à la civilisation appartenaient en majeure partie aux deux grands groupes, dont il avait indiqué les caractères et circonscrit l'habitat au cours de son premier voyage[1]. C'étaient des Knistenaux, ces farouches sauvages dont il constatait la récente invasion sur les territoires des Indiens Esclaves et Castors, vers l'embouchure de l'Oungigah, et dont il a retrouvé plus tard les traces guerrières jusqu'aux Montagnes Rocheuses[2]; puis des Chipiouyans ou Chippewyans (Castors, etc.), refoulés près du vieux fort de la Fourche, et transformés, quant aux coutumes, par les Knistenaux, leurs vainqueurs, mais ayant conservé une langue chippewyane[3]; des Indiens, dits des Montagnes Rocheuses, ennemis des précédents, quoique appartenant au même groupe ethnique[4]; enfin les Nascouds et les Nagaïlers ou Voituriers de la Tacoutché-Tessé, qui diffèrent peu des autres Indiens qu'on vient de nommer[5].

1) Al. Mackensie, *op. cit.*, t. I, p. 228 et suiv.
2) Id., *ibid.*, t. II, p. 154, 19, 259, 270, 273.
3) Id., *ibid.*, t. II, p. 161, 199, 202.
4) Id., *ibid.*, t. II, p. 317 et suiv.
5) Id., *ibid.*, t. II, p. 411, t. III, p. 198 et suiv.

Un troisième groupe commence un peu plus bas sur la même rivière, groupe dont la langue ne ressemble à aucune de celles des Indiens précédemment nommés; c'est le groupe dont font partie les Atnahs [1], qui occupent la Tacoutché-Tessé dès le 52e degré de latitude nord, et qui nous paraît être le même que le grand groupe Tlinket. qui vit sur les bords de l'Océan Pacifique, de la rivière de Cuivre à la rivière Nass. Les renseignements recueillis par Mackensie permettent d'ailleurs de suivre le groupe Chippewyan plus loin vers l'Ouest, car les Indiens Sloua-Cuss du haut de la rivière du Saumon, aussi bien que les Nigaia-Dinaïs de la rivière du Chemin-de-l'Ouest [2], se rattachent à ces Chippewyans, qui forment avec toutes ces tribus et bien d'autres encore le groupe Tinnet, Dinnée ou Dinaï.

Aux bords de la mer habite, avons-nous dit, un peuple tout différent, dont le grand voyageur, qui n'a eu que des relations très difficiles et presque hostiles avec cette race sauvage, n'a pu nous apprendre que fort peu de chose. Ce peuple appartient, semble-t-il, au même groupe Tlinket précédemment nommé. Mackensie a d'ailleurs décrit chez ses Indiens Amis du bas de la rivière du Saumon, la déformation crânienne « en coin [3] » des Chinooks, des Shimshyans, etc., de la côte voisine, avec lesquels ces Indiens présentent de nombreuses analogies.

Telles sont, en résumé, les découvertes anthropologiques auxquelles Mackensie a attaché son nom dans ce mémorable voyage. L'attention une fois appelée vers ces régions nouvelles, d'autres itinéraires allaient bientôt être suivis, qui devaient singulièrement agrandir le champ des observations géographiques et ethnologiques.

Le capitaine Gray, commandant le vaisseau de Boston *la Colombia*, avait, en trafiquant sur la côte nord-ouest, découvert en 1792 l'embouchure d'une grande rivière à laquelle il donna

1) Id., *ibid.*, t. III, p. 20.
2) Id., *ibid.*, t. III, p. 133, 162.
3) Id., *ibid.*, t. III, p. 266-267.

le nom de son vaisseau[1]. Peu après Vancouver, prévenu par ce marin, visitait ce fleuve, et Broughton, son lieutenant, en explorait le cours inférieur jusqu'à plus de 35 lieues de l'embouchure.

C'est dans la direction de la Colombia qu'ont marché les premiers explorateurs, envoyés par les États-Unis, dont l'expédition de Mackensie avait enfin éveillé l'attention. Lewis et Clarke, en 1804, remontèrent le Missouri et la rivière de Jefferson, traversèrent les défilés effrayants des Montagnes Rocheuses, découvrirent le cours supérieur du fleuve et les affluents qui portent encore leurs noms, et ne s'arrêtèrent qu'à l'embouchure, où leur compatriote Gray avait mouillé douze ans auparavant. Ils ont rapidement esquissé la carte ethnologique du pays qu'ils traversaient, indiquant un certain nombre de stations des Osages, des Ottos, des Pawnies, des Loups, des Mahas, des Puncas ; des terribles Sioux, Teetons et autres ; des Aricaris, des Maudanes, des Assiniboines, des Gros-Ventres ; et recueillant, au sujet de ces divers aborigènes quelques renseignements utiles. Sur le versant occidental de la grande chaîne, les Tussapas ou Tuchapas, les Têtes-Plates, les Serpents, les Chinooks, les Callemeux, etc. ont aussi donné lieu à quelques remarques curieuses[2].

C'est dans la même direction que Henry conduisait l'action le la Compagnie des Fourrures de Missouri, quelques années plus tard. C'est encore vers la Colombia que marcha l'expédition de Hunt (1810) gagnant Astoria, le comptoir fondé par le célèbre négociant Astor.

Dans les papiers de la Compagnie, dont Hunt était l'un des représentants, le célèbre écrivain Washington Irving, qui a raconté la dramatique histoire de cet établissement[3] a trouvé des

1) W. Irving, *Voyages dans les contrées désertes de l'Amérique du Nord*, trad. fr., Paris, 1839, in-8, t. I, p. 37-39.

2) *Voyages des capitaines Lewis et Clarke, depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'entrée de la Colombie dans l'Océan Pacifique* (1804-1806), trad. fr., Paris, 1810, in-8.

3) W. Irving, *Voyages dans les contrées désertes de l'Amérique du Nord, en-*

documents géographiques et ethnographiques d'un haut intérêt. Sur leur route, hérissée de difficultés parfois insurmontables, Hunt et ses compagnons avaient pu, en effet, colliger des renseignements précieux sur les Omahas, les Aricaris, les Cheyennes, les Têtes-Plates, les Serpents, les Sciatogas et les Tuschepas (qui sont les mêmes que les Tusapas de Lewis et Clarke), enfin sur les tribus de la Basse Colombia, Chinooks, Clatsops, Ivahkiacunes, Cathlamets, etc.

D'autres reconnaissances, menées avec soin et habileté, sont venues relier les précédentes dans un vaste réseau dont le capitaine Palliser et son lieutenant Hector sur le territoire anglais, Frémont, etc., sur celui des États-Unis, ont tracé les lignes principales. L'expédition de Palliser, remontant les vallées des deux Saskatchewan du nord et du sud, avait reconnu un certain nombre de passages ou cols menant sans trop de peines vers les vallées de la Colombia et de la Koutanie, son affluent. Mais ces contrées sont fort au sud des régions aurifères nouvellement découvertes dans le Caribou et c'est dans le but d'ouvrir des communications directes par un col situé plus au nord entre les régions de l'or et les districts agricoles de la province de Saskatchewan, que MM. Milton et Cheadle, de la Société Géographique de Londres, ont entrepris le voyage dont M. Belin de Launay vient de nous donner une élégante traduction.

Les explorateurs ont malheureusement cru pouvoir se passer de tous les renseignements accumulés dans les écrits que nous venons de résumer à notre point de vue spécial. L'étude de ces ouvrages, de ceux de Mackensie en particulier, aurait certainement attiré leur esprit vers l'observation scientifique, telle que nous la comprenons, des populations si mal connues qu'ils ont eu l'occasion de rencontrer sur leur route. Ils racontent d'ailleurs, à la façon des voyageurs anglais en général, avec une prolixité quelquefois fatigante, des anecdotes d'un intérêt secondaire

treprís pour la fondation du comptoir d'Astoria, sur la côte nord-ouest, trad. fr., Paris, 1839, 2 vol. in-8.

pour le lecteur et presque tout ce qui touche à la connaissance de l'homme se trouve sacrifié à des histoires agréablement contées, mais un peu trop longues, de chasse, de pêche, etc.

On trouve toutefois dans ce livre quelques extraits à prendre dont la lecture ne sera pas inutile aux ethnologues ; c'est sur ces passages qu'il nous appartient d'insister dans ce recueil.

Partis de Liverpool le 19 juin 1862, MM. Milton et Cheadle arrivaient treize jours après à Québec, remontaient le Saint-Laurent et le lac Ontario jusqu'à Toronto, visitaient les chutes du Niagara et prenaient la route de l'Ouest. La traversée des deux Anglais sur le territoire du Canada et des États-Unis n'offre rien de bien saillant et leurs impressions sur les hommes et sur les choses sont à peu près celles de tous les écrivains qui ont vu de près la jeune civilisation américaine, et qui ont sur leur chemin rencontré quelques débris des vieilles races qu'elle a dépossédées. La voie ferrée mène rapidement nos voyageurs au cœur du Wisconsin, le steamer du Haut-Mississipi les transporte à Saint-Paul du Minnesota. De Saint-Paul ils vont à Saint-Antoine, de Saint-Antoine ils s'avancent vers la Rivière-Rouge du nord jusqu'à Georgetown, et de ce petit établissement ils gagent assez péniblement le Fort-Garry. Arrêtons-nous quelque temps dans les établissements de la Rivière-Rouge, dont ils se sont efforcés de décrire la population très mêlée, et comparons leurs observations avec celles des explorateurs qui les ont précédés dans cette colonie, qui a pour nous cet intérêt particulier d'être en majeure partie composée de Canadiens français ou de métis issus de leur union avec les indigènes. Fondée en 1812 par lord Selkirk pour des émigrants écossais, la colonie de la Rivière-Rouge s'est surtout recrutée depuis cette date parmi les anciens serviteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui y viennent prendre leur retraite. Aussi les Canadiens français et leurs métis dits *Bois-brûlés* y forment-ils la moitié de la population; ils étaient près de 3.000 en 1860[1]. Cette race de Canadiens si exu-

1) *Le Tour du Monde*, I, 283, 1860.

bérante qu'elle déborde dans toute les prairies de l'Ouest et du Nord, particulièrement vers le lac Ouinipeg et l'Ottawa, possède à la Rivière-Rouge une prépondérance bien marquée. Il semble, ainsi que le faisait observer le *Tour du monde*, il y a quelques années, qu'elle se développe avec plus de vigueur que la race anglo-saxonne, habitant le même territoire et la constatation de ce fait, trop manifeste pour passer inaperçu, ne met pas en belle humeur nos deux voyageurs anglais. Ils enchérissent avec complaisance sur le portrait qu'a tracé des Canadiens de la Rivière-Rouge leur compatriote Ross et, tout en rendant justice, comme la reconnaissance leur en fait un devoir, aux qualités exceptionnelles qu'ils déploient, eux et leurs métis, à la chasse et en route, ils opposent, avec une certaine aigreur, à l'économie, à l'industrie des colons anglais et écossais la paresse, la frivolité, la vanité, etc. des métis franco-indiens et des Canadiens que d'autres voyageurs, Anglais aussi, cependant, nous ont présentés sous des traits beaucoup moins défavorables. Il faut bien que nos voyageurs aient noirci les couleurs du tableau qu'ils peignaient pour leurs lecteurs de la Grande-Bretagne, car une race qui cumulerait les vices qu'ils prêtent à nos compatriotes n'aurait pas atteint un si haut degré de prospérité, qu'elle put, en douze ans (1851-1863) augmenter de 5.000 à 15.000 dans l'Ottawa qui n'a que 28.000 habitants et jeter de nouvelles pousses au cœur des Prairies jusqu'au delà du Fort Edmonton sous le 115e degré de longitude ouest.

Les métis issus des unions généralement très fécondes des Français et des Squaws indiennes se présentent d'ailleurs, dans les récits de MM. Milton et Cheadle, avec les caractères physiques que leur assignent tous les voyageurs antérieurs. Le seul détail peu connu que nous ayons rencontré dans les descriptions qu'ils ont ébauchées constate l'existence de goîtres qui défigureraient le plus grand nombre d'entre eux dans tous les postes fondés sur la Saskatchewan, quoique les Indiens soient préservés de cette affection.

Le Fort-Garry est bâti sur l'ancien territoire des Sauteurs et

des Cries ou Crees, que MM. Milton et Cheadle rencontrent et observent au delà du Fort-Carlton, près du lac du Poisson-Blanc, mais bien plus en philosophes qu'en naturalistes. Ils insistent, par exemple, non sans raison d'ailleurs, sur l'ivrognerie des Peaux-Rouges, des Assiniboines et des Cries en particulier. Le récit de l'ambassade des premiers de ces sauvages à Carlton pour avoir de l'eau de feu, les scènes bachiques de Keikekouars, de Mahaygun, de Kinémontiayou, etc., nous font voir une fois de plus la terrible influence qu'ont exercée les liqueurs fortes sur les populations indiennes et montrent que les voyageurs n'exagèrent pas quand ils font de l'abus des spiritueux l'une des causes efficaces de dépopulation des Prairies. Une autre cause d'extinction des sauvages est la famine, occasionnée en partie sans doute par les Blancs qui ont chassé les sauvages des environs de leurs établissements; mais qui a surtout pour point de départ l'imprévoyance enfantine des Indiens, qui dépeuplent les prairies et les rivières et détruisent, sans nécessité, les ressources de l'avenir. Il ne se passe guère d'hiver sans qu'on souffre de la faim dans l'Amérique anglaise et les besoins de l'alimentation sont devenus si urgents que la Compagnie de la baie d'Hudson songe à établir le plus tôt possible de grosses fermes dans le district de la Saskatchewan, si admirablement disposé pour l'agriculture et la production du bétail.

Revenons aux Cries pour mentionner un fait assez curieux que nos voyageurs ont recueilli. Les muscles du pied, disent-ils, sont si développés chez eux qu'ils lui donnent l'air dodu et potelé qu'a le pied d'un enfant; et ils ajoutent que leur jeune guide Miseouépémayou se moquait toujours de la maigreur du bout du pied des Anglais et croyait qu'il devait avoir été mal fait dès l'origine, tandis que cette malformation est acquise sous l'influence de la chaussure, qui entrave également la marche, au point que la plus longue enjambée d'un Anglais bon marcheur égale à peine celle d'un Crie âgé de quatorze ans!

Au temps où les voyageurs traversaient le pays des Cries, ces sauvages étaient en paix depuis quelque temps avec leurs sécu-

laires ennemis les Pieds-Noirs et cette circonstance a permis à MM. Milton et Cheadle d'examiner de près cette tribu, qu'on ne rencontre d'ordinaire que sur le sentier de la guerre. « C'étaient de beaux hommes, disent nos auteurs, mieux habillés et plus propres que les autres Indiens. Peut-être moins grands que les Cries, ils étaient pourtant d'une haute stature et bien faits. Leurs figures étaient très intelligentes. Ils avaient les traits caractérisés; le nez était large, bien formé, droit ou légèrement courbé à la romaine; leurs pommettes ressortaient moins et leurs lèvres étaient plus minces que celles des Cries. La bouche était large et les dents admirablement blanches comme chez tous les Indiens. Leur habillement se distinguait fort peu de celui de leurs anciens ennemis les Cries, si ce n'est qu'il était en meilleur état et plus propre. Les figures des hommes et des femmes étaient aussi fortement coloriées en vermillon[1]. Ces dernières étaient vêtues d'une façon très singulière et très remarquable. Elles portaient de longues robes en peau de bison rendues très douces et très souples, et teintes avec de l'ocre jaune. La robe était serrée à la poitrine par une large ceinture de même confection, mais ornée à profusion de petites plaques rondes de métal, ayant la dimension de la monnaie anglaise appelée *couronne* et parfaitement polies. Ces Indiens conservaient dans leur maintien une véritable dignité et supportaient avec beaucoup de patience la curiosité d'une foule de métis et de Cries, qui examinaient avec le plus vif intérêt cette race qu'ils ne voient guère qu'en la rencontrant sur le champ de bataille » (p. 173).

Il est bien regrettable que les deux voyageurs anglais, profitant de cet instant de trêve entre les tribus indiennes, n'aient recueilli sur ces Pieds-Noirs si rarement abordables que les ren-

1) Chez les Cries le vermillon forme un rond autour des yeux et de la bouche, une bande sur le nez et une plaque sur chaque joue. Les Ioways des Montagnes Rocheuses se tracent parfois des cœurs sur les joues et s'appliquent des bandes rouges en guise de favoris. On peut voir dans la galerie américaine du Musée d'Ethnographie quelques spécimens de ces peintures de dandys Peaux Rouges; le grand ouvrage publié par le gouvernement des États-Unis en montre beaucoup d'autres.



seignements sommaires que nous venons de transcrire. La guerre s'est, en effet, rallumée presque aussitôt entre les Pieds-Noirs et les Cries, et de l'une à l'autre de ces tribus c'est une guerre d'extermination, ainsi que l'on en peut juger par le passage où MM. Milton et Cheadle racontent une chasse au Crie par les Pieds-Noirs des environs du Fort Benton (p. 187).

Nous n'avons pas à suivre l'expédition anglaise sur le versant occidental des montagnes; ils ont retrouvé dans ces forêts impénétrables et dans ces vallées abruptes toutes les difficultés, toutes les fatigues, toutes les tortures matérielles et morales qu'avaient autrefois surmontées les compagnons de Hunt, et l'on ne saurait trop admirer le courage et la résignation dont ils ont fait preuve au milieu de ces épreuves.

Les Indiens qu'ils rencontrent, très clairsemés dans ces régions presque désertes, appartiennent à la nation des Chouchouaps, établie dans la Colombie anglaise entre les deux bras de la rivière Thompson, mais dont quelques individus, séparés du gros de la tribu par 300 ou 400 milles de forêts et de rochers, vivent à l'état d'isolement entre Jasper-House et la Cache-de-la-tête-Jaune. Jadis ces nomades chasseurs formaient une trentaine de familles, aujourd'hui on n'en compte pas trente individus (p. 236). « Séparés par d'immenses distances de tous les autres Indiens, ils sont paisibles et honnêtes; ils ignorent le mal et la guerre. Nous n'avons jamais pu savoir s'ils ont quelque religion; mais ils entourent les tombes de leurs morts, avec un soin scrupuleux, de petites palissades de bois dont les pieux sont très nettement taillés avec les seuls instruments qu'ils possèdent, un couteau et une hachette. Ils n'ont ni chevaux, ni chiens. Quand ils changent de résidence, ils emportent toute leur propriété sur leurs épaules; s'ils demeurent longtemps dans un endroit, ils y élèvent, pour s'abriter, de grossiers appentis recouverts d'écorces et de paillassons, car ils n'ont ni maisons, ni tentes. A mesure que le gibier diminue, cette race s'efface sans doute graduellement, et déjà l'on peut dire qu'elle disparaît rapidement tant pour ce motif que par suite des accidents de chasse (p. 237) ».

Les Chouchouaps, vus à Kamloups, et qui font partie du gros de la nation établie au bord du lac du même nom, entre les deux bras de la rivière Thompson, présentent des caractères physiques qui ont assez frappé MM. Milton et Cheadle pour qu'ils aient admis qu'il y avait entre eux et les habitants de la Cache « bien des différences essentielles[1] » (p. 322). Tout ce qu'ils disent des Chouchouaps de la Cache, c'est que « maigres, décharnés, de moyenne taille », ils sont moins robustes que les Indiens des Prairies. « Leurs traits plus délicats étaient bien dessinés et avaient une expression plus douce, mais aussi intelligente que ceux des autres... Ils n'avaient pour coiffure que leur longue chevelure noire. » Ceux de Kamloups offrent un autre aspect. « A première vue, écrivent nos voyageurs, nous les prîmes pour des Mexicains, tant ils nous rappelaient peu les Peaux-Rouges de la Prairie orientale. *Ils avaient les caractères d'une race asiatique* plutôt que ceux de la race européenne qu'on retrouve dans les traits beaux et hardis des véritables Indiens de l'Amérique du Nord... Ils sont moins grands et moins forts, leur taille est plus épaisse, leurs figures sont plus larges et plus rondes, les pommettes plus élevées, le nez plus petit, moins saillant, avec les narines plus dilatées. Leur teint est plus foncé, moins transparent, d'une couleur terne et plus cuivrée que celle des vrais Indiens rouges... Ils sont aussi moins posés et plus bavards et manquent de la dignité et de la puissance sur soi-même qui caractérisent les Peaux-Rouges de la Plaine (p. 308 et 322).

Ils ont aussi des aptitudes bien différentes, qui se joignent aux traits physiques esquissés ci-dessus pour les rapprocher de ce grand groupe Tlinket dont nous avons parlé au commencement de cet article.

1) « Il y a cependant, disent après bien d'autres voyageurs MM. Milton et Cheadle, une différence très frappante entre le physique et entre les traits des deux sexes parmi les vrais Indiens rouges. Les hommes sont grands, et ont les traits prononcés avec un nez généralement aquilin ; les femmes sont ordinairement petites avec la figure plus ronde et le nez écrasé. » Cette différence est bien marquée chez les Assiniboines, hommes et femmes, dont le frontispice du *Voyage de l'Atlantique au Pacifique* montre les portraits.

« Ces Indiens, disent MM. Milton et Cheadle, commencent à apprécier les avantages de l'agriculture ; ils réussissent bien à faire venir des pommes de terre ; ils font le commerce avec âpreté, savent parfaitement la valeur de l'argent, et ce sont eux qui pendant longtemps, avant l'ouverture d'un chemin pour les mules, ont servi de bêtes de somme aux mineurs et leur ont fourni les denrées nécessaires » (p. 322).

Nous n'avons rien à ajouter à cette description, sinon que dans leurs habitudes extérieures, ces Chouchouaps ont des traits de ressemblance avec certains Indiens du Mexique. Et quant à leur origine, nous croyons inutile de reproduire leur légende ethnogénique qui n'est, comme le remarquent les auteurs du Voyage à travers les Montagnes Rocheuses, qu'une bizarre altération des récits bibliques que leur ont transmis des missionnaires catholiques établis chez eux depuis plus d'un siècle.

Avec un esprit de justice d'autant plus digne d'être signalé qu'il est plus rare chez nos voisins d'outre-Manche, généralement très passionnés quand ils s'agit de religion, MM. Milton et Cheadle reconnaissent la supériorité des missions canadiennes. Les Canadiens catholiques ont fondé des établissements à La Crosse, à Saint-Alban, à Sainte-Anne et en d'autres endroits isolés au fond des forêts; ils y ont appelé les métis Bois-Brûlés et les Indiens et leur ont enseigné « avec un incontestable succès les éléments de la religion et de la civilisation », succès d'autant plus étonnant, dira-t-on, qu'il s'agit là précisément de cette race dont les mêmes auteurs ont tracé, en parlant de la Rivière-Rouge, un si sombre tableau.

Ici se bornent, et nous le regrettons une fois encore, les renseignements précis recueillis pendant la dernière traversée des Montagnes Rocheuses. Comme Pembrun et quelques autres avaient précédé MM. Milton et Cheadle, ceux-ci ont été suivis par M. Rae, et il y a lieu d'espérer que le savant ethnologue, qui a fait depuis longtemps ses preuves, suppléera à l'insuffisance de ses devanciers.

Nous ne voulons pas nous séparer de l'expédition dont nous

venons de suivre la marche sans dire quelques mots du métis français qui conduisait les voyageurs au milieu de ces horribles déserts. Louis Battenote, dit l'Assiniboine, mérite, en effet, une mention très honorable; sans son courage, sans son sangfroid, le volume que nous venons d'analyser rapidement n'aurait pas été écrit. Battenote est d'ailleurs la réfutation vivante des appréciations exagérées auxquelles ont donné lieu les portraits que nos deux Anglais ont peints des gens de sa race.

XXIII

QUELQUES MOTS SUR MARTIN DE MOUSSY ET SUR SON ŒUVRE

Jean-Antoine-Victor Martin (de Moussy), l'un des voyageurs qui ont le plus contribué à accroître nos connaissances sur l'ethnographie de l'Amérique méridionale, était né à Moussy-Le-Neuf (Seine-et-Marne) le 26 juin 1810; il est mort à Paris le 28 mars 1869.

Il était entré fort jeune dans la chirurgie militaire et avait été plusieurs fois lauréat de l'École de Strasbourg. Il se fit recevoir docteur en médecine de la Faculté de Paris, en 1835, avec une thèse brillante, sur le typhus qu'il venait d'observer à l'hôpital militaire de Lyon, et peu après il quittait le 7e de ligne où il était aide-major pour se livrer, tout en exerçant la médecine, à ses goûts littéraires et scientifiques. De 1836 à 1841 il écrivit dans plusieurs recueils périodiques et notamment au journal *Le National*, où il a publié une série d'articles sur la question d'Orient. Il a fait aussi paraître, pendant cette période de sa vie, un mémoire *Sur les céréales* qui fut fort remarqué.

Mais « entraîné plus particulièrement vers les études géographiques » il se faisait admettre, le 6 mars 1840, dans la Société de géographie et le 19 février suivant on annonçait son prochain voyage dans l'Amérique du Sud. *Le but spécial de ce voyage était l'étude des modifications que les Européens éprouvent dans leur organisation sous l'influence de ces climats et des maladies endémiques de ces contrées; la géographie et l'ethnographie*, ajoutait Martin de Moussy, *devaient avoir une large part à ses travaux*[2]. » On sait comment il a tenu ces dernières promesses!

1) J'ai remanié cet article qui avait paru dans le t. I de la *Revue d'Anthropologie*, en 1872.

2) *Allocution prononcée par M. V.-A. Malte-Brun le 1er avril* (1869) *aux obsèques de M. le Dr Martin de Moussy* (*Bull. Soc. de Géogr. de Paris*, 5e sér., t. XVII, p. 317-320, 1869.)

Le grand naturaliste Alcide d'Orbigny fut spécialement chargé par la Société de géographie de tracer des instructions pour le voyageur. Martin de Moussy y joignit celles de l'Académie des sciences, de l'Académie de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes, et au mois d'avril 1841 il partait à bord de la frégate *la Gloire*, pour cette Amérique du Sud où il allait vivre *pendant dix huit-années consécutives* (1841-1859)[1].

Après un court séjour au Brésil, il arriva à Montevideo le 3 septembre 1841 ; l'année n'était pas terminée que la ville était investie. On connaît imparfaitement l'histoire de l'héroïque résistance de cette capitale assiégée pendant neuf longues années par le farouche Rosas. Martin de Moussy, qui avait pris parti tint aussitôt pour les défenseurs de Montevideo, contribua à la formation d'une légion française, et organisa les hôpitaux dans lesquels, pendant toute la durée de la guerre, il donna ses soins gratuits aux blessés. Il fondait, en même temps, chez lui un observatoire, se mettait en correspondance avec celui de Paris et commençait à réunir les matériaux d'un vaste ouvrage sur la climatologie et la constitution médicale de l'État Oriental[2].

Après le triomphe de la cause qu'il avait vaillamment soutenue, Martin de Moussy fut chargé par le général Urquiza, président de la République Argentine, d'explorer toutes les provinces de ce vaste pays et d'en étudier les ressources pour les faire connaître à l'Europe. Il employa cinq ans, sans souci des obstacles et des dangers, à parcourir l'Argentine, le Chili, le Paraguay, et à rassembler les éléments du grand recueil qu'il a publié à son retour en France sous le titre de *Description géographique et statistique de la Confédération Argentine* (3 vol. in-8 et 1 atlas de 30 planches).

Le premier volume de l'ouvrage a paru en 1860, un an après la rentrée de l'auteur; il traite de la géographie générale de la Confédération, de la constitution physique du sol, de la climatologie et du règne végétal.

1) Malte-Brun, *Allocution, etc.*
2) Cet ouvrage est demeuré à l'état de manuscrit.

Dans le deuxième, publié en 1861, il est question du règne animal, de la population des territoires, de la colonisation, de l'industrie, du commerce, des voies de communication et de l'organisa tion politique.

Le troisième volume n'a pu être livré qu'en 1864 ; il est beau coup plus étendu que les deux premiers. Il contient l'histoire détaillée et spéciale des treize provinces, une chronologie de l'histoire de La Plata depuis le xve siècle ainsi qu'un mémoire historique sur la décadence et la ruine des missions des Jésuites au Paraguay.

Ces trois volumes terminés, Martin de Moussy commença de suite à s'occuper de l'atlas qui devait les accompagner ; il y travaillait sans relâche et dans l'espace de deux années il dessina lui-même, fit graver et corrigea les vingt-six premières cartes. C'est pendant qu'il s'adonnait avec une ardeur trop peu contenue à ce fatigant travail, qu'il éprouva les premiers symptômes du mal qui devait le conduire au tombeau. Il ne se faisait point illusion sur la nature d'une affection dont le repos pouvait seul ralentir la marche et plus il sentait les forces lui échapper, plus il redoublait d'efforts pour terminer la grande œuvre de sa vie. Le 6 janvier 1868 une première attaque d'apoplexie venait brusquement mettre un terme à ses travaux, et il succombait le 28 mars de l'année suivante à une cinquième atteinte du terrible mal, laissant son atlas inachevé. L'épouse dévouée, qui avait été sa fidèle collaboratrice à Buenos-Ayres, et à Paris, a chargé MM. Bouvet et Malte-Brun de terminer les quatre cartes qui demeuraient imparfaites ; elles ont paru quelques mois après la mort de leur auteur, et le monument, à l'édification duquel Martin de Moussy avait consacré toutes ses forces, se trouve ainsi parfaitement complété.

Martin de Moussy était membre de l'ancienne Société d'Ethnologie ; il appartenait depuis 1860 à la Société d'Anthropologie, à laquelle il a fait de nombreuses communications. Il a aussi donné au *Bulletin de la Société de Géographie* plusieurs articles importants de géographie et d'ethnographie « Il laisse à ses amis,

suivant les expressions de M. Malte-Brun, à ses confrères, à tous ceux qui l'ont connu le souvenir impérissable de ses vertus personnelles, des sentiments sympathiques qu'il savait inspirer à tous ceux qui l'approchaient », en même temps que ses travaux lui assurent une place honorable à côté des Humboldt et des Bonpland, des d'Orbigny et des Castelnau, des Claude Gay et des Demarsay.

XXIV

NOTES SUR L'ETHNOGAPHIE DE L'ALASKA[1]

Une puissante compagnie[2] s'était formée, en 1864, à New-York, dans le but de relier, par l'Ouest, l'Amérique à l'Ancien Monde, à l'aide d'un télégraphe électrique qui, partant de San-Francisco, devait traverser la Colombie anglaise et l'Amérique russe, s'immerger dans le détroit de Behring et redescendre le long des mers de Behring et d'Okhotsk pour se souder aux lignes russes de l'embouchure de l'Amour. C'était un Américain, Perry M. D. Collins, qui avait pris en main cette difficile entreprise, obtenu des Anglais et des Russes les autorisations nécessaires et organisé, dès 1864, avec le colonel Charles S. Bulkley, les nombreuses explorations que nécessitait ce projet grandiose.

On sait qu'au bout de deux ans l'œuvre de Collins, qui avait déjà coûté des sommes considérables et qui s'offrait sous les meilleurs aspects, devait être abandonnée; le câble transatlantique venait de la rendre inutile.

Elle n'avait pas été toutefois sans profit pour la science. Des centaines d'explorateurs avaient accompli plusieurs milliers de lieues de reconnaissances autour du Pacifique du Nord et un bon nombre de données nouvelles avaient été acquises sur les pays et sur les peuples ainsi visités. Le plan d'opération consistait à envoyer des partis à l'embouchure du Fraser, dans la Colombie britannique; au Norton-Sound dans l'Amérique russe; à l'embouchure de l'Anadyr, sur la rive asiatique du détroit de Behring, etc. Chacune de ces missions devait pénétrer dans l'intérieur,

1) Ces notes ont été rédigées pour la *Revue d'Anthropologie* à l'occasion de la publication de la traduction française des *Voyages et aventures dans l'Alaska (ancienne Amérique russe)* par Fr. Whymper (Paris, Hachette, 1871, 1 vol. in-8, de 412 pages avec 37 gravures).

2) *The Russo-American Telegraph Company.*

suivre autant que possible le cours des rivières, recueillir toutes les informations relatives au climat, au sol, aux bois de construction, aux habitants des contrées traversées, etc., et déterminer d'une manière générale la route que devait tenir la ligne télégraphique projetée.

M. Fr. Whymper vient de raconter les péripéties des voyages qu'il a ainsi exécutés pour le compte de la Compagnie dans un volume écrit avec beaucoup d'*humour*, quoique un peu superficiel et dont la partie anthropologique, développée par l'auteur, a fourni le sujet d'un mémoire lu à la Société Ethnologique de Londres en 1888.

M. Whymper avait, au préalable, visité quelques points du littoral de la Colombie britannique. En 1864, il avait pris une part active aux petits voyages qui avaient lieu dans l'intérieur de Vancouver. Mais tout ce qu'il en avait rapporté d'intéressant à notre point de vue spécial, c'était le portrait de l'un de ces Ahts (p. 77) auxquels M. Sproat a consacré un intéressant article dans le cinquième volume des *Transactions* de la Société susmentionnée[1].

Ce portrait pittoresque (fig. 4) ne nous renseigne malheureusement point sur la morphologie de cette race mal connue des anthropologistes. L'individu a de longs cheveux en désordre, couverts d'une couronne de feuillage. Tout ce que nous pouvons constater, c'est que ses yeux sont horizontalement fendus, que son nez est grand et droit, à larges narines dilatées, que les pommettes sont haut placées et assez saillantes, et que les bras sont fortement musclés. On ne voit rien de sa déformation crânienne.

Une courte excursion de M. Whymper nous mène ensuite chez les Tchilkats ou Tchilikotes du canal de Bute. Les quelques lignes qu'il donne à ces farouches Indiens, sans nous les décrire du reste, nous les montrent ressemblant par un certain nombre de traits de mœurs et d'usages spéciaux aux autres tribus plus

1) G. M. Sproat, *The West Coast Indians in Vancouver Island* (*Transact. of the Ethnolog. Soc. of London N. S.*, t. V, p. 245, 1867.

connues qui forment avec les Tchilkats le groupe Koloche ou Tlinket. M. Whymper mentionne, entre autres, leur singulière manière de porter les fardeaux, qu'ils fixent sur leur dos en les assujettissant à leur front à l'aide d'une courroie.

Ces Tchilikotes, comme la plupart des sauvages mis en ap-



Fig. 4. — Aht de Vancouver (d'après Whymper)[1]

port avec les Blancs, sont en voie de dépérissement. Notre commerce ne leur a donné que des vices ou des maladies inconnus jusque-là parmi eux. Ici encore, comme en tant d'autres points colonisés par nos races, on a constaté la funeste influence de la seule présence des hommes blancs sur les indigènes. M. Sproat

1) Cette figure et les deux suivantes, empruntées à l'ouvrage de Whymper, m'ont été obligeamment communiquées par les éditeurs MM. Hachette et Cie.

qui a longtemps vécu sur cette côte, a rassemblé sur ces terribles effets de la colonisation des renseignements extrêmement frappants, qu'il a publiés dans le remarquable mémoire que nous avons cité plus haut et auquel nous croyons devoir renvoyer les lecteurs désireux d'approfondir cette douloureuse question.

Le troisième voyage de M. Whymper à la côte nord-ouest, est celui qu'il fait en Amérique russe, avec l'expédition du télégraphe. Un court historique sur la découverte des côtes de l'Alaska et des archipels qui en dépendent, sur les premières luttes des Russes et des Koloches, que M. Whymper appelle Koluches, ouvre la partie de l'ouvrage consacrée à cette relation.

L'auteur arrive à Sitka, où il rencontre un très grand nombre de ces Indiens Koloches et se borne malheureusement à reproduire, à leur propos, des renseignements ethnographiques vulgarisés depuis longtemps par les récits et par les collections que les voyageurs russes ont rapportés de ces contrées qu'ils ont si longtemps exploitées. Il ne dit rien ou presque rien des caractères physiques, qu'il serait si important de connaître pour savoir où placer ces populations dans une classification rationnelle des races humaines. Bien entendu, la craniologie est complètement omise. M. Whymper aurait échoué comme tous ceux qui l'ont précédé, dans la recherche de pièces anatomiques, d'autant plus rares d'ailleurs que tous les Koloches brûlent leurs morts et que les seules têtes que l'on possède en Europe sont celles de malheureux chefs Stachines, assassinés à Sitka et que Mertens a pu sauver de la destruction. Les cendres des morts sont enfermées par les Koloches dans de petits cercueils dont M. Whymper donne deux dessins intéressants. On reconnaît aux ornements qui couvrent le premier une affinité étroite avec ceux que Scouler, Swan, etc., ont rapportés de l'archipel de la reine Charlotte, du cap Flattery, etc. Cet argument ethnographique se joint à beaucoup d'autres pour fortifier l'opinion déjà souvent émise qui fait des Koloches et des autres tribus alliées un groupe fort voisin de celui que l'on a longtemps désigné sous le nom de *Nootka-Colombien*.

M. Whymper nous emmène à la suite du major Kennicot chez les Tchouktchis de Plover Bay et de la rivière Anadyr et constate, en passant, dans cette localité, l'existence de « vestiges d'habitations souterraines assez bien construites ». La race qui a bâti ces demeures a disparu depuis longtemps. On sait que, suivant quelques auteurs, elles seraient dues à des Eskimos ayant autrefois habité en grand nombre une partie de la Sibérie orien-



Fig. 5. — Mahlemioute, d'après Whymper.

tale. Les Tchouktchis, qui vivent actuellement dans la région, demeurent sous des hangars dont la charpente est en os de baleine, sur lesquels ils tendent des peaux et quelquefois des fragments de toile à voile obtenus des matelots européens.

« Les Tchoutchis, dit M. Whymper, et c'est tout ce qu'il en dit, les Tchoutchis paraissent être une race énergique et robuste. Leur vigueur physique est extraordinaire; j'en ai vu un qui portait une caisse de charpentier pesant 200 livres sans paraître fati-

gué le moins du monde. Presque tous ont l'humeur facile et gaie; ils se montrèrent, à la vérité, passablement avides, mais pas plus que ne le sont d'ordinaire les sauvages; etc., etc.

J'ai transcrit à dessein ce passage qui donne une assez juste idée de la façon dont la plupart des voyageurs entendent encore aujourd'hui ce qu'ils nomment l'*Ethnographie*. A quelques renseignements aussi vagues que ceux que l'on vient de lire, ils ajoutent des indications plus ou moins détaillées sur les mœurs et les usages spéciaux dont ils ont constaté l'existence et un certain nombre de dessins représentant des costumes, des armes ou des engins quelconques complètent ce genre de travail, assez peu profitable pour la science.

M. Whymper, qui pouvait tant faire pour la connaissance des indigènes ignorés qu'il visitait, s'est borné le plus souvent à consigner dans ses notes des observations ethnographiques rudimentaires. Une fois pourtant il a rendu à la géographie des races humaines un signalé service; je veux parler de la délimitation qu'il a tracée des deux populations essentiellement différentes des rives du Youkon. Plusieurs écrivains spéciaux avaient déjà émis cette assertion que les Eskimos, qui s'étendent au nord du mont Saint-Elie, n'occupent de l'Amérique russe que les côtes et les bords des fleuves ou des lacs peu éloignés de la mer. M. Anderson a même comparé ces populations eskimos, distribuées sur les bords du territoire russe aux franges qui bordent un vêtement. Mais quelle est la nature du vêtement lui-même? On l'ignorait encore il y a fort peu de temps. Les coureurs de bois avaient bien pénétré par l'Est jusqu'au confluent de la Porcupine et de la Pelly et rapporté de ces parages où s'élève le dernier fort de la Compagnie de la baie d'Hudson de vagues indications sur diverses tribus indiennes. Malakoff, Derabin, Zagoskin partant du littoral, avaient précisé davantage; les voyageurs du télégraphe qui remontaient le Yukon ont complété la détermination.

Lorsqu'ils ont franchi le territoire occupé par les Mahlemioutes, dont un dessin de M. Whymper (p. 184) nous fixe les traits si par-

ticuliers (fig. 5), ils arrivent à Igtigalik, connu des Russes sous le nom de Nove-Ouloulouk. « Les indigènes qui occupent ce village n'appartiennent pas, dit M. Whymper, à la même tribu que ceux d'Ounalatchlit. Ce ne sont pas des Malemoutes, mais des Indgelites. Bien qu'ils ne soient éloignés des côtes que de vingt-cinq



Fig. 6. — Tanana, d'après Whymper.

milles, ils parlent un dialecte tout différent et qui offre une grande analogie avec celui des Co-Youkons » (p. 208).

Ces Indgelites, qui se retrouvent à Coltog et à Noulato, donnent la main, dans les environs de cette dernière localité, aux Co-Youkons eux-mêmes, « l'une des tribus les plus considérables de l'Alaska ». Le pays qu'habitent ces derniers s'étend le long du Youkon, depuis la rivière de Co-Youkon jusqu'à la Tanana, qui se jette dans le grand fleuve près de Noukloukayette. « Quelques tribus intermédiaires peuvent bien avoir des noms parti-

culiers, mais toutes parlent le même dialecte, et l'on est fondé à ne voir en eux qu'un seul peuple ». Les Co-Youkons offrent de la ressemblance avec les Indgelites, mais ils ont dans les traits quelque chose de plus sauvage. Le commerce d'échange amène chez eux des articles façonnés par les Eskimos, des vêtements surtout de fabrication mahlemioute, ce qui a pu en imposer à des observateurs superficiels. Mais le portrait d'Indien du fleuve Youkon que M. Whymper donne à la page 291 de son livre (c'est un Indien Tanana) est si accentué dans son ensemble et dans ses détails qu'il rend impossible toute hésitation ultérieure (fig. 6). M. Whymper a donc limité, avec précision, vers le Nord-Ouest, l'extension des Indiens par rapport aux Eskimos dont Mackensie avait, au dernier siècle, déterminé les contacts sur le grand fleuve qui porte son nom.

Je transcris, en terminant, un autre passage relatif aux affinités des populations des deux rives du détroit de Behring. « Les savants, dit M. Whymper, sont maintenant d'accord sur l'origine asiatique des Eskimos, même de ceux qui ont émigré jusqu'au Groënland[1]. Quant aux Tchoutchis, quiconque les a vus ne saurait mettre un moment en doute l'extraction mongole de leur race. Un enfant de cette tribu emmené par le colonel Bulkley de Plover-Bay à San-Francisco fut pris en affection par une dame bienfaisante qui le fit élever dans sa famille et habiller à l'européenne; constamment on le prenait pour un Chinois. Deux de nos marins aléoutes donnaient souvent lieu à semblable méprise » (p. 341).

La confusion s'explique jusqu'à un certain point de la part d'observateurs inexpérimentés à l'égard d'un enfant présentant assez développés déjà des caractères qui sont communs à toutes les races mongoliques; mais je la crois tout à fait impossible pour un ethnologue de profession entre Chinois et Aléoutes. Ce que nous savons de ces derniers, dont nous possédons depuis longtemps par les auteurs russes de bons portraits, rapproche

1) Voyez une étude de M. Cl. Markham sur ce sujet publiée dans le *Journal de la Société géographique* de Londres pour 1865.

les traits de leur visage de ceux des Eskimos, bien différents des Chinois. Je ne parle pas de leur crâne, dont la forme s'éloigne considérablement de celle de ces deux races.

« Le commerce qui se fait si régulièrement chaque année, entre les tribus par le détroit de Behring, reprend M. Whymper, montre combien il est vraisemblable que des émigrants tchoutchis aient établi des colonies sur les côtes septentrionales de l'Amérique. Des canots munis de voiles et capables de recevoir vingt personnes avec leur bagages se rendent souvent de la Sibérie à l'Alaska. J'ai même vu des embarcations d'une construction plus savante, mais c'étaient probablement des innovations récentes empruntées aux Européens... » L'auteur rappelle ensuite l'histoire bien connue des jonques japonaises qui ont échoué, en 1830, l'une au cap Flattery, l'autre aux îles Sandwich[1] et il ajoute avec raison que de semblables exemples montrent qu'il ne faut pas trop limiter les migrations des indigènes. Une foule de circonstances, le hasard, la nécessité, la faim, la guerre, ont entraîné les peuples primitifs loin de leur berceau et nous ne pouvons assigner à leur marche aucune limite certaine, puisque nous voyons d'ignorants matelots japonais, jetés par une tempête loin de leurs côtes natales, traverser l'Océan sur de fragiles embarcations ».

Revenant aux migrations asiatiques qui ont peuplé l'extrême nord américain, M. Whymper adopte les opinions professées à leur égard par M. Cl. Markham dans le mémoire rappelé plus haut. Le savant géographe anglais s'était efforcé dans ce remarquable travail d'établir que les migrations ont commencé à l'époque où Trogul-Bey, Gengis-Khan et d'autres chefs non moins célèbres bouleversèrent l'Asie... Un petit-fils du puissant Gengis, Scheibani, conduisit quinze mille familles dans les solitudes du Nord et leurs descendants, les Yakoutes, poussant plus loin encore leurs pérégrinations, arrivèrent à l'embouchure des fleuves qui se déversent dans la mer Glaciale; ils trouvèrent les

1) M. C. W. Brooks a fait connaître depuis lors nombre de faits analogues.

bords de l'Anadyr habités par une race plus ancienne, que peut-être ils détruisirent pour prendre sa place et dont on rencontre les yourtes en ruines sur toutes les côtes du détroit de Behring jusqu'au cap Tchelagoskoï. »

M. Whymper termine cet intéressant paragraphe par quelques comparaisons ethnographiques et linguistiques entre les Eskimos du Groënland et les Mahlemioutes de l'Amérique russe et se montre disposé à admettre l'identité ethnique de ces deux peuples. Choris, Morton, Aitken Meigs, etc., avaient déjà fourni des preuves anatomiques en faveur de cette assimilation et les pièces récemment apportées de l'Alaska par M. A. Pinart la mettent complètement hors de doute.

XXV

NOUVEAUX RENSEIGNEMENTS SUR LES INDIENS JIVAROS [1]

I

Les vastes territoires qui s'étendent sur les rives du Marañon aux confins du Pérou et de la république de l'Équateur, recèlent dans les profondeurs de leurs forêts presque impénétrables un certain nombre de tribus indiennes demeurées à peu près inconnues jusqu'à ces derniers temps. Les gouverneurs de Cuença et les *corregidores* de Chachapoyas, dont le plus grand nombre de ces indigènes est censé dépendre, n'exercent sur tout ce pays qu'une autorité nominale, et les missionnaires, malgré de longs et persévérants efforts, n'ont pu parvenir que tout récemment à fonder chez ces Indiens des établissements durables.

Au XVI[e] siècle les Espagnols avaient, à la faveur des luttes intestines des tribus du Paute et du Morona, créé au milieu d'elles diverses colonies sous les noms de *Logroño*, de *Mendoza*, de *Sevilla*, etc.[2]. Les Indiens, un instant soumis, se soulevèrent en 1599, sous la conduite d'un guerrier nommé Quirraba et ruinèrent en très peu de temps les cités naissantes. Le souvenir des cruautés qu'ils exercèrent alors contre les immigrants était demeuré vivace au dernier siècle dans l'Amérique espagnole, et l'on attribuait une partie des remarquables qualités que peuvent parfois déployer les tribus du Marañon ou de la Pastazza aux alliances violemment imposées à un certain nombre de femmes blanches, que le sac de Logroño avait mises aux mains des agresseurs de la malheureuse petite ville[3].

1) Mémoire publié dans le tome II de la *Revue d'Anthropologie* (juillet 1873).

2) Villavicencio, *Geografia de la Republica del Ecuador*, New-York, 1858, in-8, p. 275.

3) C. Christophe d'Acuna, *Relation de la rivière des Amazones*, trad. fr., Paris, 1862, in-12, t. III, p. 23. — *Lettres édifiantes*, 13[e] Recueil, Paris, 1741, in-12. — Etc.

Les anciens historiens du Pérou s'accordent à attribuer cette sanglante révolte des Indiens au désir de se soustraire au travail des mines que les conquérants leur avaient imposé. L'amour de la liberté est un des traits les plus saillants du caractère de ces belliqueuses tribus; elles avaient victorieusement résisté aux Incas, elles surent briser le joug des envahisseurs espagnols après quarante-sept années d'oppression.

De cette occupation si courte et si brusquement interrompue ces derniers n'avaient rapporté aucune espèce de documents scientifiques, et jusqu'en 1684 on continua à ignorer presque complètement tout ce qui concernait ces tribus hostiles et le territoire qu'elles occupent. Vers cette époque, les Jésuites, encouragés principalement par le comte de Léon, président du Conseil royal de Quito, tentèrent de pénétrer de nouveau dans cette contrée « de montagnes inaccessibles » habitées par un peuple inconnu, « naturellement féroce et inhumain ». L'histoire des missions a conservé les noms de Richler, de Gaspar Vital, de Vasquez et d'autres encore, dont les pénibles voyages ont un peu élargi les horizons de la science. Quelques-uns de ces travailleurs de la première heure ont perdu la vie dans les dangereuses missions qu'ils avaient acceptées ou provoquées. Mais grâce à leurs efforts, on a commencé à connaître un peu ce vaste pays. Avec eux, on distingue déjà plusieurs partis d'Indiens, des Cheduas, des Alones, des Choltos, des Chipès, des Andoas, des Abijiras, etc., sans pouvoir déterminer sur la carte l'emplacement exact qu'ils habitent[1].

En 1741, le P. Samuel Fritz publie une carte générale, incorrecte sans doute, mais bien moins incomplète que celle de Pagan, et sur cette carte on peut enfin lire, sous une forme peu différente de celle qui est actuellement usitée, le véritable nom de la

1) On sait à peu près à quoi répondent aujourd'hui la plupart de ces vieux noms. Les Chipès, par exemple, sont les Indiens du Rio Chinchipe; les Andoas sont des Zaparos des sources de la Pastossa; les Abijiras forment une petite famille à l'embouchure du Rio Napo, etc.

grande famille indienne des territoires de Cuença et de Chachapoyas.

Fritz nommait ces sauvages *Xibaros*[1]. La Condamine[2], Lapie[3], Mollien[4], etc., ont conservé cette désignation. On les appelle aujourd'hui *Jivaros* ou *Jeberos*.

Le P. Manuel Castrucci de Vernazza les a visités en 1845 sur la rivière Pastassa; le lieutenant Herndon, de la marine des États-Unis, commençant son exploration de l'Amazone en 1854, a vu l'une de leurs tribus sur les bords du rio Huallaga[5]; l'évêque de Chachapoyas a conduit dans les mêmes parages une expédition péruvienne en 1859. Mateo Paz Soldan[6], MM. Osculati[7], Villavicencio[8], Bollaert[9], Barriero[10], Moreno Maïz[11], Antonio Raimondy[12], Cl. R. Markham[13], ont consacré aux Jivaros de courtes notices. Enfin le P. Louis Pozzi, qui les évangélise en ce moment vient d'écrire de la mission de Gualaquiza plusieurs lettres qui renferment des renseignements intéressants[14].

1) *Lettres édifiantes*, XIIe Recueil, p. 225. — Il y a encore un village nommé Xebero sur le rio du même nom, affluent du rio Haipena, qui se jette dans le Huallaga, un peu avant le confluent de ce dernier avec le Marañon. Voir la carte de Villavicencio et Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du sud, Hist.*, t. IV, p. 458, Paris, 1851, in-8.

2) La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, Paris, 1745, in-8.

3) *Annales des voyages*, t. XVI, 1811, in-8.

4) Mollien, *Voyage dans la République de Colombie en* 1823, Paris, 1824, t. II.

5) Herndon, *Exploration of the Valley of the Amazon*, Washington, in-8, 1854, p. 174.

6. Mateo Paz Soldan, *Géographie du Pérou*, Paris, gr. in-8, 1853, p. 420.

7) Osculati, *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo*, Milano, 1854, 2e éd., gr. in-8, p. 36.

8) Villavicencio, *loc. cit.*

9) W. Bollaert, *Antiquarian, ethnological and other Researches in New Granada, Equador, Peru and Chile*, London, 1869, in-8, p. 96.

10) *Transact. of the Ethnolog. Soc. of London*, new ser., t. II, p. 112-114, 1863.

11) *Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris*, t. III, p. 185, 1862.

12) A. Raimondy, *On the Indian Tribes of the great district of Loreto in Northern Peru* (*The Anthropological Review*, t. I, p. 33-43, 1863).

13) Cl. R. Markham, *A List of the Tribes in the Valley of the Amazon, including those on the Banks of the Main Stream and of all its Tributaries* (*Transact. of the Ethnol. Soc. of London*, new ser., t. III, p. 166, 1865).

14) *Annal. de la prop. de la foi*, sept. 1871, p. 373, et *Comm. manuscrite.*

En comparant ces divers documents, on trouve que la famille Jivaro, localisée spécialement au nord du Marañon, entre les rivières Pastassa et Chinchipe, comprend néanmoins quatre tribus au sud du fleuve, sur le territoire péruvien : les Muratos, les Uambisas, les Aguarunas et les Antipas. La première de ces tribus n'est pas encore inscrite avec précision sur la carte ; la seconde paraît occuper le canton situé en face de l'embouchure du rio Huambisa ou Yurumbisa. Herndon a rencontré des Aguarunos, qu'il nomme Aguanos, à Santa-Cruz du rio Huallaga, un peu au-dessus du confluent de cette rivière avec le Marañon. L'expédition de l'évêque de Chachapoyas a trouvé d'autres Aguarunos sur le Marañon même, entre l'embouchure du rio Nieva et le célèbre Pongo de Manseriche, Paz Soldan et Raimondy nous montrent sur le fleuve, au-dessus du même Pongo, les Antipas, voisins des Aguarunas, avec lesquels ils sont en guerre continuelle [1].

Les Jivaros, au nord du fleuve, dépendant par conséquent de la république de l'Équateur, sont bien plus nombreux. Villavicencio parle de treize ou quatorze tribus, qu'il nomme les Santiagos, les Zamoras, les Gualaquisas, les Pautes, les Logroños, les Moronas, les Upanos, les Conambis, les Catapasas, les Chirapas, les Pindos, les Agapicos, les Achuales, etc. [2]. Mais quelques-uns de ces groupes d'Indiens sont des fractions de tribus, bien plutôt que des tribus proprement dites. Elles empruntent leurs noms aux rivières sur les bords desquelles elles vivent ou à des qualificatifs imposés par les Espagnols.

Et cela explique pourquoi la liste de Villavicencio, quelque incomplète qu'elle soit [3], ajoutée à celle de Mateo Paz Soldan

1) Mateo Paz Soldan, *loc. cit.* — A. Raimondy, *trad. cit.*, p. 35.

2) Le P. Pozzi nomme une tribu de Mendez et une tribu de Patacmuo (*loc. cit.*, p. 354), et le consul de France, Fabre, dans une note envoyée au Muséum, mentionne des Jivaros appelés *Jumbas*. Ces derniers sont sans doute identiques aux Tambos ou Tumbos de M. Barriero (*Transact. of the Ethnol. Soc. of London*, new ser., t. II, p. 112, 1863). Ce dernier cite encore des Jurambainés, des Tutamagosas, des Chiguavidas, etc. (p. 114).

3) Velasci, *Historia del Reyno de Quito*, t. III, p. 37.

dépasse sensiblement le nombre jadis assigné par Velasco aux dialectes jivaros [1]. Quoi qu'il en soit, les Santiagos, les Zamoras, les Gualaquisas, les Pautes, les Logroños, sont groupés au voisinage des cours d'eau dont la réunion forme le rio Santiago. Les Moronas, les Upanos, les Conambès, les Pindos, les Catapasas, les Chirapas occupent le bassin du rio Morona. Les autres Jivaros sont échelonnés dans le bassin de la Pastassa, le long de cette rivière et des affluents qui s'y jettent.

II

Les renseignements que nous avons condensés dans les pages qui précèdent suffiraient à peu près pour dresser une carte encore un peu vague de l'extension actuelle de la famille jivaro. Coordonnés avec les indications géographiques recueillies dans les régions voisines, ils permettent déjà de combler dans nos atlas une lacune d'une certaine étendue.

Est-il permis d'aller plus loin et de rattacher, à l'aide des notes publiées par les auteurs que nous avons étudiés, tous ces Indiens à l'un ou à l'autre des groupes ethniques signalés dans l'Amérique du Sud ? Les éléments de diagnose empruntés aux caractères physiques, qui doivent toujours avoir la première place dans l'étude des groupes humains, font encore presque entièrement défaut ; mais la solution que l'anthropologie anatomique nous refuse, l'ethnographie et la linguistique sont en mesure de nous la fournir presque complètement satisfaisante.

Si, en effet, les traits extérieurs de ces sauvages, tels qu'on nous les dépeint, sont insuffisamments décrits, nous voyons que les noms qu'ils portent sont d'origine guaranie et nous constatons chez eux l'existence de traits ethnographiques qui les rapprochent des mêmes Américains.

Quelque incomplètes et vagues que soient les descriptions

1) Mateo Paz Soldan, *op. cit.*, p. 429.

connues des Jivaros, nous devons les reproduire avec les développements que leur ont donnés les voyageurs. Les Jivaros s'y montrent d'une taille qui dépasse un peu la taille ordinaire chez les hommes et plus petite que la moyenne chez les femmes. Le corps est svelte et bien pris, les membres sont musclés, robustes et agiles ; la constitution est forte et saine. On ne nous dit rien de la forme de la tête ; la face parait être orthognathe ou peu prognathe ; le front est découvert, le nez aquilin, parfois un peu recourbé ; les yeux sont petits et noirs, horizontalement dirigés et très animés : les lèvres sont minces et les dents d'un blanc d'ivoire. Les cheveux habituellement fort noirs, sont parfois d'un brun roussâtre ; la barbe est rare, et lorsqu'elle est plus apparente, on l'attribue, comme le teint clair de quelques individus au croisement mentionné plus haut avec des Espagnols. Il n'y a malheureusement dans ce portrait du Jivaro rien de bien caractéristique.

Au moral, le Jivaro met au service des goûts les plus belliqueux un courage à toute épreuve et une remarquable astuce. Son caractère est indomptable, et il pousse au plus haut degré l'amour de son indépendance. Il parle généralement un des treize dialectes mentionnés par Velasco : quelquefois, comme chez les Aguarunas, il y joint un peu de quéchua ; il paraît même que les noms de nombres au-dessus de cinq sont empruntés à cette langue, et Mateo Paz Soldan a pu croire, avec quelques autres écrivains, que certains Jivaros auraient été jadis soumis par les Incas [1].

On n'admet pas généralement cette opinion [2] et l'usage fort restreint d'ailleurs du quéchua trouve son explication dans des

1) Mateo Paz Soldan, *op. cit.*, p. 429.

2) M. Cl. Markham, qui a tout récemment étudié avec le plus grand soin l'extension géographique de l'empire des Incas, le limite de ce côté aux *Chachapuyas*, habitant la région au sud des Jivaros, nommée *Chincha-Suyu*, et qui comprennent les Huanucus, les Conchuchus, les Huamachuchus, les Casamarcas, les Huacrachuchus, les Huancapampas et les Ayahuacas (*On the geographical Positions of the Tribes which formed the Empire of the Yncas* (*Journ. of the Roy. Geograph. Soc.*, t. XLI, p. 314-315. London, 1871, in-8).

relations de voisinage comparables à celles que les mêmes Indiens entretiennent aujourd'hui avec les Péruviens de Chachapoyas et les Colombiens de Canalos, qui leur apprennent un peu d'espagnol.

La langue jivaro, complètement différente de toutes les langues voisines, claire et harmonieuse, expressive, énergique, serait aisée à parler, selon Villavicencio, particulièrement difficile, au contraire, suivant le P. Pozzi, à cause de la prononciation mal fixée, et où les lettres aspirées jouent un grand rôle [1]. Nous ne connaissons de cette langue que des noms propres ; mais la comparaison de ces noms avec les appellations géographiques et ethniques que l'on rencontre beaucoup plus bas, sur le cours de l'Amazone et et de ses affluents moyens et inférieurs, va nous montrer de telles analogies, de telles ressemblances même, que la communauté d'origine entre les Jivaros et les tribus du grand groupe guaranien se trouvera, de ce chef seulement, établie avec assurance.

Humboldt et d'Orbigny avaient déjà rattaché aux populations guaranies les Omaguas de l'Ucayali et du Marañon, frères des Umaüas du Brésil. Tout d'abord le nom des Jivaros rappelle d'une manière frappante celui d'un des grands affluents de l'Amazone, le rio Javari. Au bord de cette rivière vivent des Mayorunas ; près du rio Japura, un autre tributaire du grand fleuve, sont des Marahunos ; sur l'Ouanari, affluent de droite de l'Oyapok, habitent des Maraones : ces trois noms sont apparentés d'assez près à celui des Moronas du rio Morona. Au XVIIIe siècle, il y avait, sur le même rio Japura, des Achuaris, dont l'appellation ethnique se différencie à peine, comme l'on voit, de celle des Jivaros Achuales. Les Muratos rappellent les Muras du rio Puru ; le nom des Uambisas rentre tout à fait dans les formes les plus usitées chez les Guaranis, dont les tribus en *Ua* étaient jadis si nombreuses. Il en est de même des Catapasas, que l'on peut rapprocher des Catapuyas, des Catahaichis, des Cataxos, des Cataki-

1) L. Pozzi, *loc. cit.*, p. 360-361.

nos, etc. Les Pastassas semblent avoir pris leur nom aux Caraïbes Pastuzzos de la côte de l'Atlantique entre Chiriqui et la Goajire. Les Gualaquisas ont un nom voisin de celui de ces Gualachos qui ont habité les îles du rio de Coronda, au-dessous de Santa-Fé. Enfin les Upanos tireraient leur origine des ancions Panos du rio Javari. On sait que ce sont ces mêmes Upanos, qui, chassés en partie du bassin du rio Morona par des voisins hostiles, quoique de même race qu'eux-mêmes, sont descendus dans la Pampa del Sacramento, où les Franciscains les ont trouvés établis et où quelques voyageurs récents, parmi lesquels nous devons surtout citer M. Paul Marcoy [1] ont rencontré leurs misérables restes.

Ajoutons que le terme général par lequel on désigne la grande race indienne de l'Est, le mot de Guarani se retrouve à peine modifié dans le nom d'Aguarunas que porte la principale tribu des Jivaros péruviens, que nous localisions un peu plus haut avec Herndon et Paz Soldan [2].

L'étude seule des noms des tribus jivaros démontre donc, ce que d'Orbigny avait entrevu déjà, que les populations du Marañon se rattachent plus ou moins directement au grand groupe guarana. Les rapprochements que nous venons d'opérer tendraient, en outre, à prouver que les sauvages dont nous ébauchons l'ethnologie, sont venus s'établir dans les forêts de Cuença, de Jaen et de Chachapoyas, en remontant les fleuves, puisque certains noms de tribus, mentionnés sur le cours moyen de l'Amazone vers le temps de sa découverte, ont disparu sur place, pour se retrouver aujourd'hui aux bords du Marañon et de ses affluents supérieurs. L'histoire du peuple jivaro serait ainsi comparable à celle de la nation tupi, presque anéantie au voisinage du Para par les Portugais et dont Pedro Texeira retrouva

1) P. Marcoy, *Voyage de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud* (*Tour du Monde*, t. X, p. 159, 1864).

2) Nous omettons à dessein de parler ici des Antipas, les voisins et les ennemis des Aguarunas, et qui, rangés par Matteo Paz Soldan parmi les Jivaros, pourraient fort bien n'être qu'un rameau de la race *Anti*, ce qui expliquerait leurs luttes incessantes contre les Jivaros proprement dits.

les débris sur le rio Madeira en 1638, ou encore à celle de ces Chiriguanos dont d'Orbigny a raconté la curieuse migration à travers le Chaco jusqu'au pied des derniers contreforts des Andes Boliviennes[1].

III

Nous avons dit que les documents ethnographiques, quelque peu abondants qu'ils soient d'ailleurs, confirment la manière de voir qui vient d'être exposée. Les renseignements de cet ordre, dont il ne faut pas, avec quelques écrivains, s'exagérer la valeur ont, néanmoins, pour l'étude comparative de certains groupes humains une grande importance. En ce qui concerne l'Amérique du Sud en particulier, il est des usages si caractéristiques, des coutumes si originales, des traits de mœurs si spéciaux à certaines races que, quand on les rencontre, même chez des peuples bien éloignés les uns des autres et n'ayant conservé aucun souvenir d'une origine commune, on est presque en droit de les confondre dans un même groupe ethnique.

Parmi ces caractéristiques, il en est une que nous allons rencontrer chez les Jivaros et qui est commune à presque tous les Guaranis, c'est celle qui consiste dans la fabrication, à l'aide de procédés encore mal connus, de ces hideuses conserves de têtes que l'on commence à voir en nombre dans les musées ethnographiques européens. Du Para et de Cumana à la Cordillière, tous les sauvages guaranis confectionnent avec le chef des ennemis vaincus des trophées surmontés de plumes, de peaux d'oiseaux, etc., et qui ne diffèrent entre eux que par des détails de préparation.

Cajas, Mauhés, Mundurucus, Gentios-Bravos[2], etc., conservent,

1) A. d'Orbigny, *L'homme américain* (*Voyage dans l'Amerique méridionale*, t. IV, p. 314 et 342, 1839, in-4).

2) Voir Blumenbach, *Decas quinta collect. suae craniorum diversarum gentium illustr.* Gœttingae, 1808, in-4, p. 15 et pl. XLVII; — de Castelnau, *op. cit.*, VIIe partie, *Zoologie*, pl. XVIII. Paris, 1854, in-4; — etc. — Outre cette pièce de M. de Castelnau qui est d'un Mauhés, le Muséum d'Histoire Naturelle de Pa-

à leur façon, le souvenir de leurs victimes. Et ce sont les dépouilles opimes préparées d'une manière un peu différente par les Jivaros qui ont le plus contribué à faire connaître des Européens cette farouche famille indienne.

Déjà, au dernier siècle, Manuel Sobreviela [1] avait remarqué que les sauvages qu'il venait de visiter dans le Pérou oriental « font bouillir la tête de leurs ennemis. Ils en détachent ensuite la peau, qu'ils empaillent et font sécher à la fumée pour en former un masque. Les dents leur servent à faire des colliers et ils suspendent les crânes au toit de leur habitation ». Il ajoutait qu'à un jour fixé on célébrait les victoires de la tribu avec la plus grande pompe dans la maison du cacique et que les garçons viennent à la fête tenant par les cheveux les masques dont il a parlé.

Ce sont ces masques, ou plutôt ces peaux de la face et du crâne séparées des os qu'elles recouvrent qui, transportées en Europe, ont principalement attiré l'attention des ethnographes sur les Indiens, jusqu'alors ignorés, du Marañon. Le P. Pozzi nous apprend qu'une tête semblable à celles que nous allons décrire s'est vendue à Paris, vers 1865, comme une curiosité au prix énorme de 1.500 francs [2].

Les têtes préparées par les Jivaros sont aujourd'hui moins rares et moins recherchées : nos collections en renferment jusqu'à trois spécimens, et l'on nous en signale deux autres en Angleterre [3].

ris possède en ce moment deux têtes préparées d'Indiens Cajas qu'il tietn d'un Français du Para, M. Barraquin (1872); une tête de Mundurucu, don de M. Pruner-Bey (1868) et une autre à peu près semblable de Gentio-Bravo du Rio Madeira, offerte en 1865 par MM. Vinit. Ces diverses têtes se ressemblent beaucoup et rentrent dans la description générale tracée par Blumenbach dans le paragraphe cité plus haut.

1) PP. Manuel Sobreviela et Narcisso y Barcelo, *Voyages au Pérou faits dans les années* 1791 *à* 1794, trad. fr., Paris, 1809, in-8, t. I, p. 156.

2) L. Pozzi, *loc. cit.*, p. 359. — Est-ce cette pièce que représentent deux belles photographies qui font partie des collections de la Société d'Anthropologie de Paris ? La tête préparée, ainsi photographiée, est d'une remarquable conservation et rappelle au mieux celle de Fabre décrite plus loin d'après nature. Nous ignorons le nom du possesseur de l'original.

3) Voir la note complémentaire qui suit cet article.

La première, envoyée en 1861, par M. Cassola à W. Bollaert, se trouve sommairement décrite dans les *Transactions* de la Société ethnologique de Londres[1]; elle venait d'une hutte des rives de la Pastassa et l'on suppose que c'était une tête de chef ennemi « portée comme un talisman dans les combats. » Les téguments détachés des os formaient une petite tête qui paraissait réduite au quart de son volume primitif. Une corde était fixée au sommet de la tête : une autre était passée dans les lèvres perforées et pendait par devant. Les oreilles étaient percées et les narines réunies étaient remplies de résine noire. M. R. Owen émit l'opinion que c'était le tannage de la peau qui avait amené la réduction de volume. Bollaert opinait pour la dessiccation devant le feu sur un moule d'argile.

Un second échantillon de l'industrie taxidermique des Jivaros, décrit par M. Barriero[2], a été montré à l'Exposition universelle de Londres de 1862, par Don R. de Silva Ferro; il venait d'une tribu que M. Barriero nomme Tambo ou Tumba. M. Barriero a fourni à propos de cette pièce des détails intéressants sur l'agent de la dessication — une pierre chauffée au feu et introduite dans la peau de la tête —, sur la fête du triomphe, sur les superstitions qui s'attachent à la possession de ce genre de trophée ou *chancha*, transformé, dit l'auteur, en idole, en oracle, en talisman quand il vient d'un guerrier renommé par sa bravoure.

Les détails recueillis par M. Barriero étaient encore inédits, quand une troisième tête fut offerte, le 17 avril 1862, à la Société d'Anthropologie de Paris, par M. Moreno Maïz, qui la tenait de M. Galvez, ministre du Pérou en France[3].

Cette pièce, trouvée dans un ancien tombeau jivaro, avait donné à supposer à M. Moreno Maïz, contrairement à l'opinion des historiens du pays et de Sobreviela en particulier, qu'elle

1) *New Series*, t. II, p. 114, 1863.
2) *Loc. cit.*, p. 112-114.
3) Moreno Maïz, *Tête d'Indien Jivaro* (*Pérou oriental*) *conservée et momifiée par un procédé particulier, avec quelques renseignements sur les Jivaros* (*Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris*, t. III, p. 185, 1862).

pouvait être une relique d'un individu de la tribu conservée dans un but religieux. Certains textes d'Herrera, qu'il aurait pu citer, venaient à l'appui de cette manière de voir, opposée, on le voit, à celle de M. Barriero.

Le séjour de la pièce dans une sépulture l'avait d'ailleurs partiellement endommagée. Une perte de substance vers la tempe droite, une profonde dépression à la région correspondante du côté gauche, quelques déchirures, tout cela combiné avec le petit volume de la tête (circonf. horizont., 21 à 22 centim.; craniosus auriculaire, 15 centim.) portait à croire que l'on n'avait pas sous les yeux une pièce comprenant tous les téguments céphaliques et l'on s'est attaché seulement à la discussion des procédés de momification que la Société ethnologique de Londres n'avait pas encore fait connaître et à l'étude de quelques-uns des caractères extérieurs révélés par cette curiosité ethnographique. Des cheveux noirs, longs de 35 à 38 centimètres, mêlés de quelques cheveux bruns ou roux tirant quelquefois sur le clair, des sourcils encore bien apparents et paraissant avoir été épais, pas de trace de barbe : tels étaient les seuls caractères physiques qui pussent être sérieusement utilisés. On ne voyait pas les paupières; le cuir, dense, noir, comme ciré, n'avait rien conservé de son aspect primitif; le nez et le menton étaient déformés; les deux lèvres, projetées en avant, montraient trois larges trous; toute la face était latéralement aplatie et présentait par places l'empreinte des cordes qui l'avaient autrefois liée ; les oreilles étaient en partie détruites, mais on voyait dans le lobule d'un côté la trace d'un trou destiné à fixer quelque ornement. Un double trou de suspension perforait le vertex [1].

Une quatrième tête, envoyée de l'Équateur au Muséum en 1864 par M. Fabre, consul général [2], a montré que, contrairement

1) Il est presque inutile de remarquer qu'une tête réduite et déformée de la manière que l'on vient d'exposer ne peut pas fournir de renseignements sur la physionomie du Jivaro auquel elle a appartenu, et que c'est une illusion d'y chercher, avec M. Barriero ou M. Moreno Maïz, les traits propres à certains Indiens (*loc. cit.*, p. 186).

2) Cette pièce porte le n° 3330 du catalogue général.

à une opinion émise à la suite de la communication de M. Moreno Maïz, ces têtes réduites sont bien entières et que leur petit volume est uniquement attribuable au procédé fort habile employé par les Jivaros.

M. Fabre avait reçu cette pièce de la province de Macas, et des environs du volcan Sangai ; elle était l'œuvre de Jivaros ou Zibaros, nommés *Jambas*. Comme la précédente, c'est une tête d'adulte, extrêmement réduite, puisqu'elle mesure seulement 9 centimètres et demi sur 7 de large, que sa circonférence horizontale est de 26 millimètres et que sa courbe transversale sus-auriculaire n'en atteint pas 17. Elle porte des cheveux longs de plus de 40 centimètres, généralement forts noirs, mélangés toutefois, comme sur la tête de la Société d'Anthropologie, d'un petit nombre de cheveux bruns ou roux. La face, latéralement comprimée, est projetée en avant de tous côtés vers la bouche, liée cette fois comme celle de la photographie précédemment mentionnée par un triple cordon fixé à trois trous verticalement percés dans l'épaisseur des deux lèvres et qui porte une longue frange formée de trente-six cordelettes de coton écru de diverses grosseurs.

Les sourcils, fort noirs, sont assez longs et bien plantés; la barbe fait complètement défaut; la peau est un véritable cuir noirâtre et luisant. Les fentes palpébrales sont dépourvues de cils, le nez, déformé comme dans l'exemplaire précédemment décrit, a les narines largement ouvertes, communiquant entre elles par un trou percé dans la cloison. Un autre trou pénètre perpendiculairement dans la sous-cloison, à la naissance de la lèvre supérieure. Les oreilles, réduites comme le reste des téguments, paraissent avoir été naturellement petites et leur lobule non déformé est largement ouvert. Enfin denx orifices percés dans le vertex servent à passer une cordelette destinée à suspendre la hideuse petite tête.

L'existence de ces trous de suspension, aussi bien que la présence des franges fixées à la bouche que l'on trouve sur tous les trophées de guerre des Guaranis, nous avait engagé depuis long-

temps à considérer comme de véritables dépouilles opimes, auxquelles s'attachaient quelques superstitions particulières, ces pièces pour lesquelles M. Moreno Maïz avait proposé une autre interprétation, lorsque les documents du P. Louis Pozzi parvinrent au Muséum, grâce à l'intervention de l'un des procureurs des missions de l'ordre des Jésuites, le P. Tailhan.

Or il résulte des lettres du P. Pozzi que les têtes préparées par les Jivaros sont, comme toutes celles des tribus guerrières de l'Amazone, de véritables trophées. « Ils laissent croître leurs cheveux, dit le missionnaire, et ils en forment une longue tresse à laquelle ils attachent le plumage d'oiseaux par eux abattus. Quand ils vont en guerre, et quelquefois aussi pendant les fêtes solennelles, ils suspendent à cette tresse les têtes des ennemis tués de leurs mains. » A l'appui de cette opinion, le P. Pozzi a adressé une de ces têtes accompagnée des peaux d'oiseaux qui la décoraient. Il avait détaché sans trop de difficultés tout cet attirail ornemental de la tresse d'un néophyte de sa mission de Gualaquisa, amené tout doucement par le missionnaire à renoncer à cette barbare coutume.

Le diamètre antéro-postérieur de cette tête de Gualaquisa, qui ne diffère de celle des Jambas que par son volume un peu moindre et par quelques minimes détails, est de 83 millimètres. Son diamètre transverse maximum en mesure 60; la circonférence horizontale atteint 25 centimètres; la courbe transverse sus-auriculaire compte 15 centimètres 1/2. Une pièce annexée par le P. Pozzi à son intéressant envoi nous permet de nous rendre compte d'une manière assez précise de la réduction opérée par le procédé taxidermique. Nous possédons, en effet, la couronne en paille tressée, ornée de plumes noires, rouges et jaunes que portait le jeune guerrier dont la tête figurait parmi les ornements du néophyte de Gualaquisa. Or la circonférence de cette couronne dépasse un peu 56 centimètres; si nous comparons ce chiffre à celui que mesure la circonférence du trophée, nous voyons que cette courbe a diminué de 0,56 pour 100.

Revenons à notre description. Nous avons dit que la pièce de

Gualaquisa différait un peu de celle des Jambas. Les cheveux tout à fait noirs, sont longs de 65 centimètres et rappellent le souvenir de ces *Indios pelados* dont parlent les premiers récits des explorateurs espagnols; la peau est d'un brun fauve; quelques gros poils se voient dans le vestibule nasal; les sourcils sont plus longs et plus forts; de longs cils noirs garnissent les paupières fermées à l'aide d'une couture grossière visible à l'angle interne de la fente. La victime a, cette fois, un peu de barbe, qui lui fait une petite moustache et une très courte barbiche. C'est exactement ce que Paul Marcoy signale chez quelques indigènes de l'Ucayali et ce que Barrow avait vu jadis chez les Guaranis du Brésil.

Le mode de suspension est identique à celui de la pièce précédente; ce sont les mêmes trous, les mêmes cannelures, etc. Et la dépouille, fixée ainsi qu'on l'a dit, à la tresse du vainqueur est ornée des peaux de trois magnifiques oiseaux.

L'étude de ce curieux trophée, les notions exactes que nous possédons sur sa provenance détruisent définitivement l'hypothèse de M. Moreno Maïz et fournissent, ainsi que nous l'avons déjà dit, de nouveaux arguments d'une certaine force en faveur de l'assimilation des Jivaros à la race guarani.

Les armes, les ornements variés, les peintures, etc., que nous connaissons à ces mêmes Indiens; la lance, la javeline et la sarbacane, le bouclier rond, la couronne plate de plumes ou de peaux de singes, les colliers de dents d'hommes, de singes et de jaguars, les ornements en graines noires, grises, blanches ou rouges, les roseaux qu'ils passent dans le lobule de l'oreille pour y fixer des plumes, les peintures jaunes et noires dont ils s'ornementent le corps, tout cela est commun aux Jivaros et à la plupart des Indiens de l'Amazone.

Nous ne pouvons pas entrer dans le détail des assimilations qui se présentent en trop grand nombre. Bornons-nous à constater que nous sommes amenés par l'ethnographie, aussi bien que par la nomenclature ethnique, à classer les Jivaros parmi les Guaranis et par conséquent à reporter vers l'Ouest jusqu'aux

bords de la rivière Chinchipe la limite connue de ce grand groupe ethnique. Déjà, dans le Sud, Alcide d'Orbigny a trouvé les derniers Guaranis sur les premiers chaînons des Andes de Bolivie. Il en est de même plus au nord et une partie des vastes régions laissées en blanc sur la carte ethnologique de Prichard peuvent presque à coup sûr, recevoir dès aujourd'hui, sur cette carte la coloration générale attribuée aux pays de race brasilio-guarani. Il ne manque plus à cette délimitation nouvelle qu'une sanction, celle de l'anthropologie descriptive; espérons qu'elle ne se fera pas trop longtemps attendre[1].

1) Depuis que ces lignes ont été écrites, nous avons eu l'occasion de voir un certain nombre de spécimens plus ou moins identiques à ceux qui viennent d'être décrits. Un premier spécimen, d'une conservation parfaite, était entre les mains d'un Brésilien, qui nous l'a présenté comme la tête d'un *chef des Aguarunas du Pongo de Manseriche.*

Un deuxième exemplaire a été acquis, à fort bon compte, par M. le colonel Leclerc, du Musée d'artillerie; un troisième a été vendu au Muséum pour une somme modique, par un marchand naturaliste. Celui-ci est remarquable par sa bonne conservation, le bâton du nez demeuré dans sa sous-cloison et les peintures rouges qui traversent les joues.

Le Musée du Trocadéro en a reçu deux autres, assez médiocres, de MM. Parton et Ordinaire. Enfin, il s'en trouve une dernière entre les mains des héritiers du Dr Bouchut, qui diffère de toutes les précédentes, parce qu'elle porte attachée à la nuque la large bande d'os, d'oiseaux, d'élistres et de graines, connue sur le Napo sous le nom de *teyo.*

XXVI

QUELQUES OBSERVATIONS ETHNOLOGIQUES AU SUJET DE DEUX MICROCÉPHALES AMÉRICAINS DÉSIGNÉS SOUS LE NOM D'AZTÈQUES [1]

Les deux individus que l'on montre en Amérique et en Europe depuis 1850 sous le nom d'Aztèques et que M. Topinard a présentés récemment à la Société d'Anthropologie de Paris, ont été pendant vingt-cinq ans l'objet de recherches assez sérieuses et de descriptions assez détaillées, pour qu'il ne soit plus permis aujourd'hui de contester l'origine pathologique du plus grand nombre des caractères exceptionnels qu'ils présentent. Maximo et Bartola (c'est sous ces noms qu'on désigne les deux sujets) sont sans aucun doute de véritables *microcéphales*. Ce diagnostic, très facile à établir, a été nettement formulé en 1853 par M. Richard Owen dans une communication à la Société Ethnologique de Londres [2] et un fort bon article publié quelques mois plus tard par M. Jules Guérin dans la *Gazette médicale de Paris* est venu mettre les lecteurs français en garde contre toute autre interprétation [3].

M. de Saussure [4], Serres [5], Peisse [6], Baillarger [7], Leubuscher [8],

1) Mémoire lu à la séance du 21 janvier 1875 de la *Société d'Anthropologie de Paris*, et imprimé t. X, 2e série des *Bulletins* de cette société (p. 39-54).

2) R. Owen, *Description of the Aztec Children* (*Journ. of the Ethnolog. Soc. of London*, t. IV, p. 128-137, 6 th July 1853).

3) *Gaz. méd. de Paris*, 15 octobre 1853, p. 647-649.

4) H. de Saussure, *Observations sur deux individus désignés comme appartenant à la race aztèque et que l'on montre en ce moment à Londres* (*Compt. rend. Acad. sc.*, t. XXXVII, p. 192, 1853).

5) Serres, *Note sur deux microcéphales vivants, attribués à une race américaine* (*Ibid.*, t. XLI, p. 43, 1855).

6) Peisse, *Les Aztèques à l'Académie de médecine, leur histoire* (*Gaz. méd. de Paris*, 26 juillet 1853, p. 463 et suiv.).

7) *Bull. Acad. de méd.*, t. XX, p. 1158, 1855.

8) Leubuscher, *Ueber die Azteken* (*Froriep's Notizen*, 1856. Bd. II, nr 7 et 8.

Carus, Conolly, etc., ont tour à tour insisté sur la nature de la monstruosité céphalique et sur les variations qu'elle a présentées depuis l'époque où M. Warren, de Boston, en faisait le premier l'exposition[1]. Et il ne reste dans cet ordre d'idées qu'à comparer l'état actuel physique et moral des deux microcéphales avec celui dans lequel ces divers observateurs les ont trouvés à leur premier voyage en Europe. Plusieurs de nos collègues se sont chargés de ce soin : M. Broca, M. Topinard, M. Duhousset ont pratiqué l'examen de Maximo et de Bartola : les deux notes lues successivement par M. Topinard contiennent des renseignements anatomiques suffisants pour que l'on puisse instituer des comparaisons utiles avec les descriptions publiées de 1853 à 1856 et les beaux dessins de M. Duhousset, que je présente en son nom à la Société d'Anthropologie, rapprochés de ceux que MM. R. Owen, etc., ont autrefois publiés, précisent les modifications physiologiques subies par les deux sujets dans les vingt dernières années.

Si les détails relatifs à la morphologie crânienne ou faciale, à la physiologie cérébrale, etc., etc., de ces deux microcéphales américains sont relativement abondants et précis dans les recueils scientifiques américains, anglais, français ou allemands, il n'en est pas de même des observations ethnologiques auxquelles semble prêter l'étude de ces monstres exotiques. Ils ont fourni le thème de dissertations savantes sur l'évolution crânienne et dentaire, sur le nanisme et sur l'idiotie, mais on ne s'est guère occupé de les examiner au point de vue des caractères anthropologiques. A part une courte notice de Richard Cull[2],

— Ce mémoire est de beaucoup le plus important qui ait été consacré aux deux microcéphales américains. On ne saurait trop engager les anthropologistes que ce sujet intéresse spécialement à s'y reporter. Ils y trouveront, en même temps qu'une étude très complète des deux *Aztèques* des indications bibliographiques étendues et exactes sur les autres publications auxquelles ont donné lieu ces sujets en Angleterre et en Allemagne.

1) *American Journ. of Med. Sc.*, vol. XXVIII, p. 7 et suiv., 1851.

2) R. Cull, *A brief notice of the Aztec Race* (*Journ. of the Ethnol. Soc. of london*, vol. IV, p. 120-128, 1853).

un passage de Leubuscher[1] et quelques lignes de Serres, de Piorry, d'Owen et de Humboldt[2] je n'ai trouvé dans les écrits consacrés à nos deux sujets que de vagues élucubrations sur les agents qui donnent naissance aux races, la formation des variétés permanentes sous l'influence de certains milieux, etc., etc. J'ai voulu suppléer à ce regrettable silence des auteurs qui ont fait connaître les prétendus Aztèques et je me suis mis à l'étude des deux nains microcéphales en ethnologiste bien plus qu'en anatomiste et qu'en psychologue.

Le petit mémoire que je viens vous communiquer contient les résultats des investigations que j'ai pratiquées avec le concours de mon collègue et ami M. Émile Duhousset.

I

Les microcéphales, quelle que soit d'ailleurs leur origine, offrent un certain nombre de caractères qui varient assez peu d'un individu à l'autre. Sous l'influence de l'arrêt du développement qui a frappé l'encéphale, le crâne prend des formes spéciales qui rentrent dans un très petit nombre de types. Notre collègue M. Montané[3] en distingue seulement deux dans la dissertation intéressante qu'il vient de consacrer à l'anatomie du crâne des microcéphales. Tout au plus en compterait-on trois en combinant les observations de M. Montané avec celles de ses prédécesseurs[4]. Maximo et Bartola, autant qu'on en peut juger à travers les parties molles, rentrent dans un de ces types crâniologiques, celui dont M. R. Owen a donné la figure sur la planche qui accompagne le travail cité plus haut[5], celui aussi dont, à l'imitation de l'illustre anatomiste anglais, M. Topinard mettait sous

1) Leubuscher, *op. cit.*, col. 101, etc.

2) Al. de Humbolot, *Lettre à M. Morris* (*Froriep's Notizen*, 1856, Bd. II, col. 102).

3) L. Montané, *Étude anatomique du crâne chez les microcéphales*, Th. Paris, 1874, in-8. p. 44.

4) Cf. C. Vogt, *Les microcéphales ou hommes-singes*, Genève, 1867, in-4, avec 26 pl. — Etc.

5) R. Owen, *loc. cit.*, pl. II, p. 187.

nos yeux un nouvel exemplaire en donnant lecture de sa première note sur les microcéphales américains[1].

Les têtes de ce genre sont remarquables par un front fuyant et aplati, quelquefois un peu surélevé en une sorte de crête sur

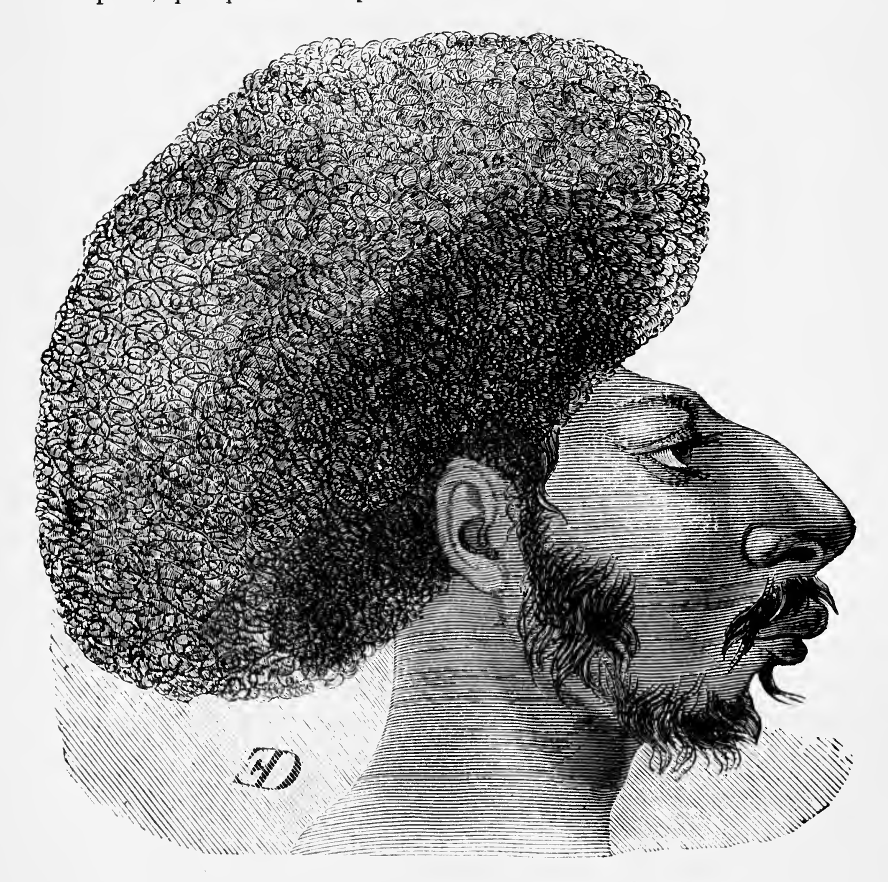


Fig. 7. — Maximo, vu de profil (d'après un dessin de M. E. Duhousset)

la ligne médiane, des arcs surciliers relativement proéminents, la dépression plus ou moins accusée qui les surmonte, des crêtes temporales fort développées et s'élevant très haut sur les côtés du crâne, l'occipital taillé à pic, un nez relativement volumineux,

1) *Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris*, 2e sér., t. IX, p. 827, 1874.

un prognathisme total considérable, une symphyse maxillaire plus ou moins oblique en arrière et en bas, enfin un menton presque entièrement effacé. Chacun de ces caractères avait été constaté,



Fig. 8. — Bartola, vue de profil (d'après un dessin de E. Duhousset).

sur nos deux sujets, dès 1853, par MM. Richard Owen, H. de Saussure, Baillarger, etc. ; ils nous les ont montrés le mois dernier beaucoup plus accusés qu'alors. J'ai parfaitement constaté pour ma part, sur la tête de Maximo, l'existence des reliefs et des dépressions qu'avait décrits M. H. de Saussure et de l'aplatisse-

ment occipital constaté par M. Baillarger, et le dessin ci-joint, (fig. 7) dû à l'habile crayon de M. Duhousset, permet de retrouver sous la forme virile les lignes de profil du sujet représenté beaucoup plus jeune dans le journal de la Société Ethnologique de Londres.

Mais à côté de ces caractères communs à un grand nombre de microcéphales de provenance fort différente, il s'en rencontre d'autres qui distinguent ces malheureux idiots, chez lesquels la lésion encéphalique ne saurait pas plus facilement abolir la morphologie ethnique que supprimer les apparences sexuelles. Or, de même que nous reconnaissons par le plus sommaire examen du crâne et de la face le sexe d'un microcéphale quelconque, fût-il gros et imberbe comme celui de Bicêtre dont je vous présente la tête moulée sur le vivant; de même aussi nous devons retrouver après une étude attentive les traits propres de la race qui ne sont qu'en partie dissimulés par la monstruosité crânienne comme sur ce Hollandais microcéphale dont la tête moulée après la mort est également sous vos yeux. La physionomie du premier de ces individus est restée française, le visage du second est demeuré hollandais.

Nos microcéphales américains ont, à plus forte raison, conservé certains traits propres au type bien plus accentué auquel ils appartiennent. Et c'est ce qui leur donne ce « quelque chose d'étrange » dont M. Baillarger se montrait si frappé.

Nous allons constater en effet sur leur visage la marque indélébile de leur origine et les preuves d'un métissage dont nous nous efforcerons de reconnaître les composantes.

J'ai rappelé plus haut que les microcéphales présentent généralement un nez volumineux. L'idiot d'Amsterdam dont je vous parlais tout à l'heure n'est pas moins remarquable par le développement de cette région que par l'aplatissement de son frontal. Il semble qu'il y ait chez lui, plus encore que chez les autres microcéphales célèbres dont nous possédons les portraits, un véritable balancement organique, comparable à celui dont Étienne Geoffroy Saint-Hilaire s'efforçait jadis de découvrir les

lois. Mais ce nez qui se profile en une courbe si prononcée est relativement mince et pincé et reste, pour ainsi dire, germanique dans ses détails.

Le nez de Maximo, plus saillant encore, plus arqué, plus convexe, continue la courbe du front, se déprimant un peu vers sa racine pour s'épater légèrement à son extrémité. Cet organe n'a rien de disgracieux, malgré son développement. Ce n'est pas du tout le nez d'un Européen; c'est le nez un peu exagéré d'un grand nombre d'Indiens des deux Amériques, le nez des Crows, par exemple, décrits par Catlin, celui des Yucatèques de Médina ou des Chontaquiros de l'Ucayali dessinés par MM. de Waldeck, Paul Marcoy, etc.

Bartola présente un profil nasal analogue à celui de Maximo (fig. 8); son nez est toutefois plus épais et plus gros à son extrémité.

L'œil n'est pas moins américain que le nez. Du moins n'ai-je trouvé qu'en Amérique la conformation toute spéciale des deux paupières que M. Duhousset a le premier remarquée sur les individus qui font l'objet de cette notice. Je veux parler de la forme particulière que présente l'ouverture palpébrale. Sur un Européen, normalement conformé, la paupière supérieure mesurée le long de son bord libre est plus longue que l'inférieure d'un sixième et quelquefois d'un cinquième, ce qui est d'ailleurs en rapport avec son incurvation bien plus considérable. La paupière inférieure appartient à une courbe d'un rayon beaucoup plus grand et l'équateur de l'œil ou le diamètre transverse mené d'un angle à l'autre divise l'orifice palpébral en deux segments inégaux, le supérieur sensiblement plus grand que l'inférieur.

Nos deux sujets affectent une disposition presque inverse : la paupière supérieure, plus tendue et plus tombante, décrit une courbe surbaissée qui rappelle celle de notre paupière inférieure, tandis que celle-ci s'arrondit au contraire de façon à ce que le diamètre transverse laisse au-dessous de lui plus d'espace qu'au-dessus. Les angles de l'œil remontent sensiblement plus haut et les paupières complètement ouvertes laissent voir au-dessous de

l'iris une partie de la sclérotique. Tout cet ensemble qui donne à l'œil cette expression étrange que Humboldt, embarrassé pour la définir, qualifie de *presque orientale*, est essentiellement américain. On le rencontre notamment au Mexique et dans l'Amérique Centrale et les monuments anciens de ces deux pays en fournissent de nombreuses représentations. M. Duhousset a dessiné, à titre d'exemple, dans la planche qui accompagne ce mémoire (fig. 9), au-dessus de l'œil de Maximo (I) deux figures empruntées à un manuscrit mexicain, qui combinent les yeux que je viens de décrire avec le grand nez convexe dont je parlais plus haut (K).

La base du visage n'offre rien chez Maximo que nous ne puissions observer sur quelques microcéphales d'Europe. Les mémoires cités plus haut renferment des descriptions et des dessins de crânes qui exagèrent encore, dans l'ossature des mâchoires, les formes successivement saillantes et effacées dont nous avons fait mention. Mais Bartola offre, en outre, un épaississement et un retroussement des lèvres qui méritent de fixer quelques instants notre attention. On pourrait croire, en effet, que ce caractère, qui dépasse de beaucoup ce que l'on est habitué à rencontrer chez les Indiens demeurés purs, pourrait être le résultat d'un métissage nègre; et l'on serait d'autant plus autorisé à émettre cette hypothèse que c'est habituellement dans le tiers inférieur de la face que s'accuse le mieux et se maintient le plus l'action de ce croisement. M. Burton s'en est montré frappé, dans son *Voyage aux grands lacs de l'Afrique Orientale*[1] et nos collections du Muséum d'Histoire naturelle renferment des documents tout à fait décisifs à l'appui des observations de ce distingué voyageur.]

Mais, comme cette disposition des lèvres, ou du moins une conformation analogue, a été indiquée chez des microcéphales qui n'avaient certainement pas de nègres dans leurs ascendants, je ne crois pas devoir m'y arrêter plus longtemps et je passe à

1) *Tour du monde*, t. II, p. 307, 1860.

un autre caractère qui suffit du reste à lui seul pour démontrer l'intervention d'un mélange nigritique.

Je veux parler de la chevelure, identique à celle des Cafusos, ces métis négro-indiens, dont Spix et Martius ont tracé le portrait[1]. Chez nos microcéphales, comme chez les Cafusos, une énorme chevelure crêpue s'élève au-dessus de la tête formant une sorte de perruque dont l'aspect est d'autant plus bizarre que son volume apparent est plus disproportionné par rapport au petit crâne qu'elle recouvre. Les cheveux des Cafusos, ainsi que l'ont remarqué les observateurs cités plus haut « tiennent, le milieu entre la laine du nègre et les cheveux longs et roides de l'Américain. » Ceux de nos microcéphales ont l'aspect moins nègre ; ils sont moins contournés, moins emmêlés et il pourrait bien se faire que les soins qu'on leur donne aient puissamment contribué à exagérer les caractères spéciaux qui nous ont si vivement frappés. A l'époque où M. Owen écrivait son observation, la chevelure de Maximo et celle de Bartola étaient loin d'avoir acquis la forme qu'elles nous ont présentée, puisqu'il a considéré la boucle ondoyante comme une « disposition naturelle » à ces petits êtres. C'est cet aspect que la planche du journal de la Société Ethnologique de Londres donne aux cheveux de l'*Aztec boy*. Il est vrai qu'à la même époque M. H. de Saussure décrivait les mêmes cheveux comme *très crêpus* et que tous les ethnologistes ont repoussé l'opinion de M. Owen sur l'origine de nos microcéphales qu'il présentait comme « les enfants de descendants d'Européens du Sud, établis sous des latitudes tropicales en Asie ou en Amérique ». Leubuscher admet l'origine indo-nègre des deux sujets et je suis heureux de me rencontrer avec l'observateur qui a le plus complètement étudié les sujets dont il est ici question. Il faut d'ailleurs remarquer que si les cheveux rendent vraisemblable l'intervention d'un élément noir, les autres traits plaident en faveur du type indien. Nous n'allons plus, en effet, rencontrer dans

1) Cf. Prichard, *Hist. nat. de l'homme*, trad. fr., t. I, p. 27-29 et fig. 1. Paris, 1843, in-8.

notre examen qu'un seul caractère nigritique, celui de la couleur et cette enquête quasi-négative viendra confirmer les assertions de Lœvenstern sur la prédominance du type américain dans les croisements indo-nègres qui se sont effectués au Mexique et ailleurs.

L'accroissement de la taille et une coloration plus foncée de la peau sont, avec la forme spéciale imprimée à la chevelure, les seules traces que laisse le plus habituellement le métissage africain. Nous n'avons pas à nous occuper de la taille, et pour cause, mais nous constatons que la peau est sensiblement plus brune que chez la plupart des Indiens d'Amérique. Les Charruas seuls et quelques tribus californiennes sont d'un ton plus foncé et l'on sait que ces deux groupes américains forment des races à part.

Le tronc et les extrémités de Bartola rappellent d'une manière frappante, dans leur exiguïté, les mêmes parties chez les Indiennes pures de l'Amérique Centrale et du Haut Amazone dont nous possédons à Paris quelques réprésentations exécutées d'après nature. La main surtout, cette main courte, large et charnue, a l'aspect des mains indiennes. Elle est d'ailleurs mal conformée, surtout chez Maximo. Ce petit être aux membres inférieurs difformes et dont les membres supérieurs sont ankylosés en partie, présente diverses anomalies probablement placées en partie sous l'influence du développement incomplet des centres nerveux. Ce sont une atrophie considérable du petit doigt[1] (fig. G *n*), un arrêt de développement moins accentué du pouce et une disposition particulière des plis palmaires. J'ai peu de chose à dire de cette der-

1) Au lieu d'atteindre, comme à l'ordinaire, dit M. H. de Saussure, au bout de la deuxième phalange de l'annulaire, il ne va que jusqu'au milieu de cette phalange, ce qui équivaudrait pour nous à un petit doigt tronqué à la base de l'ongle. De plus, tandis que la longueur de la première phalange du petit doigt est d'ordinaire à peu près égale à la somme des deux autres, chez les deux enfants en question cette somme équivaut à peine aux deux tiers de la première longueur. Ces deux phalanges sont atrophiées et paraissant parfaitement ankylosées et réunies en une seule chez le garçon ; on observe chez la jeune fille quelques mouvements obscurs (*loc. cit.*, p. 193).

nière anomalie dont la figure G de la planche annexée à ce mémoire, comparée à la figure H représentant une main d'Européen normalement conformée, permettra d'apprécier la disposition spéciale très analogue à celle que présentent le plus souvent divers singes anthropomorphes. L'atrophie relative du pouce peut seule prêter à quelques considérations ethnologiques, ce doigt se montrant parfois assez court chez certains Indiens de l'Amérique Centrale.

II

Le court et rapide examen dont j'ai consigné les résultats dans les pages qui précèdent m'a conduit à considérer les micocéphales présentés à la Société comme des métis issus d'un croisement indéterminé de nègre et d'Indien, dans lequel le dernier de ces deux éléments prédominerait considérablement. Est-il possible d'aller au delà de cette diagnose un peu vague et de déterminer avec plus de précision le groupe américain auquel ces petits êtres pourraient bien appartenir? Quelques ethnologistes ont déjà tenté l'aventure en s'aidant des documents iconographiques publiés depuis le commencement de ce siècle sur le Mexique, le Yucatan, etc. Dès 1853, par exemple, M. R. Cull faisait remarquer que les têtes des prétendus Aztèques sont semblables à celles des bas-reliefs de Palenqué figurés par Stephens et par del Rio[1].

Mais l'invraisemblable roman que le premier possesseur de nos deux microcéphales avait édifié en s'appuyant sur le texte même et sur certaines figures de Stephens[2], a d'abord jeté du discrédit sur les comparaisons instituées par Richard Cull.

Trois ou quatre versions différentes sur l'origine des faux Aztèques se produisent presque en même temps. A la merveilleuse histoire débitée par Velasquez et qui fait des nains microcéphales que nous avons vus de petits dieux honorés d'un culte tout spécial dans la ville indienne inconnue de Iximaya, on

1) R. Cull, *loc. cit.*, p. 123 et 128.
2) Id., *Ibid.*, p. 125-127.

oppose le témoignage d'un général anonyme de Guatémala qui fait naître nos deux petits personnages au Jacotal, près San-Miguel, de parents mulâtres n'ayant pas une goutte de sang indien dans les veines. Un troisième historiographe vient ensuite, toujours à l'aide de documents réputés authentiques, mais dont il est impossible de faire le contrôle, démontrer que les prétendus Aztèques sont nés d'une mulâtresse à la Puerta, près Usulatan. M. Morris les montre à l'Académie de médecine comme venant des environs de Panama, où il se rencontrerait quelques centaines d'individus semblables, etc., etc.[1].

Il est bien difficile de choisir entre tant de récits incomplets et contradictoires et dont, faute de documents certains, on ne saurait d'ailleurs déterminer, même approximativement, la valeur. L'origine centro-américaine des individus que nous étudions reste cependant acquise et demeure en dehors de toute contestation, et les rapprochements proposés par R. Cull reprennent d'autant plus d'importance que la région d'où l'on fait sortir les nains microcéphales est moins éloignée de celle où l'ethnologue anglais est allé chercher ses points de comparaison. M. Piorry reprend la thèse de R. Cull à l'Académie de médecine, Leubuscher la discute et Humboldt lui apporte l'appui de son autorité.

Les ouvrages de Dupaix, de Kingsborough, de Humboldt, de Stephens et Catherwood ont fait presque tous les frais des parallèles établis jusqu'ici. J'ajoute aux nombreuses figures publiées par ces auteurs les beaux dessins du grand atlas de M. de Waldeck, que je place sous vos yeux et quelques croquis représentant des monuments encore inédits de l'Amérique Centrale. Tout ce frappant ensemble est bien de nature à fortifier singulièrement les idées émises de 1853 à 1856 sur les affinités ethniques de nos microcéphales et de quelques-uns des personnages figurés sur les monuments anciens de l'histoire américaine.

1) Cf. *Philadelphia Bulletin*, july 13th 1852. — *Liverpool Mercury*, june 21th 1853. — *Gaz. méd. de Paris*, 15 oct. 1853 et 28 juillet 1855. — *Athenæum français*, 11 févr. 1854. — *Moniteur des Hôpitaux*, 6 août 1855. — *Froriep's Notizen*, 1856, Bd. II, nr 7, col. 101, etc. — *Bull. Acad. Méd. de Paris*, t. XX, p. 1156. — Etc.

Les sculptures de Palenqué sont particulièrement remarquables à ce point de vue. A côté de personuages sacerdotaux, représentés dans l'exercice de leur fonctions, avec des têtes aplaties dont le profil rappelle exactement la célèbre déformation usitée chez les Mayas, il s'en trouve d'autres dont la tête et la face n'ont subi aucune déviation artificielle, mais reproduisent avec la plus remarquable fidélité les traits que nous avons relevés sur nos deux microcéphales. Ces personnages qui sont dessinés généralement dans des attitudes très particulières, que Maximo et Bartola semblent avoir appris à imiter sous la direction de leur premier maître (fig. A, E et F de la planche), paraissent jouer quelque rôle important dans les manifestations du culte.

L'imposteur qui a inventé la fable d'Iximaya avait fort bien saisi la signification toute spéciale de ces figures et la partie la mieux agencée de son récit montre les petits nains qu'il présente au public, habilement enlevés par lui-même d'un temple où ils servaient d'idoles à un peuple d'Indiens qui, grâce à son isolement dans une région inaccessible, a conservé jusqu'à nos jours les rites religieux des ancêtres.

M. Broca vous dira les raisons qui le portent à admettre, sous certaines réserves, une partie des récits de Velasquez. Les caractères pathologiques qu'il a observés sur Maximo en particulier donnent à croire que ce petit malheureux a longtemps vécu dans l'attitude où nous le montre le dessin joint à ce mémoire (fig. 9, A). Mais il pourrait se faire aussi que cette position lui ait été imposée par son maître espagnol, et non par les pontifes hypothétiques de la *sacrificature de Kaana*.

Maximo et Bartola rappellent d'ailleurs, bien plus encore par leurs caractères crâniens et faciaux que par leurs poses bizarres, les bas-reliefs palenquéens dont je parlais tout à l'heure. L'atlas de M. de Waldeck renferme entre autres figures identiques à celles de nos microcéphales les trois têtes dont on trouve la copie sous les lettres B, C, D dans la figure ci-jointe. Ces têtes, qui répètent si exactement dans ce qu'elles ont de plus spécial et de plus caractéristique les têtes de Maximo et de Bartola, sont déta-



Fig. 9. — Le microcéphale Maximo ; attitude, visage, œil, main et termes de comparaison (Dessins de M. E. Duhousset).

chées de deux grands bas-reliefs sculptés de chaque côté d'un escalier montant à l'une des portes principales du grand temple[1].

Les neuf personnages de ces deux bas-reliefs participent tous plus ou moins de la nature de ceux que M. Duhousset a dessinés ci-contre. On y retrouve le front, le nez, la bouche, l'œil, etc. que j'ai précédemment décrits et sur lesquels je n'ai plus à revenir.

On peut constater ailleurs encore, à Palenqué, la présence de figures plus ou moins semblables à celles dont je viens de parler au voisinage de représentations éminemment sacerdotales. Je citerai, à titre d'exemple, le petit être accroupi derrière le pontife de la planche XII de l'atlas de M. de Waldeck.

Tous ces reliefs offrent d'ailleurs les autres contours que nous avons relevés précédemment ; ainsi leur poitrine montre le développement et la forme de celle de Bartola, leurs mains ont la brièveté, la largeur et l'épaisseur relative et le raccourcissement du pouce, qui se rencontrent d'ailleurs sur bien d'autres figurines mexicaines, sur certaines terres cuites en particulier, etc. De pareilles ressemblances s'expliquent par l'identité de race et d'état pathologique tout ensemble entre les microcéphales que je viens d'étudier et diverses figures des temples palenquéens. On est autorisé, dans une certaine mesure, à supposer que ce sont de véritables microcéphales que les artistes de Palenqué ont figurés à côté de leurs prêtres et que, par suite, les individus atteints de cet arrêt d'évolution rendu peut-être plus commun par l'usage prolongé d'un certain mode de déformation artificielle, pouvaient être l'objet chez cet ancien peuple d'un culte comparable à celui dont les idiots et les fous sont encore honorés de nos jours chez un bon nombre de nations. Je me borne à poser la question sans chercher à la résoudre ; les éléments historiques nous manquent pour nous prononcer avec quelque sûreté et je ne veux point d'ailleurs m'écarter des limites que je me suis imposées en commençant cette communication.

1) Waldeck, *Monuments anciens du Mexique*, pl. XIV et XVI.

XXVII

LES PREMIERS HABITANTS DU MEXIQUE [1]

I

Les renseignements nombreux et variés qu'ont fournis sur l'ancien Mexique les premiers auteurs espagnols et ceux que l'on a cherché plus tard à tirer des relations indigènes, sont très diversement appréciés par les historiens modernes.

Tandis que Brasseur de Bourbourg accepte sans réserve tout l'appareil légendaire que ces divers ouvrages nous ont transmis et s'efforce de reconstituer sur cette base fragile le passé presque entier de l'Amérique intertropicale[2], Prescott déclare que « ces récits sont si pleins d'absurdités et de mensonges qu'on a dû en rejeter les neuf dixièmes », et il ajoute que « la cause de la vérité aurait peu souffert du rejet des neuf dixièmes de ce que l'on a conservé[3] ».

Le jugement de Prescott est assurément trop sévère [4], mais on sent que si le célèbre écrivain repousse aussi énergiquement tout secours emprunté aux traditions et aux livres indigènes, c'est

1) Mémoire imprimé dans la *Revue d'Anthropologie* (2e sér., t. I, p. 56-65, 1878), reproduit en partie dans *La Nature* du 25 mars de la même année.

2) Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb*, Paris, 1857, in-8, t. I. — *Popol-Vuh; le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*, Paris, 1861, in-8. — *Quatre lettres sur le Mexique*, Paris, 1868, in-8. — *Manuscrit Troano. Études sur le système graphique et la langue des Mayas* (*Miss. scientifique au Mexique et dans l'Amérique centrale. Linguistique*, t. I et II, Paris, 1869-1870, gr. in-4. — Etc.

3) W. Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique*, trad. fr., Paris, 1864, in-8, t. I, p. 1.

4) Voyez sur la valeur ethnographique des légendes en général l'introduction de Dasent à sa traduction des *Contes populaires* d'Asbjörnsen (*Popular Tales from the Norse with an Introductory Essay on the Origin and Diffusion of Popular Tales*, 2 ed., Edinburgh, 1859.

qu'il a été provoqué à cette extrémité par les regrettables écarts des adversaires qui compromettent à ses yeux les études américaines. Il faut convenir en effet que l'école dont Brasseur de Bourbourg a longtemps été le chef, pousse jusqu'aux dernières limites l'absence de critique, attribuant à de simples légendes d'origine inconnue et quelquefois récente toute l'autorité de véritables témoignages historiques, ne tenant compte ni des interpolations, ni des remaniements, ni des lacunes, dans les document sur lesquels elle appuie sa doctrine, et se laissant ainsi entraîner à des interprétations dénuées de toute espèce de valeur[1].

Cependant l'analyse scientifique des documents traditionnels du Mexique et de l'Amérique Centrale, dont cette école a si singulièrement exagéré la portée, permet de saisir un certain nombre d'indications générales qui ne sont pas sans offrir un intérêt réel. Nous allons voir tout à l'heure que les études poursuivies de nos jours, particulièrement par la Commission scientifique française, ont abouti à établir deux ordres de faits très importants dont ces légendes semblent avoir perpétué le souvenir. Je veux parler de la haute antiquité de l'homme au Mexique et de la diversité des races humaines qui se sont succédé dans ce pays depuis les premiers temps de son occupation.

La tradition des Mexicains, consignée dans leurs manuscrits et dans leurs légendes, faisait assister l'homme à de grands phénomènes géologiques, dont le nombre variable était au moins de quatre et qui s'enchaînaient, suivant les récits, de diverses manières[2].

1) Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nat. civilisées*, etc., t. I, p. 53-55 et *Manuscrit Troano*. — Tylor, *Anahuac or Mexico and the Mexicans ancient and modern*. London, 1861, in-8, p. 276. — Siméon, *Manuscrit Troano* (*Rev. Archéologique*, nouv. sér., XI[e] année, p. 213 et 257, 1870-71). — Etc.

2) Humboldt explique une partie de ces inversions de la manière suivante : « Dans le commentaire du P. Rios (il s'agit du commentaire fait à sa copie de l'un des deux manuscrits mexicains du Vatican par le P. Pedro de los Rios en 1556), l'ordre d'après lequel les catastrophes se sont succédé est entièrement confondu ; la dernière qui est le déluge, y est regardée comme la première. La même erreur se trouve dans les ouvrages de Gomara, de Clavigero et de la plupart des auteurs espagnols, qui oubliant que les Mexi-

Tantôt une inondation précédait des éruptions volcaniques, tantôt, au contraire, des pluies de pierre et de feu avaient devancé les météores aqueux, tantôt enfin les deux ordres de faits se juxtaposaient et se confondaient[1]. Mais toujours ces périodes appelées *Soleils* au Mexique, *Soleils de la terre, du feu, du vent, de l'eau* voyaient paraître et disparaître autant d'humanités successivement détruites ou dispersées.

Une seule de ces générations avait conservé un nom spécial, celui de *Quinamés* ou Géants; nous verrons tout à l'heure ce que ces êtres paraissent représenter.

Chez les Quichés, les Géants ont joué aussi un rôle considérable mais qui ne se lie pas directement à l'histoire de la création. Dans le livre sacré de ces derniers peuples, les premiers hommes sont dits *hommes de terre glaise* et les Dieux les détruisent[2]; les *hommes de bois* leur succèdent qu'une inondation submerge[3]; viennent enfin les *hommes de liège* et de *moëlle de sureau*, que les pluies de résine et les tremblements de terre anéantissent à l'exception de quelques-uns d'entre eux transformés en singes dans les bois[4].

L'existence du groupe humain pendant une longue succession d'événements antérieurs à la période actuelle, et la multiplicité des premières races qui le représentent, ne ressortent donc pas moins clairement du texte quiché que des autres. C'est d'ailleurs tout ce que l'ethnologie peut demander aux fragments qui constituent le *Popol-Vuh*.

cains rangeaient les hiéroglyphes de droite à gauche en commençant par le bas de la page (cette assertion de Humboldt est trop absolue) ont nécessairement interverti l'ordre des quatre destructions du monde». L'ordre suivi par Humboldt d'après la peinture du Vatican et le texte d'Ixtlilxochitl est le suivant : 1° *âge de la terre* ou *des géants*; 2° *âge du feu* ou *âge rouge*; 3° *âge du vent* ou *de l'air*; 4° *âge de l'eau* (Al. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., p. 204, et pl. XXVI, Paris, gr. in-fol., 1810).

1) Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nat. civil. du Mexique*, t. I, p. 53-55. — *Popol-Vuh*, p. LXV.

2) *Popol-Vuh*, p. 19.

3) *Ibid.*, p. 23-25.

4) *Ibid.*, p. 27-31.

La légende des hommes-singes n'est point spéciale, on le sait, au centre Amérique ; on a déjà signalé son existence en plusieurs points fort éloignés, en Malaisie par exemple, et si elle se justifie dans une certaine mesure par la laideur relative des anciens occupants du sol, elle s'explique bien plus aisément encore par le mépris qu'ils ont inspiré à leurs vainqueurs.

Quant aux géants, les récits qui les mettent en scène sont bien plus généralement répandus encore, et tirent leur origine, dans l'Amérique intertropicale, des mêmes sources qui presque partout ailleurs leur ont donné naissance. L'abondance des débris fossiles de grands mammifères dans les deux Amériques paraissait à Humboldt[1] avoir eu la principale influence sur les traditions mythologiques qui concernent les géants. Au Mexique, en effet, comme en Colombie[2], dans l'Amérique centrale[3] et une partie des États-Unis[4], les légendes relatives à ces êtres fabuleux sont en connexion intime avec la découverte des ossements ou des dents des mastodontes, des éléphants, etc.

Ainsi M. Weber, dans la province de Nuevo-Léon[5] a constaté que les os de proboscidiens fossiles portaient parmi les indigènes le nom de *huesos de gigante*; M. Guillemin Tarayre dit qu'au sud-ouest du Chihuahua, avant d'atteindre le Bolson de Mapimi, on voit dans l'alluvion de très grands ossements qui ont fait nommer cette partie du territoire *llanos de los gigantes*[6].

Les mêmes rapprochements sont habituels aux Indiens du

1) Al. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 205.
2) Id., *ibid.*
3) Juarros, *Compendio de la historia de la ciudad de Guatemala*, t. II, p. 158 et 354, *ap.* Dollfus et E. de Montserrat, *Voy. géolog. dans les Républiques de Guatémala et de Salvador* (*Miss. scientif. au Mexique et dans l'Amérique Centrale. Géologie*, p. 285, Paris, 1868, in-4).
4) D. Wilson, *Prehistoric man. Researches into the Origin of Civilisation in the Old and New World*, 2 ed., London, 1865, in-8, p. 44-45. — *Revue Américaine*, t. I, p. 74, 1866. — Etc.
5) Weber, *Note sur des ossements fossiles trouvés dans le nord-est du Mexique* (*Arch. de la Commiss. scient. du Mexique*, t. III, p. 58, 1857).
6) Guillemin-Tarayre, *Rapport... sur l'exploration minéralogique des régions mexicaines* (*Ibid.*, t. III, p. 409).

district de Sahuaripa, en Sonora[1] et jusque dans ces dernières années, la légende des géants a trouvé des échos jusqu'à Mexico même[2].

A Tlaxcala enfin Bernal Diaz avait pu voir, au moment de la conquête, des os énormes, que les chefs tlaxcaltèques donnaient pour ceux des géants que leurs ancêtres avaient détruits[3] et Humboldt n'hésite pas à croire que si les Olmèques se vantaient, suivant Torquemada[4] que leurs pères aient vaincu les Quinamés sur ce même plateau de Tlaxcala, c'est qu'on y trouve des molaires de mastodontes et d'éléphants « que dans tout le pays le peuple prend pour des dents d'hommes d'une stature colossale[5] ».

Tous les géants américains ne tirent point d'ailleurs leur origine de la présence des ossements fossiles dans les terrains superficiels. Plusieurs d'entre eux sont la personnification de grands phénomènes naturels, comme Zipacna et Cabrakan dans le livre

1) Guillemin-Tareyre, *Rapport, etc.* p. 408.

2) Payno, *Cuadro synoptico de la historia antiqua de Mexico desde los tiempos fabulosos*, Mexico, 1859.

3) « Ils (les Tlaxcaltèques) répondirent qu'ils avaient su par leurs aïeux, que dans les temps anciens, avaient vécu au milieu d'eux, des hommes et des femmes d'une stature très élevée, possédant des os d'une grande longueur; comme d'ailleurs ils étaient fort méchants et avaient de mauvaises habitudes, on en fit périr la majeure partie dans les combats et ceux qui restèrent finirent par s'éteindre. Pour que nous puissions juger de leur taille, ils nous présentèrent un fémur d'homme de cette race. Il était très gros et sa longueur dénotait un homme de haute stature; il était bien conservé depuis le genou jusqu'à la hanche, je le mesurai sur moi et je reconnus qu'il représentait ma taille qui est des plus avantagées. On apporta d'autres fragments d'os, mais ils étaient déjà rongés et défaits. Nous restâmes d'ailleurs fort surpris à leur vue, et nous fûmes convaincus que ce pays avait été habité par des géants. Cortès nous dit qu'il serait convenable d'envoyer ce grand os en Castille pour le faire voir à Sa Majesté ». Il y fut en effet adressé par l'intermédiaire des premiers commissaires qui firent le voyage » (*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un de ses conquérants, trad. fr. de Jourdanet, Paris, 1876, in-8, t. II, p. 283).

4) Torquemada, *Primera parte de los veinte i un libros rituales i monarchia indiana*, etc., libr. I, cap. xiv, Madrid 1723, in-4, p. 37.

5) Al. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 205.

des Quichés[1]. Ailleurs l'existence de ces êtres extraordinaires sert à expliquer la construction de certains travaux comme ceux de Cholula, qu'il paraît impossible au peuple d'attribuer à des hommes ordinaires et dont il fait l'œuvre du gigantesque Xelhua[2].

Presque tous ces personnages mythologiques périssent de mort violente. Les géants du premier soleil meurent par la famine et par les tigres[3]; ceux de la tradition quiché sont successivement massacrés[4]. Enfin les Quinamés sont détruits par les Olmèques, comme nous le rappelions plus haut avec Humboldt.

Ces Olmèques ne sont plus des êtres imaginaires, comme les Quinamés ou Tzocuilloques, les fils de Xelhua et de Vukub-Cakix. Avec les Xicalanques, les Mixtèques, les Zapotèques, etc., ils ont formé une première couche ethnique étendue sur presque tout le Mexique et dont on retrouve l'équivalent en d'autres régions américaines.

Mais ces Olmèques sont-ils les premiers indigènes qui aient peuplé cette partie du Nouveau Monde ? Leur existence remonte-t-elle assez loin pour qu'ils aient pu vivre au contact de l'*Elephas Colombi* ou des mastodontes? Les restes humains ont toujours fait défaut jusqu'à présent au Mexique dans les alluvions qui renferment les débris de ces grands animaux; il est, par conséquent, impossible de répondre à ces deux questions dans l'état actuel de la science.

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que, conformément aux vieilles traditions locales, un homme, dont les caractères anthropologiques sont encore indéterminés, vivait déjà avant les derniers événements géologiques qui ont donné à l'Amérique son aspect actuel, et qu'au Mexique, en particulier, cet homme fut le contemporain des animaux gigantesques dont, suivant les récits indigènes, les Olmèques achevèrent la destruction.

1) *Popol-Vuh*, p. 37 et suiv.
2) Cf. Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nat. civilisées du Mexique*, t. I, p. 302.
3) Al. de Humboldt, *op. cit.*, p. 205.
4) *Popol-Vuh*, ch. VI.

II

Nous savons, en effet, depuis les recherches des explorateurs français, que des silex manifestement travaillés par la main de l'homme se rencontrent, de temps à autre, dans les dépôts qui contiennent les dents et les os de l'*Elephas Colombi*. M. Guillemin-Tarayre a même consacré à l'exposé rapide des quelques faits se rapportant à cette intéressante question, plusieurs pages de l'intéressant rapport que nous avons déjà cité.

Au moment où ce voyageur parcourait le nord du Mexique, les localités dans lesquelles la coexistence de l'homme et des mammifères éteints avait été observée n'étaient déjà plus tout à fait rares dans les départements septentrionaux de ce pays. Seulement les renseignements qui se rapportaient aux découvertes que l'on y avait faites manquaient encore généralement de précision.

On avait signalé, par exemple, à M. Guillemin-Tarayre, dans les alluvions des environs de Chihuahua, la rencontre de « dents d'éléphant avec quelques indices de la présence de l'homme[1], sans l'éclairer sur la nature et la valeur des preuves de la contemporanéité des deux espèces. M. Calvo, vice-consul de France à Guaymas, M. Etchegeuren, consul d'Espagne à Mazatlan, M. le curé de Tepic, lui avaient montré des pierres taillées provenant de la Sonora, du Sinaloa, du Jalisco, et dont quelques-unes passaient pour avoir été extraites des alluvions anciennes, sans que le gisement en ait été scientifiquement établi.

A Durango, on lui affirmait, sans plus de précision, que des restes de grands éléphants avaient été trouvés près de cette ville avec « des haches d'une belle dimension ». Enfin on lui apprenait que quelques instruments de pierre avaient été « accidentellement rencontrés » au pied de la Sierrania de Zacatecas, dans les terrains de Cieneguilla, non loin d'une tête entière d'éléphant avec ses défenses.

1) Guillemin-Tarayre, *loc. cit.*, p. 499.

Absorbé durant ses courses rapides à travers le nord et le centre du Mexique par les études spéciales que lui avait confiées le gouvernement français, M. Guillemin-Tarayre dut se borner à enregistrer les faits qui lui étaient indiqués, sans pouvoir en approfondir l'étude. Mais l'attention de quelques chercheurs avait été éveillée par l'espèce d'enquête archéologique et ethnographique que notre compatriote avait instituée tout le long de sa route, et dans les provinces centrales deux découvertes se faisaient, peu de temps après son passage, qui venaient mettre à

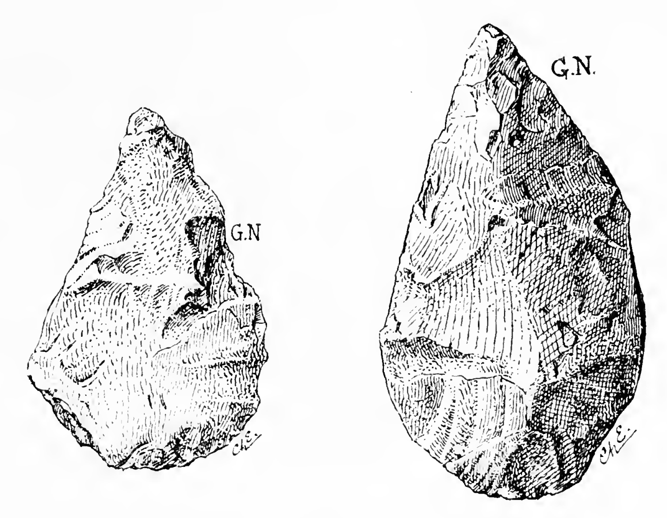


Fig. 10. — Instrument en *chert* de Téul. Fig. 11. — Instrument en *chert* du Cerro de las Palmas.

peu près hors de doute le gisement, dans des alluvions quaternaires, d'instruments de pierre travaillés suivant les formes considérées en Europe comme les plus anciennes.

M. Franco expédiait à la Commission scientifique française, en 1869, parmi d'autres objets recueillis dans le département de Jalico, une petite hache découverte dans les alluvions du Rio de Juchipila, affluent de droite du Rio Grande de Santiago, près de la vieille ville chichimèque de Téul, capitale de la confédération des peuplades du Nayarit : cette hachette (fig. 10), faite de ce silex

grisâtre, à l'aspect un peu gras et à la cassure esquilleuse, qu'on nomme *Chert* aux États-Unis, mesure 47 millimètres de longueur sur 31 de largeur et un peu moins de 10 d'épaisseur. C'est une réduction des instruments si connus en France sous le nom de *haches de Saint-Acheul.* Profondément cacholonguée, elle avait dû longtemps subir l'action des agents atmosphériques, avant d'être enfouie dans le dépôt d'où l'a fait sortir le pic du fouilleur. Elle ne porte aucune trace de roulis, et s'est retrouvée, par conséquent, dans son gisement primitif. Les deux faces ont été obtenues à l'aide de quelques grands éclats; de petites cassures secondaires ont donné assez régulièrement aux bords rendus partout tranchants, la forme dite *en langue de chat.*

C'est dans le Guanajuato qu'a été faite la seconde découverte relative aux habitants du Mexique central. M. Guillemin-Tarayre avait mentionné la trouvaille dans le lit des ruisseaux qui débouchent des cañadas supérieurs de la Sierrania de Guanajuato dans le cañada do Morfil « de nombreuses haches de grandeurs variées » et des débris fossiles parmi lesquels il existait une dent ayant appartenu à un individu du genre *bos.*

M. Alphonse Pinart a bien voulu me communiquer une pièce de son admirable collection d'antiquités mexicaines qui provient de cette région, mais qui, au lieu de s'être rencontrée, comme celles que cite M. Guillemin-Tarayre roulée dans quelque cours d'eau gisait, assure-t-on, au moment de sa découverte, dans le sol quaternaire, non loin de la ville de Guanajuato. Ce n'est plus une hache, comme dans le Jalisco ou dans les cañadas mentionnées ci-dessus; c'est une pointe de lance du type du Moustier, que la figure 12 ci-jointe reproduit dans toute son élégance et son habileté de facture. Un seul coup l'a détachée de son nucléus et la surface conchoïdale produite par le choc et au départ de laquelle se voit nettement saillant le bulbe de percussion, compose à elle seule, comme dans toute pièce appartenant à ce type d'instruments primitifs, la face inférieure. La face supérieure est limitée par deux plans à angles très obtus; la base présente quelques encoches destinées à favoriser l'emmanchement, la pointe

est extrêmement aiguë et les bords, adroitement retaillés à petits coups, divergent puis convergent d'une extrémité à l'autre avec une grande régularité, de manière à donner à peu près à l'en-

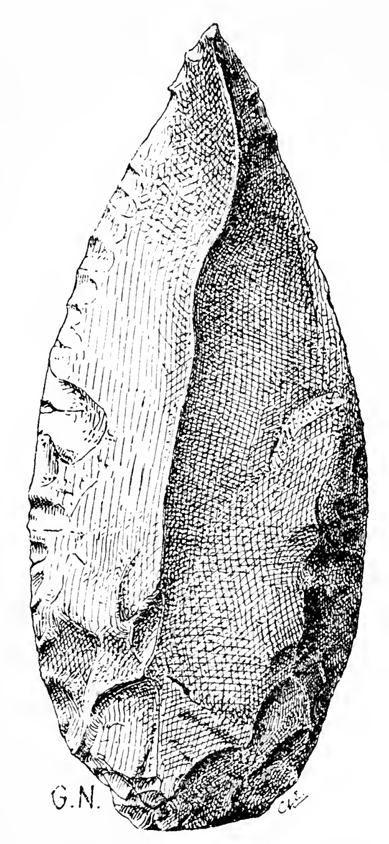


Fig. 12. — Pointe de lance de Guanajuato.

semble les contours de la feuille du laurier. La longueur de cette pointe de lance est de 107 millimètres, sa largeur en atteint 46 et son épaisseur maxima n'a pas moins d'un centimètre. Elle est en *chert* comme la hache du rio de Juchipila. Sa couleur est d'un gris brunâtre légèrement veiné de brun et de blanc sale; elle est faiblement translucide sur les bords; son aspect est un

peu cireux et les cassures sont esquilleuses, mais à un moindre degré que nous venons de le voir.

J'ai représenté dans la figure 13 ci-jointe le troisième des témoins qu'il m'a été donné d'interroger sur la contemporanéité de l'homme et des grands animaux éteints dans l'Amérique

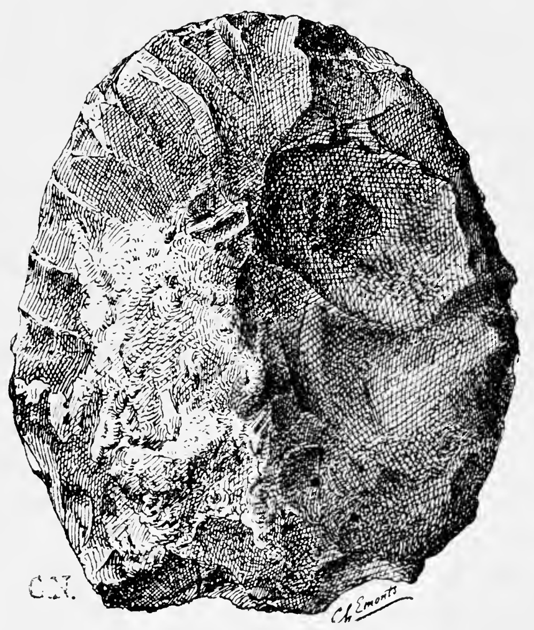


Fig. 13. — Grattoir du Cerro de las Palmas.

espagnole; ce n'est pas celui dont la déposition se montre la moins nette ni la moins intéressante. Cet instrument, pris dans un gros fragment de *chert* d'un gris bleuâtre et noirâtre par places, auquel l'ouvrier primitif a laissé, sur près d'un tiers de sa face, l'écorce naturelle, blanchâtre ou brune, rugueuse et tourmentée, est une sorte de grattoir du type du Moustier, c'est-à-dire offrant encore l'une des faces sans aucun travail spécial, mais assez régulièrement travaillé sur l'autre pour présenter dans les trois quarts au moins de sa circonférence une courbe bien suivie, obtenue en enlevant obliquement une série d'éclats excentriquement allongés, et en retouchant à petits coups les contours ainsi

obtenus. Ce grattoir, qui devait fournir un outil d'une certaine puissance, ne pèse pas moins de 147 grammes et mesure 77 millimètres de longueur, 68 de largeur et 28 d'épaisseur. Il a longtemps figuré dans la collection de M. Eugène Boban, récemment acquise par M. Alphonse Pinart : cet archéologue se l'était procuré pendant une fouille pratiquée sur une grande profondeur[1], dans des dépôt quaternaires non remaniés, pour établir des travaux de défense au Cerro de las Palmas, dans le sud-ouest de México. Un autre instrument de même provenance est représenté un peu plus haut (fig. 11) de grandeur naturelle.

Le terrain du Cerro presque en tout semblable à ceux qui, à Huehuetoca[2], à Toluca[3], à Texcoco[4], etc., dans la même vallée, contiennent les nombreux débris d'*Elephas Colombi* signalés par M. H. Milne-Edwards à la Commission scientifique du Mexique en 1865 et en 1866.

L'existence d'un homme contemporain des grands proboscidiens aujourd'hui disparus semble donc établie aussi bien et de la même façon dans la vallée de Mexico que dans celle du Rio Grande de Santiago.

On sait que, depuis quelque temps déjà, des faits de même nature ont été signalés en divers points des États-Unis. Je rappelle seulement ceux qu'a publiés le professeur Daniel Wilson et qui révèlent l'existence à une époque reculée, au Kansas, dans le Wisconsin et dans l'État de New-York, d'un être humain se fabricant des instruments de pierre qui rappellent, presque toujours, comme ceux que nous venons d'étudier au Mexique, les si-

1) Suivant les renseignements que M. Boban a bien voulu me fournir, la tranchée avait plus de 8 mètres quand la pierre taillée y fut découverte.

2) H. Milne-Edwards, *Rapport sur des notes... relatives à des ossements fossiles* (*Arch. de la Comm. scientifique du Mexique*, t. I, p. 403, 1865).

3) Id., *Rapport sur diverses communications relatives à la paléontologie et à la faune actuelle du Mexique* (*Ibid.*, t. II, p. 215, 1866).

4) *Ibid.*, p. 215. — Les débris d'éléphants fossiles de Texcoco recueillis par M. Boban et acquis par M. Pinart ont été donnés par ce dernier au Muséum d'Histoire naturelle; M. Albert Gaudry doit en publier la description.

lex taillés des terrains quaternaires de la Somme ou de l'Ouse[1].

Si l'instrument de pierre du *drift* de Pike's Peak (Kansas)[2] n'a pas une forme bien caractérisée, quoique son travail soit aussi grossier que celui des plus anciens outils de l'homme quaternaire européen, la hache de Lewiston (New-York), trouvée en creusant un puits à une profondeur qui n'a pas été déterminée, est absolument identique à celles de Saint-Acheul, Abbeville, etc., désignées par M. Evans sous le nom de haches amygdaloïdes[3]. Les nombreux instruments découverts par le D[r] Hoy à 2 pieds et demi de profondeur dans l'argile, immédiatement sous une couche de tourbe, près Racine (Wisconsin) et dont deux exemplaires figurent dans les collections de l'Institut Smithsonien, à Washington, ressemblent à celui de Lewiston[4].

Enfin, l'instrument du Texas déposé dans le même musée reproduit le même type avec sa rudesse et ses singularités de fabrication[5].

1) D. Wilson, *Physical Ethnology* (*Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution*, 1862, p. 296-301. Washington, 1863, in-8). — Id., *Prehistoric Man.*, p. 46-47.

2) D. Wilson, *Physical Ethnology*, fig. 10, p. 297. — Ce silex avait été trouvé par un Canadien, P.-A. Scott, en cherchant de l'or à 14 pieds de la surface. « Le lieu où cette découverte a été faite, dit M. Wilson, est dans la Chaîne Bleue des Montagnes Rocheuses, dans un lit d'alluvions, et à une distance de quelques centaines de pieds d'un petit cours d'eau appelé Clear Creek. » La coupe se composait de « quatre pieds d'un riche sol noirâtre » au-dessous duquel se trouvaient « dix pieds de gravier, d'argiles rouges et de quartz roulés ».

3) Id., *ibid.*, p. 298 et fig. 11. — La hache de Lewiston a 4 pouces 3/4 de long, 3 pouces 1/2 de large; elle est faite d'une sorte de silex noir et son travail est entièrement semblable à celui des pièces du même genre des collections Boucher de Perthes, Rigollot, d'Acy, etc.

4) Id., *ibid.* — La plus grande des haches de Racine décrites par M. D. Wilson mesure 5 pouces 1/4 de long et 3 pouces 3/4 de large. Il y en avait une quarantaine ensemble, et leur dépôt rappelait assez bien celui de Charbonnières, que les recherches de de Ferry ont rendu célèbre. Les pierres travaillées de quelques mounds de l'Ohio, dont on a voulu les rapprocher seraient d'un tout autre ordre, et pourraient ne représenter que des ébauches préparées comme objets d'échange et destinées à subir plus tard un travail plus parfait.

5) Id., *Ibid.*, p. 301, fig. 12.

Aux États-Unis, comme au Mexique, les premiers vestiges de l'homme sont donc exactement semblables à ceux qu'il a laissés en Europe, et ce n'est pas le côté le moins saisissant de tout cet ensemble de découvertes que celui qui nous montre, au Nouveau Monde comme dans l'Ancien, l'humanité placée dans des milieux assez semblables, aborder avec des moyens presque identiques la *lutte pour la vie*.

XXVIII

MUTILATIONS DENTAIRES DES HUAXTÈQUES ET DES MAYAS [1]

Les ethnographes qui ont minutieusement décrit les mutilations exercées sur leurs dents par les peuples sauvages ou barbares de l'ancien monde n'ont presque rien dit, en revanche des pratiques du même ordre, usitées dans les deux Amériques au moment de leur découverte.

M. H. de Ihering, le dernier qui se soit occupé de ces curieuses questions [2], a développé longuement les faits qu'il avait rassemblés sur les populations de l'Afrique intertropicale [3]. Il nous a fait connaître par le menu les observations qu'il avait pu recueillir sur de nombreuses mâchoires de l'archipel Indien [4]; mais lorsqu'il a abordé l'examen des tribus du nouveau monde, il n'a plus trouvé à mentionner que quelques *avulsions*, signalées au Pérou par un certain nombre d'auteurs, depuis Cieza de Leon jusqu'à Barnard Davis, ou les *apointissements* des incisives mentionnés par Tschudi, etc., dans l'isthme de Panama, au Brésil et ailleurs [5].

La rareté des renseignements recueillis par l'auteur allemand est due, sans aucun doute, dans une certaine mesure au peu de faveur dont jouissaient les mutilations dentaires chez les Indiens

1) *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, 3e sér., t. V, p. 879-885, 21 décembre 1882.

2) H. von Ihering, *Die künstliche Deformirung der Zähne* (*Zeitschr. für Ethnolog. Jahrg.*, 1882, s. 213-262).

3) Id., *ibid.*, s. 220, 232, u. s. w.

4) M. de Ihering distingue chez les Malais le *limage à plat* et le *limage à relief*, ce dernier compliqué d'un limage direct du bord dentaire inférieur ou d'un apointissement inférieur de la dent. (*Ibid.*, s. 244-245.)

5) Cf. J.-B. Davis, *Thesaurus craniorum*, p. 242, 244 (note), 253, etc., et *Suppl.*, p. 60. — H. H. Bancroft, *Native Races of the Pacific States*, pass.

du Nouveau Monde. Il est incontestable que ces peuples qui se perforaient et se déformaient à un degré vraiment extraordinaire les lèvres, les narines, les oreilles, respectaient le plus habituellement leur système dentaire.

Mais nous devons reconnaître que la pénurie de renseignements, qui est si frappante en ce qui concerne l'Amérique dans le mémoire de M. de Ihering, est en partie imputable à la négligence de l'auteur, qui s'est borné à relever dans quelques ouvrages modernes un petit nombre de citations de seconde main, sans se donner la peine d'aller recueillir les textes originaux, qui ne lui auraient pas fait défaut.

Il a ainsi laissé complètement de côté les *abrasions* signalées par Vancouver chez les Indiens de la baie Trinidad [1]; il ne sait rien des pratiques semblables observées par M. Petitot chez les Tchiglits des bouches du Mackenzie et de l'Anderson [2]. Enfin, il n'a rien lu qui concerne les mutilations dentaires, autrefois en usage au Mexique et dans le Yucatan et sur lesquelles Sahagun, Landa, Mota Padilla, ont cependant fourni des indications très précises. C'est cette dernière lacune que je vais chercher à combler en juxtaposant, sous les yeux de nos collègues, aux textes des auteurs que je viens de citer, quelques dessins et quelques pièces fort caractéristiques, et dont on trouvera les descriptions dans les pages qui suivent.

I

Diego de Landa, qui écrivait dans la seconde moitié du XVIe siècle, nous apprend que les Indiennes du Yucatan « avaient pour coutume de se couper les dents en forme de dents de scie,

1) Les dents des deux sexes, dit Vancouver, sont toutes limées horizontalement jusqu'au ras des gencives, les femmes exagèrent l'usage au point de les réduire au-dessous de ce niveau. (G. Vancouver, *Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du Nord et autour du Monde*, trad. fr. Paris, an VIII, t. II, p. 248.)

2) Petitot, *Monographie des Esquimaux Tchiglit du Mackenzie et de l'Anderson*. Paris, Leroux, 1876, in-4°, p. 4.

ce qu'elles considéraient comme une marque de beauté ». C'étaient de vieilles femmes qui leur rendaient ce service, ajoute l'auteur de la *Relation*, « en leur limant les dents avec une certaine pierre et de l'eau [1] ».

Bien des années après la conquête espagnole, un usage tout semblable se rencontrait encore dans la province de Panuco, mais Mota Padilla, auquel nous empruntons ce renseignement, ajoute que non seulement les Indiens taillaient leurs dents en pointes aiguës, mais encore y creusaient des trous et les mastiquaient de noir [2]. Sahagun, qui avait, bien avant Mota Padilla, signalé cette double mutilation [3], en faisait une des caractéristiques des Cuextecas ou Huaxtèques, c'est-à-dire des ancêtres directs des Panotecas contemporains de Mota Padilla. Les Huaxtèques avaient fait partie de la grande migration des Toltèques. Ils s'étaient séparés des autres peuples venus de Tollan, à la suite de querelles intestines dont une antique légende, recueillie par Sahagun [4], nous a conservé, sous des formes d'ailleurs particulièrement puériles, le souvenir encore vivace.

Or, parmi les plus anciens débris, aujourd'hui connus, de la civilisation toltèque, dans le curieux cimetière archaïque du Cerro de las Palmas, fouillé en 1865 par le regretté Doutrelaine, on découvrait un crâne qui présentait sur les incisives et sur les canines de la mâchoire inférieure les mutilations dont Sahagun a fait mention. Je vous présente ce crâne, qui est aujourd'hui déposé dans les collections du Muséum de Paris et dont la déformation, toute semblable à celle des crânes toltèques, s'accorde aussi bien que la mutilation mandibulaire avec le texte de Sahagun, qui attribue cette double pratique aux Huaxtèques. Il est

1) Diego de Landa, *Relation des choses du Yucatan*, Ed. Brasseur de Bourbourg, Paris, 1864, in-8°, p. 183.

2) M. de la Mota Padilla, *Historia de la conquista de la provincia de la Nueva Galicia*... publicada por la Soc. Mexic. de Geograf., Mexico, 1870, in-4°, p. 1.

3) « Ils faisaient, dit-il, des trous dans leurs dents, les aiguisaient en pointe. » (Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. Jourdanet, Paris, 1880, liv. X, chap. XXXIX, § 8, p. 670).

4) Sahagun (trad. cit., p. 675-676).

aisé de reconnaître que ces incisives et ces canines ont été entamées sur leurs angles internes par le limage à l'aide d'un corps dur cylindrique. Les surfaces limées sont en effet régulièrement polies et nettement concaves ; les vides qui résultent de la perte de substance ainsi déterminée ne mesurent pas moins de 2 à



Fig. 14. — Tête en terre cuite, du Téjar près Medellin (Coll. de Lestrange).

4 millimètres de profondeur. L'arcade dentaire inférieure est d'ailleurs seule entamée, l'arcade supérieure demeurant parfaitement intacte [1].

On n'a point jusqu'ici fait connaître de crâne trouvé dans une sépulture de la Huaxtèque, antérieure à la conquête, qui vînt confirmer, en ce qui concerne les *apointissements* dentaires, les deux textes cités plus haut de Sahagun et de Mota Padilla.

Mais les fouilles exécutées dans les ruines du Téjar [2], près

1) Des six crânes déformés trouvés au Cerro de las Palmas et dont les déformations appartiennent d'ailleurs à trois types bien distincts, celui dont il vient d'être question est le seul qui possède sa mâchoire inférieure. Nous ignorons dans quelle mesure les autres sujets du même type pouvaient avoir subi la même mutilation dentaire.

2) C'est en creusant au lieu dit *le Tejar*, près Medellin, un réservoir pour les eaux du rio Jamapa, que l'on détournait vers Vera-Cruz, que l'on a dé-

Médellin, ont fait découvrir un fragment de tête de statuette en terre cuite, qui combine au crâne aplati des Toltèques les perforations dentaires dont Sahagun attribue aux Huaxtèques la mise en œuvre.

La figure 14 ci-jointe représente cette curieuse pièce, dont la bouche entr'ouverte montre les incisives supérieures perforées de trous cylindriques réguliers, ayant 3 millimètres environ de diamètre et 1 millimètre de profondeur [1].

II

Les fouilles pratiquées dans l'État de Campêche, pendant l'occupation française, ont amené la découverte d'un fragment de

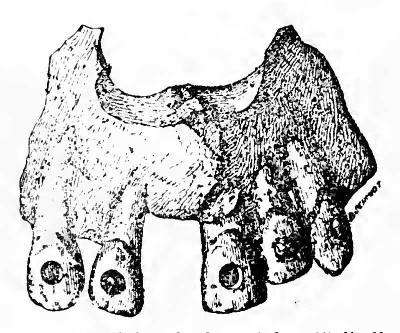


Fig. 15. — Maxillaire de Campêche. (Coll. Fuzier.)

mâchoire supérieure, présentant une mutilation presque identique à celle du Téjar.

Ce fragment, qui comprend une partie du frontal et la face presque entière, a été trouvé, avec quelques figurines d'un bon travail, dans un tombeau des environs de Campêche, dont il serait téméraire de vouloir fixer la date même approximative, mais qui est, en tout cas, bien certainement antérieure à l'occupation espagnole.

Comme on peut le voir sur la figure ci-jointe (fig. 15), qui

couvert cette pièce et un grand nombre d'autres, acquises par le docteur Fuzier et vendues après sa mort.

1) Cette pièce fait maintenant partie du cabinet d'antiquités de M. le comte de Lestrange.

représente l'arcade dentaire du sujet dans son état actuel[1], la face interne des incisives et des canines se montre habilement creusée, vers le centre de figure, de trous cylindriques qui mesurent 3 millimètres de diamètre, et dans lesquels ont été insérées des pierres dures, de couleur bleu-verdâtre, qualifiées de *turquoises* par le docteur Fuzier, et dont la partie visible est régulièrement convexe et a reçu un assez beau poli.

Deux des pierres ont disparu de leurs alvéoles, celles de la canine droite et de l'incisive médiane gauche, et il est aisé de constater que la perforation, qui atteint sur ces deux dents une profondeur de 1 millimètre, a dû être opérée à l'aide d'un emporte-pièce, semblable à ceux que l'on savait employer avant la conquête, dans toutes ces régions, pour excaver la diorite, la serpentine, le *chalchiuitl* ou le cristal de roche. Le percement, opéré par la rotation d'un petit cylindre creux manœuvrant indéfiniment sur une mince couche de poudre siliceuse, devait nécessiter un temps considérable, et l'on conçoit aisément qu'une opération aussi prolongée n'ait pu être pratiquée avec succès que bien exceptionnellement sur l'individu vivant.

L'examen attentif de la pièce du docteur Fuzier, dont l'original sera prochainement exposé dans l'une des salles de la galerie anthropologique du Muséum, prouve d'ailleurs très nettement que le travail que je viens de décrire a été exécuté *post mortem*, aucune altération pathologique ne se montrant au voisinage de la perforation dentaire.

Qu'elle se pratiquât d'ailleurs sur le vivant ou sur le mort, la mutilation est exactement la même au Téjar et à Campêche, chez l'ancien Huaxtèque et chez le vieux Maya[2], et cette ressemblance si frappante vient s'ajouter à d'autres, pour affirmer une fois de plus l'unité première des deux peuples[3].

1) Une des incisives médianes fait actuellement défaut sur la pièce. Elle se trouvait encore en place au moment de la trouvaille, car M. Fuzier, dans un dessin exécuté d'après nature, montre les *six dents* perforées.

2) La seule différence, en somme, que l'on puisse constater entre ces deux pièces, c'est que la mutilation, restreinte aux incisives sur la pièce de Médellin, s'étend aux canines sur celle de Campêche.

3) Il résulte des constatations faites par M. Pinart pendant son dernier

Ce n'est pas ici le lieu de développer, à propos d'un petit détail ethnographique, les nombreux arguments que possède aujourd'hui la science en faveur de l'origine commune des Huaxtèques et des Mayas. Je me bornerai à rappeler les affinités établies entre les langues de ces populations, qui forment avec celle des Quichés uns grande famille linguistique [1].

voyage au Mexique que certains Huaxtèques ont persévéré jusqu'à présent dans cette pratique. La mutilation moderne correspondrait exactement à l'ancienne (Cf. *Bull. de la Soc. d'Anthropologie*, 3e sér., t. VI, p. 644-645, 19 juillet 1883).

1) Balbi, *Atlas ethnographique*, table XXX. — M. Orozco y Berra, *Geographica de las lenguas y Carta etnografica de Mexico*, Mexico, 1864, gr. in-8°, p. 20 et 206. — Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de Mexico*, Mexico, 1862-1865, t. I, p. 5-34, t. II, p. 3-39. — Etc.

XXIX

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES OPATAS, DES TARAHUMARS ET DES PIMAS[1]

Les études poursuivies par les linguistes sur les tribus de la Sonora et des régions avoisinantes les ont conduits, depuis longtemps, à considérer la plupart d'entre elles comme formant un ensemble relativement homogène, que l'on décompose aujourd'hui en deux groupes secondaires sous le nom d'*Opata-Tarahumar-Pima* et de *Cahita-Tépéhuane*.

Ce groupement, exclusivement fondé sur des affinités de langues, ne se justifie point du tout aux yeux de l'anthropologiste. Le peu que nous savons des Pimas étudiés sur place par nos collègues, MM. Alph. Pinart et Ten Kate, nous les montre, en effet, bien différents par tous leurs caractères physiques, des Tarahumars ou des Tépéhuanes qui nous sont connus par les observations de MM. Fischer et Domenech[2]. Les caractères intellectuels, moraux, etc., tels que les voyageurs nous les décrivent, sont aussi bien éloignés d'être uniformes chez ces différentes nations.

L'étude de la distribution géographique des tribus indiennes de Sonora, de Chihuahua et de Sinaloa, ne favorise point non plus la croyance à leur *unité de famille*.

1) *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, 3e sér., t. VI, p. 785-791, 1er novembre 1883.

2) Les photographies de Pimas du Nord, rapportées par M. Pinart, les mensurations de Papagos prises par M. Ten Kate, prouvent surabondamment que ces Indiens sont franchement brachycéphales, tandis que les deux crânes tépéhuanes de la collection Domenech, au Muséum, ont pour indice céphalique 77.71 et que le crâne de Tarahumar de la collection Fischer (musée Broca) a pour le même indice 79.88.

L'examen d'une carte ethnographique met bien en évidence la continuité des populations énumérées plus haut, depuis le rio Gila, qui marque les frontières septentrionales des Pimas, jusqu'aux limites extrêmes du bassin du rio Grande de Santiago, où vivent les derniers Tépéhuanes. Mais cet examen montre aussi que, tandis que les Opatas et les Tarahumars d'une part, les Tépéhuanes et les Cahitas de l'autre, forment des masses relativement compactes, les Pimas se montrent au contraire épars et disloqués, comme si, anciennement établis dans les régions où l'on rencontre leurs établissements dispersés, ils avaient dû céder la place à quelque puissante invasion.

Un vieux missionnaire, que cite Orozco y Berra[1], mentionnait des *rancherias* de Pimas établies dans les ravins les plus inaccessibles de la sierra de Topia, et au voisinage de Nabogame et de Baborigame, en plein pays tépéhuane. Le même auteur en indiquait d'autres encore dans la sierra de Tubares, au milieu des Tarahumars, et Orozco y Berra a lui-même signalé la présence d'un quatrième petit groupe isolé sur le cours inférieur de la rivière de Sinaloa.

La *Pimeria Baja* forme la seule agglomération importante de tribus pimas. Elle comprend, en effet, les Hios et les Nures, les Movas et les Onavas, les Comuripas et les Simupapas, les Aibinos, et d'autres tribus encore. C'est là le cœur de la nation pima. Les missionnaires, pour constituer, au XVII[e] siècle, cet ensemble assez important, ont dû aller chercher les Pimas jusque dans la sierra Madre, où ils vivaient fortement retranchés à partir de Yepachic.

Si nous remontons encore au nord, nous trouvons les Patlapignas sur la frontière orientale du pays Opata, les Sobas, les Piatos, aux confins septentrionaux de la même contrée.

Nous voici dans la *Pimeria Alta*, dont les éléments ethniques s'échelonnent principalement sur les rives du rio Gila et du rio

1) Man. Orozco y Berra, *Geografia de las lenguas y carta ethnografica de Mexico*, México, 1864, gr. in-8, p. 345.

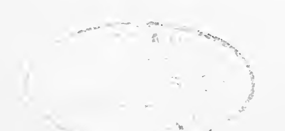
de San-Pedro, son plus fort affluent de gauche. Je mentionnerai seulement les Sobaipuris, les Gelinos, les Cocomaricopas, etc.

Au milieu de tous les groupes disséminés, dont la carte que je présente à la Société montre la distribution détaillée, la masse des Opatas et des Tarahumars apparaît imposante et compacte. Ces Indiens forment un véritable coin au milieu des tribus pimas, refoulées les unes vers le nord, les autres dans la direction du sud-ouest. Depuis le rio de la Asuncion jusqu'au rio Hiaqui, les Opatas accupent, en effet, toutes les hautes vallées ; les Tarahumars sont, de même, les possesseurs du bassin supérieur des rivières Mayo, del Fuerte, de Sinaloa, et de presque toute la rive occidentale du rio Conches, affluent du rio Bravo del Norte.

L'étude minutieuse de la carte des pays opatas et tarahumars et des contrées avoisinantes montre d'ailleurs que cette large extension géographique s'est déjà quelque peu limitée. A une certaine époque, des avant-gardes des deux nations ont dû descendre vers la mer le long des rivières de l'Assomption au nord, et de Sinaloa au sud, tandis que d'autres troupes envahissantes entouraient la sierra, où se défendaient les Pimas, et pénétraient dans le nord-est du domaine des Cahitas.

C'est par l'étude des noms de lieu que l'on araive à mettre en lumière ces divers mouvements des peuples opatas et tarahumars.

Ce procédé d'investigation, qui a donné, appliqué à l'Europe, des résultats si remarquables, n'est pas moins utile à mettre en usage pour l'élucidation des problèmes de l'ethnologie exotique. En Amérique, notamment, les vocables ethniques se groupent souvent sur les cartes de la manière la plus instructive. Les noms en *ro*, par exemple, différencient avec beaucoup de netteté les localités tarasques ; le suffixe *pe* est particulier aux Eudèves ; le préfixe *tam* est propre à la géographie huaxtèque, etc. Chez les Opatas et chez les Tarahumars, un grand nombre de noms de lieu commencent par *ba*, et ce préfixe est d'autant plus caractéristique, que le son même qui le représente fait complètement défaut aux langues d'alentour. J'ai relevé avec la plus grande



attention, dans des cartes de diverses époques, les noms des lieux qui commencent par *ba*, j'en ai trouvé *treize* à *quatorze* dans les districts des Opatas Coguïnachis, Teguïmas, Tegüis et Sahuaripas.

La *Pimeria Baja* n'en renferme *pas un seul*, ce qui montre bien que les *cinq* noms en *ba* qui débordent, ainsi qu'on le voit sur ma carte, les confins méridionaux de la *Pimeria Alta* sont des témoins d'une occupation ancienne des Opatas, chassés probablement depuis hors de ces stations par les invasions des Comanches.

Les noms en *ba* de la momenclature opata, qui font défaut aux Pimas, sont au contraire nombreux en pays tarahumar et viennent attester une fois de plus la parenté de ces derniers avec les Opatas. La carte sur laquelle j'ai consigné les résultats de mes recherches montre en place *onze* noms, renfermés dans les bornes un peu trop étroites, à mon avis, assignées au tarahumar par Man. Orozco y Berra, et *dix-sept* se développant dans les limites un peu moins circonscrites que j'attribue à ce groupe.

On remarquera qu'un certain nombre de ces noms affectent la terminaison *chic*, caractéristique de la toponomie tarahumar, ainsi qu'Orozco l'a depuis longtemps reconnu[1], et qui se retrouve sous la forme *chi* dans les noms de lieu opatas.

Les noms de lieu commençant par *ba* auraient offert une extension beaucoup plus grande dans la direction de l'est, s'il faut en croire les documents recueillis pour le vice-roi Revilla-Gigedo, à la fin du dernier siècle. La carte des missions exécutée alors relevait, dans l'État actuel de Coahuila, sept noms en *ba*, dont trois affectent la finale *game*, propre à diverses appellations d'origine tarahumar. Seraient-ce les derniers vestiges d'une branche orientale isolée du tronc principal, puis détruite par les incursions des Apaches?

Du côté du sud-ouest, les noms en *ba* descendent la rivière de

1 Orozco, *loc. cit.* — Cf. Guillemin Tarayre (*Archiv. de la Commiss. scient. du Mexique*, t. III, p. 437).

Sinaloa, et la présence de quatre de ces noms vers l'embouchure de ce cours d'eau donne là clef d'un problème ethnologique des

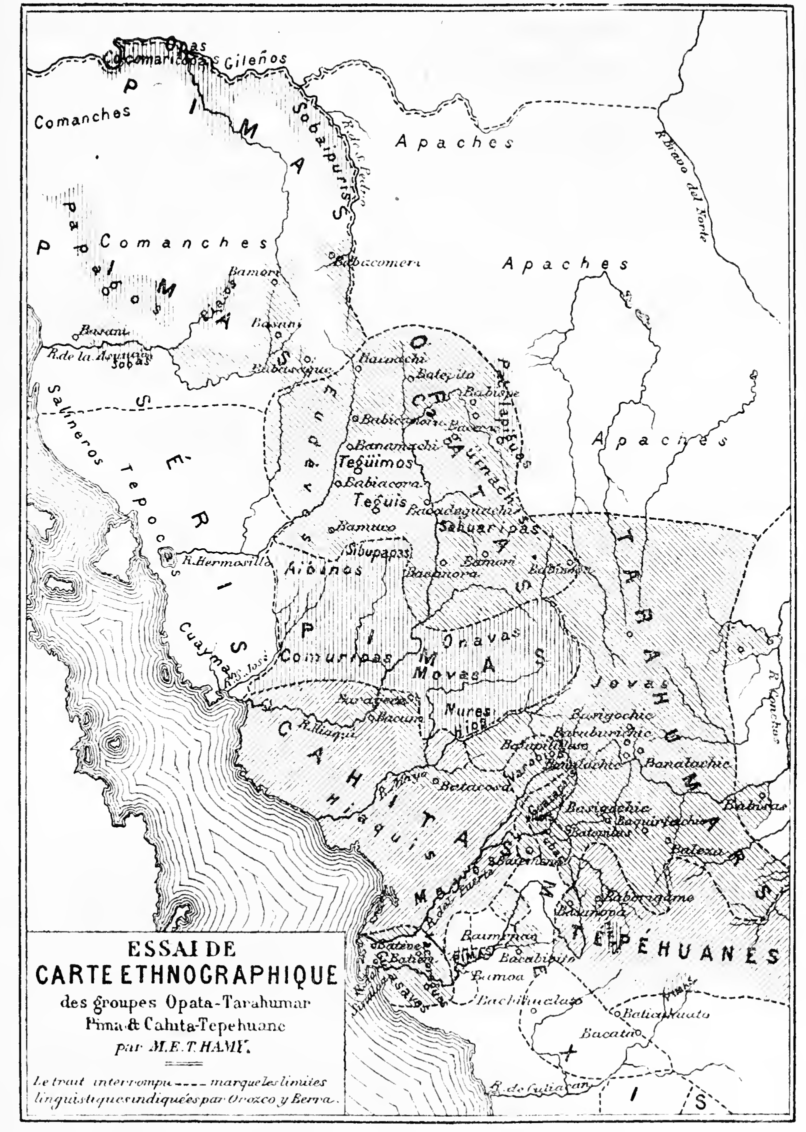


Fig. 16.

plus difficiles, demeuré jusqu'à présent sans solution. Je veux

parler de la place à attribuer dans la classification ethnologique aux petites tribus dites Guasave et Vacoregue, dont il reste quelques vestiges aux bouches du rio de Sinaloa.

Ces deux peuples, dont les caractères physiques n'ont jamais été décrits, et dont la langue est aujourd'hui perdue[1], rappellent si bien par leurs noms les Guasapares et les Varohios, petites tribus du groupe tarahumar, établies dans le haut du Rio del Fuerte, que je les avais rapprochés de ces derniers, bien avant de reconnaître que les noms, caractéristiques de leur nomenclature géographique, les font rentrer dans le groupe opata-tarahumar[2].

La limite extrême des noms en *ba* dans la direction du sud, est la rivière de Culiacan, où commence, comme on le sait, le domaine historique des populations nahoas. Ils contournent, sans l'entamer, le pays des Tépéhuanes, aussi étrangers que les Cahitas, leurs proches parents, dont l'invasion tarahumar les a séparés, à cette forme onomastique, et s'arrêtent sur le cours supérieur du rio de Culiacan, dans le pays des Tebacas.

En résumé, les documents cartographiques que j'ai réunis, confirment les appréciations des linguistes sur la parenté des Opatas et des Tarahumars, mais infirment leurs conclusions, en ce qui concerne les autres peuples Pimas, Cahitas et Tépéhuanes, dont ils avaient cru pouvoir faire un seul faisceau avec les précédents. La carte que j'ai mise sous les yeux de la Société montre en outre l'antériorité de ces derniers, part rapport aux autres, et permet de suivre divers courants de migration, dont l'intensité et la direction avaient jusqu'ici échappé complètement aux Américanistes.

1) Il en est de même de celle des Baturoques, des Batucaris, des Baimenas et des Basopas, que je rattache aussi au groupe Tarahumar.
2) Orozco les a classés, sans preuve, dans la famille Cahita.

XXX

NOTE SUR LA TOPONYMIE TARASQUE[1]

J'avais avancé, au cours de ma communication sur les Opatas, lue à notre dernière séance, que le peuple tarasque, qui habite le Michhuacan et le sud du Guanajuato, se caractérise, sur la carte, par les finales en *ro* de ses noms de lieu[2].

Cette affirmation m'a valu, de la part d'un collègue qui s'intéresse particulièrement aux questions de géographie ethnique, une objection que je me fais un devoir de reproduire pour y répondre.

« Si le suffixe *ro,* dit mon correspondant, est spécial à la nomenclature tarasque, comment se fait-il que Querétaro, capitale d'un État où le tarasque est inconnu, possède cette finale ? »

La réponse à cette objection est consignée tout au long dans l'un des ouvrages d'Orozco y Berra. Ce savant historien a trouvé, en effet, dans un manuscrit de la fin du XVIe siècle, qui a pour auteur Hernando de Vargas, un récit de la fondation de Querétaro[3], dans lequel on lit que cette cité dut son nom à des Tarasques. Ces Indiens accompagnaient Hernan Perez de Bocanegra, parti d'Acambaro en Michhuacan, vers 1570, pour visiter

1) *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris,* t. VI, p. 833-835, 15 novembre 1883.

2) « *Ro* es una de las terminaciones de colectivo que tambien se traduce por la preposicion *en.* » (D. Fr. Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de México*, t. I, p. 306, Mexico, 1862, in-8.)

3) *Relacion de Queretaro* ap. Man. Orozco y Berra, *Geografia de las lenguas y carta ethnográfica de México*. Mexico, 1864, gr. in-8, p. 258. — Ce récit authentique ôte toute espèce de valeur aux assertions dont Garcia y Cubas s'est fait l'écho dans le texte de la planche XV de son Atlas. Suivant ces dires, la fondation de Querétaro remonterait à 1445, et cette ville aurait fait partie de l'empire de Moctezuma Ier.

les contrées inconnues du Nord-Est ; ils imposèrent au lieu où s'éleva depuis Querétaro le nom de *Querenda* (peña) ; le peuple qui s'y réunit prit celui de *Queréndaro* (pueblo de peña)[1], transformé depuis lors en celui de *Querétaro*[2].

Le nom de *Santiago Papazquiaro*, situé bien plus au nord, dans l'État de Durango, reconnaît une origine analogue. Ce chef-lieu de district, dont mon correspondant ne parle point, est de date récente ; il a d'abord été le siège d'un des quatre *partidos* des missions fondées par les jésuites au milieu des Tépéhuanes.

Les autres noms en *ro* que j'ai pu relever se groupent dans un cercle irrégulier, dont la lagune de Patzcuaro est à peu près le centre.

J'en ai dressé la carte que je mets sous les yeux de la Société et qui ne comprend pas moins de quarante-huit noms de localités d'importance fort diverses[3]. J'ai reporté sur mon croquis les limites assignées à la langue tarasque par Man. Orozco y Berra[4]. Il est facile de s'assurer que la carte toponymique et la carte linguistique coïncident presque exactement. L'extension des noms en *ro* est toutefois un peu moindre que celle de la langue à laquelle ils appartiennent dans la direction du nord-ouest, où les bords de la lagune de Chapala présentent, en revanche, un certain nombre de noms d'origine nahuatl. Je me propose de démontrer, dans un mémoire spécial, que ce sont bien là les vestiges de colonies laissées par les Aztèques pendant celle de leurs migrations qui eut pour point de départ une île de cette lagune.

1) D. Fr. Pimentel orthographie le mot *Kerendharo* et le traduit par *lugar de penas*. (*Op. cit.*, p. 382.)

2) Il y avait déjà au Michhuacan un Querétaro, où s'élevait un monument religieux dit *Cu*, dont la dédicace est mentionnée dans le manuscrit du XVIe siècle connu sous le nom de « Relacion de Mechuacan ». (Cf. Orozco y Berra, *Historia antigua y de la Conquista de México*. Mexico, 1880, in-8, t. II, p. 519 et 567.)

3) La carte en comprendrait bien davantage, s'il était possible de mettre en place les nombreux noms de lieu en *ro* dont il est fait mention dans la *Relacion de Mechuacan*, citée plus haut.

4) Id., *op. cit.*, in fine.

Les noms en *ro* sont rares dans les districts méridionaux de langue tarasque ; mais cette rareté s'explique par le peu de densité de la population dans toute cette partie du territoire. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte détaillée du pays pour constater qu'il est presque désert dans toute la région désignée sous le nom expressif de *mal pais*.

QUATRIÈME DÉCADE

XXXI

EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES DE M. DÉSIRÉ CHARNAY, AU MEXIQUE ET DANS LE YUCATAN (1850-1884) [1]

C'est en 1850 que M. Désiré Charnay, alors âgé de vingt-deux ans seulement [2], a entrepris sa première traversée de l'Atlantique. Ses études une fois terminées au lycée Charlemagne, il avait quelque temps vécu en Angleterre et en Allemagne afin de bien apprendre les langues de ces deux pays ; puis l'esprit d'aventure, l'amour de l'inconnu, il nous le dit lui-même, l'avaient entraîné en Amérique, où nous le trouvons en 1851 donnant des leçons dans un collège de garçons et dans un pensionnat de filles à la Nouvelle-Orléans.

Le jeune professeur de langues fréquentait, à ses heures de loisir, la bibliothèque Lafayette. L'ouvrage de Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*, publié huit ans auparavant à New-York, lui tomba un jour entre les mains. Ce fut une révélation, et sur l'heure M. Charnay se décida à reprendre l'œuvre inter-

1) Ce rapport a été lu à la Société de Géographie de Paris dans sa séance générale du 2 mai 1884, au nom de la Commission des prix ; le prix Logerot avait été attribué à M. Désiré Charnay, le doyen des voyageurs du Ministère de l'Instruction publique, et ce fut un véritable plaisir pour nous de nous trouver chargé de résumer les principaux événements des *trente-quatre années* de cette belle carrière de voyages et d'adresser au lauréat les remerciements des géographes, des ethnologues, des naturalistes, pour les services qu'il n'a point cessé de leur rendre. (Cf. *Bull. de la Soc. de Géographie* 2e trimestre 1884.)

2) M. Désiré Charnay, né à Fleurieux (Rhône), le 2 mai 1828, avait cinquante-six ans le soir même où il a reçu la médaille de la Société de Géographie de Paris.

rompue de l'illustre archéologue américain, et à la compléter en rapportant de ces prodigieux monuments découverts dans la péninsule yucatèque des reproductions plus parfaites que celles qu'avait dessinées le compagnon de Stephens, l'architecte Catherwood.

Un heureux concours de circonstances lui valut, en 1857, une mission du Ministère d'État, qui le conduisit « léger d'argent » mais « riche d'espérance et plein de grands projets » sur le terrain d'exploration qu'il avait si délibérément choisi.

Parti d'Europe dans les premiers jours d'avril 1857, M. Charnay n'y rentrait que le 2 février 1861, après avoir visité une partie du Mexique et du Yucatan, étudié et photographié les principales antiquités de ces curieux pays. Mexico et les monuments aztèques de son *Museo nacional*, dont Gama et Humboldt, Gondra et Ramirez avaient abordé l'examen ; Monte-Alban et sa grande ruine, « l'un des restes les plus précieux des civilisations américaines » ; les *tumulus* d'Oaxaca encore « vierges de toute profanation » ; Mitla, ses palais et ses temples, avaient successivement fixé son attention, qu'éveillaient surtout, dans cette première phase de sa vie de chercheur, les grands monuments de l'architecture exotique.

Les ressources restreintes dont disposait M. Charnay, la guerre civile qui désolait le sol de la République mexicaine, interdisaient les fouilles à notre missionnaire; il dut se contenter de photographier et de mesurer, de décrire et de comparer quelques-uns des édifices qui avaient survécu en Mixtèque aux dévastations espagnoles.

Quinze photographies magnifiques, dont quelques-unes atteignent des dimensions tout à fait inusitées, représentent dans la collection de clichés offerts par M. Charnay au Muséum d'histoire naturelle, le résultat de ses travaux à Mitla [1].

1) Notre voyageur s'était procuré une partie des ressources nécessaires à ce voyage en éditant à Mexico un autre atlas photographique représentant les monuments modernes de la capitale. Quelques-unes des photographies qui composaient ce recueil ont été gravées pour illustrer l'article sur Mexico publié par M. Charnay dans le *Tour du Monde* de 1862.

La dernière des quatre années passées au Mexique par M. Charnay (1860) fut consacrée au Yucatan et au Chiapas. Izamal, Chichen-Itza, Uxmal furent successivement visités et photographiés au milieu de difficultés inouïes; plus de trente clichés de grande taille, édités depuis lors avec luxe, témoignent de l'habileté de notre voyageur.

M. Charnay regagna la côte à Campêche, suivit en *canoa* jusqu'à Carmen, remonta le bas Uzumacinta et vint compléter à Palenqué, dont il avait déjà parcouru les ruines en 1859, sa riche moisson archéologique. San Cristobal — Chiapas, Tuxtla, Tehuantepec, Totalapa, Oaxaca, sont les principales étapes de sa route de retour accomplie dans des circonstances particulièrement dramatiques. Arrêté huit fois par des troupes de bandits, trois fois vainqueur des assaillants et cinq fois leur victime, M. Charnay a pu cependant rapporter dans la capitale les précieux clichés qu'il avait eu tant de mal à obtenir.

La campagne se termine au pic du Moine, près du Popocatepetl, par la découverte d'une ancienne nécropole indienne, dont j'aurai l'occasion de reparler dans la suite de ce rapport.

Rentré en Europe, je l'ai déjà dit, le 2 février 1861, M. Charnay intéresse à ses découvertes le savant architecte Viollet le Duc, qui rédige d'après les documents du voyageur, le mémoire archéologique qui forme la première partie de l'ouvrage *Cités et ruines américaines*; la seconde partie du livre, écrite par M. Charnay seul, est intitulée *Le Mexique*, 1858-1861, *souvenirs et impressions*; c'est un récit animé et facile, plein de détails piquants ou de renseignements curieux et d'autant plus intéressant pour les lecteurs de 1863, que son apparition coïncide avec l'entrée des troupes françaises à Puebla et à Mexico.

Les peintures de l'auteur sont, il faut bien le reconnaître, poussées parfois un peu au noir, mais si l'on se reporte à la situation générale du pays pendant les années que M. Charnay consacrait à son exploration, si l'on note au passage les incidents pénibles qui traversent à chaque instant la route du voyageur, on s'explique parfaitement qu'il cède de temps à autre à une irri-

tation bien légitime et qu'il se montre trop sévère pour une nation qui parcourait, au moment où il la visitait, l'une des phases les plus douloureuses de son histoire.

Au volume, dont je viens de vous dire quelques mots, était joint un magnifique atlas de quarante-neuf planches, grand in-folio, qui mettait pour la première fois entre les mains des hommes d'étude des reproductions bien exactes de ce que le Yucatan, le Chiapas et la Mixtèque offrent encore des monuments originaux particulièrement bien conservés.

A peine ce premier ouvrage terminé, M. Charnay quitte la France pour une destination nouvelle. Il a été nommé historiographe de l'expédition de la Compagnie de Madagascar, expédition qu'a fait manquer, comme l'on sait, l'assassinat de Radama II (1863).

Ce voyage à la grande île africaine, publié dans le *Tour du Monde* en 1864, n'est d'ailleurs qu'une sorte d'intermède au milieu d'une carrière vouée tout entière à l'étude du Nouveau Monde. Dès 1867, M. Charnay est retourné sur le continent américain; il y voyage pendant trois années dans l'Amérique du Nord (1867-1870), un peu plus tard il consacre une autre année à l'Amérique du Sud (1875), et en particulier au Chili et à la République argentine.

Si Java l'attire et le retient pendant quelques mois en 1878, c'est qu'il a voulu se rendre compte *de visu* des affinités signalées par quelques voyageurs entre les monuments de cette grande île et ceux de l'Amérique centrale, auxquels il pense toujours et qu'il se propose d'explorer de nouveau avec les moyens d'action qui lui ont fait en grande partie défaut, vingt ans auparavant.

La paix est revenue au Mexique; un gouvernement stable y détient le pouvoir et la tranquillité du pays rend désormais facile l'accès de la plupart de ces cités ruinées, inabordables en 1860. Les relations diplomatiques ont d'ailleurs été rétablies entre le Mexique et la France et nos compatriotes tiennent de nouveau là-bas, dans la colonie étrangère, une place considérable.

Le moment est venu, semble-t-il, de reprendre les études in-

terrompues jadis par les luttes de la guerre civile. Mais, pour atteindre le but que se propose notre voyageur, pour arracher aux ruines, suivant ses propres expressions, des images plus fidèles que celles qu'il en a rapportées et des moulages qu'il lui a été interdit d'exécuter jadis, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Le Ministère de l'Instruction publique, quelque bien dotés que soient depuis quelques années ses services scientifiques, est obligé de faire face à tant d'entreprises lointaines, toutes plus intéressantes les unes que les autres, qu'il ne lui est pas possible de consacrer à une seule mission, si bien préparée qu'elle puisse être, les sommes considérables qu'exigent les explorations projetées par M. Désiré Charnay.

Alors intervient un véritable Mécène, M. Pierre Lorillard, riche négociant de New-York, Français d'origine et protecteur zélé des sciences. Mis au courant des projets de M. Désiré Charnay par M. Allen Thorndike Rice, le brillant et sympathique directeur de la *North American Review*, M. Lorillard n'hésite point à ajouter à la subvention accordée par notre Ministère de l'Instruction publique, la somme de 100.000 francs qui permettra de faire face aux dépenses considérables que doivent occasionner les fouilles dans les ruines et dans les nécropoles.

M. Charnay part le 26 mars 1860 et passe à New-York où il va serrer la main de son généreux commanditaire. Vers la fin d'avril, il est à Vera Cruz, qui lui apparaît plus jeune et plus florissante qu'autrefois ; le chemin de fer le mène rapidement à Mexico, dont la physionomie lui semble changée plus encore que celle de Vera Cruz et nous le trouvons au travail dès les premiers jours de mai.

M. Charnay a malheureusement compté sans les rancunes qu'a provoquées son livre de 1863. Le vieux directeur du *Museo Nacional* ne montre que bien à regret les trésors dont il a la garde, à cet étranger qu'il considère comme un mortel ennemi de la nation mexicaine. Un conservateur malintentionné choisit spécialement pour la collection de bons creux, que M. Charnay a commandés, un lot de ces pièces apocryphes dont les faussaires

de Tlaltelolco ont la triste spécialité. Les fouilles de Tula commencent sous de fâcheux auspices, dans des terrains profondément remaniés qui livrent au chercheur, mêlés et confondus, les objets les plus disparates.

Rien ne peut décourager l'infatigable et persévérant missionnaire. Il recommence lui-même les moulages au Musée de Mexico et de nombreuses empreintes fort bien exécutées le dédommagent bien vite des mauvais plâtres qu'on lui avait fait expédier. Les recherches activement poursuivies sur le *Cerro del Tesoro* de Tula exhument toute une demeure d'un caractère spécial et dont l'architecture, retrouvée plus tard dans les excavations pratiquées à S. Juan de Teotihuacan, autre vieille cité des Toltèques, semblent bien appartenir à l'art de ces grands bâtisseurs qui ont laissé tant de souvenirs dans toute la vallée de Mexico.

Puis notre voyageur se transporte au pied du pic du Moine, sur l'emplacement de cette nécropole de Tenenepanco découverte en 1860 à 4.000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il retrouve le vieux cimetière dont il n'avait pu autrefois qu'effleurer la surface, et les recherches qu'il y poursuit, dans des conditions bien meilleures, viennent mettre aux mains des américanistes une longue suite de monuments archaïques, se rapportant au culte de Tlaloc, ce Dieu des anciens jours qui procurait la pluie féconde et dont le hideux culte avait pour principale manifestation le sacrifice de très jeunes enfants. M. Charnay trouve dans le sol de Tenenepanco, à côté des images de Tlaloc et de Chalchiutlicue, les misérables restes de leurs petites victimes tout entourées encore des jouets en terre cuite qui avaient égayé leurs derniers instants[1].

L'étang de Nahualac aussi consacré à Tlaloc, les abris de Mispayantla qui servirent de refuge aux Indiens au moment de la conquête, le téocalli d'Apatlatepitonco dédié à des divinités de la période aztèque, fournissent successivement leur contingent de pièces intéressantes et notre explorateur, satisfait d'avoir pu combler quelques-unes des plus larges lacunes de nos collections

1. Voy. *Decad. Amer.*, XI, p. 69-82.

publiques, part pour le Chiapas et le Yucatan dont les monuments exercent sur lui une attraction d'autant plus irrésistible, que ses dernières recherches vont, il le croit du moins, en expliquer plus complètement la genèse.

M. Charnay refait à peu près la route qu'il avait suivie quelque vingt ans plus tôt; grâce aux procédés d'estampage qu'il a étudiés avec Lottin de Laval, leur inventeur, aux photographies du premier voyage s'ajoutent des bons creux en papier, qui, tirés aujourd'hui en *staff*, remplissent toute une galerie du Musée d'Ethnographie, la galerie Lorillard, comme on l'appellera demain au palais du Trocadéro.

Mérida est représentée par deux fragments dans cette précieuse collection; Muna et Cuzumal en comptent chacune un. Vingt-quatre morceaux dont le principal mesure 20 mètres carrés, appartiennent aux monuments de Chichen-Itza; trois sont d'Uxmal, un dernier vient d'Aké.

Pour Palenké, la célèbre ville ruinée du Chiapas que M. Charnay visite une troisième fois, nous avons sous les yeux ses bas-reliefs les plus célèbres. Ce sont ceux des deux temples *à la croix*, du temple des *armes*, du temple des *inscriptions*, etc. Il est aisé de s'assurer, en examinant ces remarquables fac-similés, que tout ce qu'on a publié des longues séries de *katuns* qui couvrent les murailles de la ville sainte est plus ou moins incorrect et que, par conséquent, les tentatives faites pour déchiffrer les katuns sont presque toutes à recommencer.

Les estampages de M. Charnay font justice en particulier de toutes ces belles histoires d'éléphants importés d'Asie et auxquelles certains archéologues ont prêté une oreille beaucoup trop attentive. Aucune de ces représentations éléphantines du vieux Waldeck n'existe sur les épreuves tirées directement des murailles palenquéennes, préalablement dégagées des stalagmites, des lichens ou des mousses qui en dissimulaient en partie les surfaces.

M. Charnay s'était procuré, chemin faisant, à Frontera, les premières terres cuites anciennes trouvées jusqu'à présent dans

l'État de Tabasco, terres cuites dont la ressemblance avec celles du nord de l'État de Vera Cruz est véritablement frappante. Il avait exploré les ruines gigantesques de Comalcalco qui lui avaient fourni des documents inédits du plus haut intérêt. Nous lui devons enfin la découverte de cette ville inconnue et inommée, à laquelle il a imposé par reconnaissance le nom de M. Lorillard (*Lorillard-City*) et qui correspondrait, suivant M. Maler, à Izancanac, la capitale de l'État d'Acallan, où passa Cortez se rendant au Honduras.



Fig. 17. — Statuette en albâtre (fouilles de M. Charnay à Tula).



Fig. 18. — Statuette en terre cuite pastillée (fouilles de M. Charnay à Tula).

Les ruines de Palenqué seraient, d'après le même savant, celles de Teoticcac, métropole religieuse des Acaltèques, où le conquérant du Mexique put faire camper dans un seul édifice toute la troupe qu'il emmenait avec lui. On aurait ainsi la preuve que Palenqué et Lorillard-City, aussi bien que Copan, Chichen et Izamal n'étaient point, comme on l'a souvent répété après Waldeck, à l'état de ruines oubliées au moment de la conquête.

Cette modernité relative des monuments du Chiapas et du

Yucatan, de mieux en mieux établie chaque jour par l'étude des textes que publient les américanistes, est une des thèses qui tiennent le plus au cœur de M. Désiré Charnay. Il dépense à la soutenir depuis deux années contre les derniers défenseurs des idées de Waldeck, un véritable luxe d'érudition solide et de raisonnements bien déduits. Peut-être cependant va-t-il un peu trop loin, quand il soutient que toute cette archéologie, à la connaissance de laquelle il a si largement contribué, ne peut pas remonter au delà de sept ou huit cents ans.

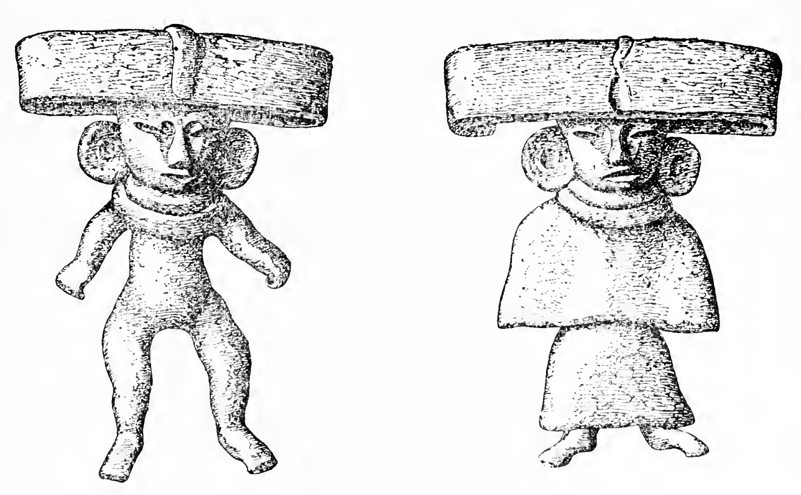


Fig. 19 et 20. — Statuettes en terre cuite pastillée (fouilles de M. Charnay, à Téotihuacan).

M. Charnay ne voit dans les édifices du Yucatan et du Chiapas que la seule main des Toltèques, c'est-à-dire des immigrants descendus des plateaux de l'Anahuac après la destruction du royaume de Tollan, au commencement du xiie siècle.

Les différences qu'il constate d'un groupe de monuments à l'autre, les variations que présentent les descriptions, ne caractérisent à ses yeux que les phases d'un seul et même art, d'une seule et même civilisation.

Mais l'ethnologie et l'archéologie du Yucatan ne sont point aussi simples que le suppose notre voyageur et il faut tenir

compte, à mon sens, d'éléments assez divers, superposés dans cette curieuse presqu'île.

Nous y constatons d'abord l'existence d'un *substratum* ethnique, analogue à celui qui se retrouve dans toutes les régions voisines, et qui n'appartient certainement point à la race nahua. Si après avoir fait une place à ces vieux habitants du sol, dont M. Charnay lui-même a le premier démontré la survivance en quelques points de la péninsule, on étudie de près les objets découverts au sein des ruines, on leur trouve souvent des affinités très étroites, non point avec les antiquités de Tollan ou de Chollollan, mais avec celles de l'ancienne Huaxtèque et de l'île de Sacrificios dans la baie de Vera Cruz. On est ainsi naturellement amené à rattacher une partie des civilisations du pays maya à cette émigration archaïque de Tamoanchan, racontée par Sahagun et qui, partie de la rivière de Tampico, aboutissait, à travers tout le Mexique, au Guatemala.

La langue maya est d'ailleurs sœur de la langue huaxtèque et les traits de mœurs exceptionnels et caractéristiques du peuple de ce nom : déformation crânienne, mutilations dentaires, etc., se retrouvent dans les tombes des anciens habitants des États de Campêche ou de Mérida.

Les Toltèques ne constituent au Yucatan que la troisième couche ethnique et le nombre restreint des termes géographiques à forme nahuatl que l'on peut relever sur les cartes de la province, le peu de mots toltèques introduits dans la langue maya, les symboles très spéciaux qui figurent sur les monuments, prouvent que ces immigrants n'ont jamais été que par petites troupes dans le pays et que leur influence civilisatrice, d'ailleurs incontestable, s'y est particulièrement exercée sur un terrain bien limité, *le terrain religieux*, et en faveur d'un culte spécial, celui de Cuculkan-Quetzalcoatl.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, les affinités relevées par M. Charnay entre le Yucatan et l'ancien Anahuac sont assez étroites, assez bien démontrées dans un fort grand nombre de cas, assez en harmonie avec les enseignements de l'histoire, pour qu'il

soit désormais indispensable d'en tenir un compte sérieux dans l'ethnologie américaine.

Un beau volume, actuellement sous presse, fera bientôt connaître l'ensemble des explorations et des découvertes que nous avons résumées de notre mieux dans les pages que l'on vient de lire.

XXXII

LA SCIENCE FRANÇAISE AU MEXIQUE[1]

Les études mexicaines ont été de fort bonne heure et dans une large mesure l'apanage des savants français. Cortès avait à peine achevé la conquête de la Nouvelle-Espagne, que trois franciscains du nord de la France[2], entraînés par une foi ardente et aussi quelque peu poussés par l'amour de l'inconnu, venaient s'établir à Tetzcuco (1523). A leur tête était Jean du Toit, le Père gardien du couvent de Gand, qui avait enseigné quatorze ans la théologie à Paris. Le second était Jean d'Aire (fr. Juan de Aora); le troisième, le célèbre frère lai que l'on nomme habituellement Pierre de Gant[3], mais qui porte aussi le nom de Pierre de Moër (Mura)[4].

1) Ces quelques pages servent d'introduction au volume *Histoire* du grand ouvrage sur le Mexique, dont le premier fascicule a paru en 1885.

2) Petro de Gant., *Carta... al Emperador D. Carlos exponiéndole sus trabajos en la doctrina é instruccion de los Indios*, México, 31 de oct. de 1532; Id., *Carta... al emperador D. Carlos exponiéndole el sensible estado a que tenia reducido a los Indios el servicio personal*, S. Francisco de México, 15 de febr. de 1552 (*Cartas de Indias publica las por primera vez el Ministerio de Fomento*, Madrid, 1877, 1 vol. gr. in-4, p. 51-53, 92-102); F. Juan de Torquemada, *Tercera parte de los viente i un libros rituales i monarchia indiana*, etc., Madrid, 2e édit., 1723, in-4, lib. XX, cap. XVIII, p. 424-426; A. de Vetancurt, *Menologio franciscano de los Varones mas señalados quo con sus vitas, exemplares, perfeccion religiosa, cienca, predicacion evangelica en su vida y morte, illustraron la provincia de el Santo Evangelio de México*, México, 1698, in-fol., p. 74 et 75; Fr. Toribio de Motolinia, *Historia de los Indios de la Nueva España*, trat. II, cap. IV (*Coleccion de documentos para la historia de Mexico*, publ. por J. Garcia Icazbalceta t. I, p. 111, Mexico, 1858, in-8); Fr. Geronimo de Mendieta, *Historia Ecclesiastica Indiana*, lib. III, cap. IV, XXXVII; lib. V, cap. XVII, édit. Icazbalceta, Mexico, 1870, in-8, p. 187, 268, 605, 607.

3) Il signe indifféremment *Fr. Pedro de Gant* et *Fr. Pedro de Gante* (*Cartas de Indias*, p. 53, lam. I et XVIII).

4) Cf. *Lettre du frère Pierre de Gand, autrement dit de Mura, en date du 27 juin* 1529, trad. fr. de Ternaux-Compans, ap. *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*, Paris, 1838, in-8, p. 193-203,; Torquemada, lib. XX, cap. XIX et XX, t. III, p. 426-432; A. de Vetancurt, p. 67 et 68; Mendieta, lib. III, cap. IV; lib. IV, cap. XIII, XLIV; lib. V, cap. XVIII, éd. citée, p. 187, 408, 550, 608, etc.

Pierre de Gant devint promptement « érudit dans la langue des Indiens » et traduisit dans cette langue une Doctrine chrétienne[1] imprimée à Mexico dès 1533.

Les douze compagnons de Martin de Valencia, débarqués en 1524 au Mexique étaient tous Espagnols. Mais peu après arrivaient dans la même contrée deux autres Français encore, Mathurin Gilbert, qui a le premier fait connaître le Michoacan et ses habitants les Tarasques[2], et Jean Foucher, ex-docteur ès lois de Paris, qui a composé la première grammaire aztèque[3].

C'est un Français, Arnaud de Bassac, qui a été le premier professeur de langue indigène au célèbre collège de Santa-Cruz de Tlatelolco[4]; enfin, c'est Jacques de Testera, de Bayonne, venu au Mexique en 1529 ou 1530[5], qui inventa les peintures

1) *Doctrina cristiana en lengua mexicana* (H. Harisse, *Bibl. Americana vetustissima*, p. 374). — On se rendra compte du rôle considérable joué par Pierre de Gand ou *de Mura* en lisant ce qu'en ont écrit Mendieta et Torquemada. Martin de Valencia faisait le plus grand cas de ses connaissances linguistiques, ainsi qu'on peut le voir dans une note annexée au document cité dans la note précédente (Cf. Ternaux-Compans, *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*, p. 193; *Cartas de Indias*, p. 92-102; 124-162).

2) Torquemada, lib. XX, cap. LV, t. III, p. 509-510; A. de Vetancurt, *op. cit.*, p. 108; Mendieta, lib. IV, cap. VI et XLV, éd. citée, p. 378 et 552. — L'*Arte de lengua de Mechoacan*, de Mathurin Gilbert ou Gilberti, a été imprimé à Mexico en 1558 en un volume in-8. Le *Dialogo de doctrina crist. en lengua de Mechoacan*, que Mendieta qualifie (p. 552) de « libro de marca mayor », a paru à Mexico en 1554 (1 vol. in-fol.), ainsi que son Vocabulaire (1 vol. in-4) et sa *Grammatica latina* (1 vol. in-8). (Harrisse, *op. cit.*, p. 374.) Le *Tesoro spirit. de pobres en lengua de Michoacan*, du même auteur, est de 1575 (Mexico, in-8).

3) Ce travail paraît être demeuré manuscrit. — Cf. Torquemada, lib. XX, cap. LV et LVI, t. III, p. 509-511; A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 106; Mendieta, lib. V, parte I, cap. XLVI, éd. citée, p. 677-679. — On trouve dans ce dernier auteur une longue liste des écrits de Foucher.

4) Torquemada, lib. XV, cap. XLIII; lib. XX, cap. XXVI, t. III, p. 113, 442; A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 91; Mendieta, lib. IV, cap. XV, lib. V, cap. XXIII; éd. citée, p. 414, 415, 622.

5) Torquemada, lib. XX, cap. XLVII, t. III, p. 488-490; A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 84. Cf. Aubin, p. 22 de mon édition; Orozco y Berra, *Doctrinas en Geroglificos* (*Anal. del Mus. Nac. de Mexico*, t. I, p. 202-216, lam...); G. Mendoza, *Complemento al erudito articulo del Señor Orozco y Berra.* (*Ibid.*, p. 217-225.)

doctrinales hiéroglyphiques, grâce auxquelles l'iconographie des Indiens ne fut plus persécutée [1].

D'autres noms français surgissent à chaque page dans la nomenclature des missionnaires, des explorateurs et des historiographes du Mexique au XVIe et au XVIIe siècle. Nous mentionnerons seulement ceux de Jean Clapion, de Jean de Perpignan, de Jean Badian ou de Vadille, de Michel de Boulogne, qui savait cinq langues indiennes [2], de Jean de la Croix, mort à Tiguex en explorant la région des *pueblos* avec l'expédition de Coronado [3], de Marc de Nice (Marcos de Niza), qui a laissé d'un voyage antérieur au Nouveau-Mexique une curieuse relation [4], enfin d'Augustin de Betencourt (A. de Vetancurt), un descendant des Béthencourt des Canaries, auquel on doit le savant ouvrage intitulé *Teatro mexicano* et le *Menologio franciscano*, si fréquemment cité dans les notes qui précèdent [5].

Pendant que cette vaillante petite troupe prenait ainsi une large part à la conquête scientifique des terres découvertes par

1) Cf. Aubin, p. 25 et suiv. de mon édition.

2) Torquemada, lib. XV, cap. III; lib. XVI, cap. VIII; lib. XIX, cap. XII; lib. XX, cap. XXXVII; lib. XXI, cap. III, t. III, p. 5, 156, 332, 334, 469, 610; A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 58, 109, 121; Mendieta, lib. III, cap. V et cap. VIII; lib. IV, cap. V; lib. V, p. I, cap. III, p. II; cap. III; éd. citée, p. 188, 197, 378, 643, 742.

3) Torquemada, lib. XIX, cap. XII; lib. XXI, cap. III, t. III, p. 335, 610; A. de Vetancurt, *Menol.*, p. 121; Mendieta, lib. IV, cap. V; lib. V, p. II, cap. III; éd. citée, p. 378, 742-743.

4) Cette relation, donnée en italien par Ramusio (*Relazione del rev. fr. Marco da Nizza*, t. III, fol. 356, Venet., 1565, in-fol.) a été traduite en français par Ternaux-Compans en 1838 (*Voy., Relat. et Mém. pour servir à la découverte de l'Amérique*, t. IX, p. 256-282, Paris, 1838, in-8).

5) Il y avait bien d'autres Français encore dans les missions du Mexique à cette époque où l'on saisit de ci de là dans les correspondances du temps des marques d'animosité des *conquistadores* contre ces étrangers. Dans une lettre au roi d'Espagne, par exemple, partie de Chiapa et non signée, il est question d'un naufrage de moines vers Tabasco, et des regrets que cause cette perte. « Tous les habitants de cette ville, dit l'auteur anonyme, et même tous ceux de la Nouvelle-Espagne auraient mieux aimé que l'archevêque se noyât (il s'agit du vénérable défenseur des Indiens, Barthélemy de la Casas) et qu'ils s'échappassent, *quand même c'eussent été des Français.* » (Ternaux-Compans, *Second Recueil sur le Mexique* [*Voy., Relat. et Mém.*, t. XVI, p. 280, 1840].)

es successeurs de Colomb, d'autres Français traduisaient dans notre langue les relations espagnoles, qui arrivaient de plus en plus nombreuses en Europe.

Dès 1523, une paraphrase française des deux premières lettres de Cortès avait été imprimée à Anvers chez Michel Hillen de Hocstraten[1]. En 1532, Jean de Bernal avait édité en français à Toulouse les lettres de Martin de Valencia[2]; Jean Poleur traduisait en 1556 les dix premiers livres du grand ouvrage d'Oviedo[3]; Mart. Fumée, sieur de Marly, donnait en 1569 une version française de l'*Histoire générale des Indes occidentales* de Lopez de Gomara, qui atteignait huit éditions en trente-six ans[4]; Jacques de Migrode traduisait Las Casas à Anvers en 1579 et cette traduction était reproduite peu après à Paris, à Rouen et à Lyon[5]; Chauveton éditait dans notre langue, la même année, le livre de Benzoni[6]; Robert Regnault publiait une traduction

1) Harrisse (H.), *Bibliotheca Americana vetustissima* : *Additions*, Paris, 1872, gr. in-8, p. 86 et 87. — C'est en 1778 seulement qu'une partie de la correspondance de Cortès avec Charles-Quint a été textuellement traduite en français par le vicomte de Flavigny. (*Correspondance de Fernand Cortès avec l'empereur Charles-Quint sur la conqueste du Mexique*, trad., etc. Paris, 1778, in-12.)

2) Id., *op. cit.*, p. 107.

3) *Histoire naturelle et générale des Indes, isles et terres fermes de la grande mer oceane*, trad. du castillan en français par Jean Poleur. Paris, 1556, in fol.

4) *Histoire générale des Indes occidentales et terres nevves, qui jusques à présent ont esté descouvertes*, trad. en fr. par M. Fumée, sieur de Marly le Chatel, Paris, 1569, in-12. La « cinquiesme édition (1587) est augmentée de la description de la Nouvelle-Espagne et de la grande ville de Mexicque, autrement nommée Tenuctitlan. »

5) *Tyrannies et cruautez des Espagnols perpétrées aux Indes occidentales, brievement descrites en langue castillane par don frère Bartelemy de Las Casas*, fidelement traduictes par Jacques de Migrode pour servir d'avertissement aux XVII provinces des Pays-Bas. Anvers, Franc de Ravelinghien, 1579, petit, in-8.

6) *Histoire nouvelle du nouveau monde contenant en somme ce que les Hespagnols ont fait jusqu'à present aux Indes Occidentales, et le rude traitement qu'ils font à ces poures peuples-là, extrait de l'italien de Hierosme Benzoni Milanois, qui a voyagé* XIIII *ans en ces pays-là, et enrichie de plusieurs discours et choses dignes de mémoires* par M. Vrbain Chavveton, *ensemble une petite histoire d'un massacre commis par les Hespagnols sur quelques François en la Floride..*, s. l. 1579, in-12.

d'Acosta[1] (1598) ; Pralard donnait en français un des ouvrages de Las Casas[2] (1597) ; de la Coste[3], les trois premières décades de Herrera (1569-1671) ; André de Broé, enfin, le célèbre livre de Solis[4] (1691).

Nous ne citerons que pour mémoire, pendant cette période, le poète Jacques Focquart et le cosmographe André Thevet, qui ont parlé du Mexique sans l'avoir visité, en se servant de renseignements plus ou moins infidèles ; Guillaume le Breton, dont le livre *Voyages et conquêtes du capitaine Ferdinand Courtois* (1588) n'est qu'une traduction abrégée d'Oviedo et de Gomara ; Adrien Boot, l'ingénieur français envoyé par Philippe II en 1629 pour diriger le dessèchement de la lagune de Mexico et qui fit là-bas plus de cabalistique que d'archéologie ; Melchisédech Thevenot, dont l'édition des peintures de Mendoza (1692) est fort défectueuse[5], pour arriver bien vite à Lorenzo Botturini Benaduci, ce gentilhomme milanais, d'origine française, qui a le premier largement abordé l'étude des documents historiques indigènes[6] et aux travaux duquel se rattache si directement le

1) *Histoire Naturelle et Moralle des Indes tant Orientalles qu'Occidentalles*, composée en castillan par Joseph Acosta et traduite en françois par Robert Regnault, Cauxois. Paris, 1598, in-12. — Cette traduction a eu quatre éditions en dix-huit ans.

2) *La Découverte des Indes occidentales par les Espagnols, écrite par Dom Balthasar de las Casas, évêque de Chiapa.* Paris, Pralard, 1597, in-12.

3) *Histoire générale des voyages et conqueste des Castillans dans les Isles et Terres fermes des Indes occidentales*, traduite de l'espagnol d'Antoine d'Herrera par N. de la Coste. Paris, 1670-1671, 3 vol. in-4. — Un autre ouvrage du même Ant. d'Herrera a été traduit chez Colin à Amsterdam en 1622, sous ce titre : *Description des Indes occidentales qu'on appelle aujourd'hui le Nouveau-Monde*, in-fol. cart.

4) *Histoire de la conquête du Mexique ou de la Nouvelle Espagne*, traduite de l'espagnol de Don Antoine de Solis. Paris, 1691, in-4.

5) A. Thevet, *Les singularitez de la France Antarctique*. Paris, 1558, in-4, cap. LXXIII, p. 144 ; *Voyages et Conquêtes du capitaine Ferdinand Courtois ès Indes occidentales*, traduit de langue espagnole par Guill. Le Breton, Nivernois. Paris, 1588, in-12 ; *Histoire de l'Empire Mexicain représentée par figures. Relation du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne*, par Thomas Gages, trad. par Melchisedech Thevenot (*Relation de divers Voiages curieux*, t. II. Paris, 1696, in-fol., 85-40 p.) ; Cf. Harrisse, *Bibliotheca Americana vetustissima*, New-York, 1866, gr. in-8, p. 420 ; Orozco y Berra, *Ensayo de descifracion geroglifica*, c. x, xiv. (*Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. II, p. 47, 216.)

6) Fr. Juan de Torquemada, l'auteur de la *Monarquia indiana* (1615), si

recueil dont nous entreprenons la publication aujourd'hui.

Les ouvrages sur le Mexique, édités jusqu'à l'époque du départ de Botturini pour cette contrée, s'étaient, à de rares exceptions près [1], fort peu inquiétés des indigènes, de leur histoire et de leur ethnographie [2]. D'ailleurs, en dehors des récits de la conquête, presque tous les écrits de valeur relatifs aux Indiens, rédigés par les missionnaires Duran, Sahagun, Mendieta, etc., ou par les indigènes éclairés qui avaient accepté le nouveau régime, Ixtlilxochitl, Chimalpahin, Tezozomoc, etc., presque tous ces écrits, disons-nous, étaient restés inédits. Le gouvernement colonial, jaloux de tout ce qui pouvait rappeler aux Mexicains leur ancienne grandeur, interdisait rigoureusement toute publication relative à l'état de la Nouvelle-Espagne avant l'arrivée de Cortès.

souvent citée dans les notes qui précèdent, avait cependant amassé un grand nombre de peintures antiques et d'excellents mannscrits : *amasso un gran numero de pinture antiche e d'eccellenti manoscritti* (Clavigero, t. I, p. 14), mais il n'avait su en tirer presque aucun parti : *aunque sabia la lengua mexicana*, écrit Bustamante, *no tuvo inteligencia alguna de las figuras y caracteres conque estaban formadas las historias de los Indios, y solo se sirvio para escribir la suya de los manuscritos que dejaran los Padres Benavente, Sahagun y otros, sin procurar confrontarlos con las pinturas que tuvo en su poder*, etc. (Gama, *Dos piedras*, 2a parte, p. 147.) Carlos de Siguenza y Gongora avait aussi réuni, presque sans profit pour la science, une collection de monuments du même genre dont faisait partie notamment le célèbre manuscrit publié par Gemelli Carreri, Humboldt, Paravey, etc. (Cf. Orozco y Berra, *Ojeada sobre Cronologia mexicana* (ap. Tezozomoc, *Cronica mexicana*, éd. Vigil.; México, 1878, in-8, p. 211), et sur l'étude duquel se sont fondées tant de doctrines erronées.

1) Nous ferons ici une mention toute spéciale du *conquistador anonymo* dont Ramusio a publié en italien la *Relatione d'alcune cose della Nuova Spagna e della gran citta di Temistitan Messico* (Venet., 1565, in-fol., t. III, f. 304, 310), traduite par Ternaux-Compans au tome X de sa collection (p. 40-104). Cette relation pleine d'intérêt, dont le texte original n'est publié que depuis 1858, est exclusivement ethnographique : *Relacion de algunas cosas de la Nueva España y de la gran ciudad de Temestitan Mexico*, escrita por un compañero de Hernan Cortez. (*Coleccion de documentos para la historia de México*, éd. Icazbalceta, t. I, p. 368-398. Mexico, 1858, in-8.)

2) Ixtlilxochitl déclare les histoires « composées par des Espagnols... remplies des erreurs les plus grossières » en ce qui concerne les Indiens. Il parle longuement des passions qui les dominaient, de leur ignorance de la langue du pays, des faux rapports que les naturels se sont amusés à leur faire, etc. (Ternaux-Compans, *Voy., Relat. et Mém.*, t. XII, p. x et xj.)

La plupart des peintures originales des indigènes échappées à la destruction ordonnée jadis par Itzcohuatl[1] ou composées depuis le règne de ce souverain, avaient disparu dans les bûchers allumés à Tlatelolco et ailleurs par Juan Zumarraga ou ses émules[2]. Les monuments civil, religieux, funéraires des Aztèques et de leurs précurseurs étaient partout à l'état de ruines plus ou moins délabrées.

Botturini, qu'une question spéciale, celle de Notre-Dame de Guadalupe, avait occupé dès son arrivée aux Indes en 1735, se prit d'un zèle ardent pour ces documents si précieux et pourtant si peu consultés jusqu'alors.

Ce n'est point ici le lieu d'exposer en détail les recherches poursuivies courageusement pendant huit ans par le persévérant antiquaire et les persécutions odieuses auxquelles il fut en butte à la suite de ses belles découvertes. Humboldt a raconté toute cette douloureuse histoire et M. Aubin en a fait de nouveau le récit dans son premier mémoire[3]. Dépouillé de la plus grande partie de ses biens, privé de l'incomparable collection qu'il avait si laborieusement formée, Botturini parvint cependant à faire paraître à Madrid l'ouvrage qui résumait les résultats de ses efforts et qu'accompagne un catalogue des documents indigènes dont ce livre est la synthèse[4].

1) Fr. Bernadino de Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. française de Jourdanet, lib. X, cap. xxix, § 12; Paris, 1880, in-8, p. 674. — C'était, dit Sahagun, « afin d'empêcher qu'elles tombassent entre des mains vulgaires et qu'elles cessassent d'être respectées. » Brasseur de Bourbourg suppose, non sans raison, que le roi Itzcohuatl a cherché ainsi à effacer les traces des humiliations anciennes de sa race et qu'il a voulu détruire en même temps les monuments de la gloire des peuples qui avaient précédé les Aztèques dans l'Anahuac. (Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. III, p. 209. Paris, 1858, in-8.)

2) Voir sur ce sujet un mémoire détaillé de M. J. Sanchez intitulé *Cuestion historica*, publié dans les *Annales du Musée national de Mexico* (t. I, p. 47-59, 1879). — Cf. Torquemada, lib. III, cap. vi; lib. XIV, cap. vi, t. I, p. 253; t. II, p. 544; Clavigero, *Storia antica del Messico*, Ceresa, 1780, in-4, t. II, p. 88, etc.

3) Humboldt, *Vues des Cordillères*, Paris, in-fol., p. 163 et 226; J.-M.-A. Aubin, p. 6 et 7 de mon édition.

4) Cav. Lorenzo Boturini Benaduci, señor de la Torre y de Hono, *Idea de*

L'*Idea* de Botturini ouvre vraiment la période moderne des études mexicaines. C'est bien le résumé d'une *histoire nouvelle*, *nueva historia*. Les temps primitifs s'y dépouillent en partie de leurs mystères; les migrations successives des peuples y sont présentées dans leur enchaînement naturel; enfin les croyances religieuses, les connaissances astronomiques, etc., y apparaissent avec une certaine netteté.

Botturini a fait école[1] : Veytia et Clavigero, Gama et Pichardo sont bien ses disciples et ses continuateurs. Seulement Gama a introduit dans l'histoire de la Nouvelle-Espagne un élément nouveau, emprunté à l'étude des monuments figurés, négligés avant lui. Ses deux mémoires *sur les pierres de Mexico*[2] ont fondé l'archéologie aztèque.

Del Rio créait presque en même temps l'archéologie du Yucatan et les missions officielles données au capitaine Dupaix[3] tendaient à étendre à toutes les contrées placées sous la domination de l'Espagne l'enquête monumentale dont Gama avait été l'instigateur[4].

una nueva Historia General de la America Septentrional fundada sobre material copioso de Figuras, Symbolos, Caracteres y Geroglificos, Cantares y Manuscritos de Autores Indios, ultimamente descubiertos. Madrid, 1746, in-4, dedic., p. 1.

1) C'est bien la *Escuela moderna*, qu'Orozco y Berra fait à tort commencer seulement à Clavigero (Tezozomoc, éd. citée, p. 196).

2) A. de Leon y Gama, *Descripcion histórica y cronológica de las dos piedras que con ocasion del nuevo empedrado que se esta formando en la plaza principal de México se hallaron en ella el año de* 1790, 2e éd. Mexico, 1832, in-4. — Une première édition, contenant la première partie de ce travail, avait paru peu après les découvertes qui y sont décrites, et Marquez, un fervent disciple de Gama, l'avait traduite en italien et publiée à Rome en 1804.

3) Dupaix, né en Hongrie, était, comme Botturini, issu d'une famille française.

4) Ce n'est pas sans hésitation que nous mentionnons ici en note quelques ouvrages généraux du XVIIe siècle, tels que ceux de Dupérier et de l'abbé Bellegarde, du père Touron ou de Rainal. L'ouvrage de Touron, dont cinq volumes sont consacrés au Mexique (*Histoire générale de l'Amérique depuis sa découverte, qui comprend l'histoire naturelle, ecclésiastique, militaire, morale et civile des contrées de cette grande partie du monde*, Paris, 1768-1770, 14 vol. in-12), est surtout une histoire ecclésiastique. Quant au livre de Rainal, nous renvoyons à la préface de Clavigero les lecteurs qui voudraient être éclairés sur sa valeur historique en ce qui concerne le Mexique.

La guerre de l'Indépendance vint faire avorter cette belle entreprise, et, sans l'intervention d'un archéologue français, l'abbé Baradère, qui explorait le Mexique en 1828, rien ne serait resté peut-être des rapports archéologiques de Dupaix et des dessins de Castañeda, qui avait accompagné cet officier à Xochicalco, à Tlaxcalla, à Palenqué, etc.

Baradère, « conduit par son zèle pour les découvertes de cette nature, après avoir visité la plupart des lieux explorés par la mission espagnole, devint possesseur, par un traité authentique avec le gouvernement mexicain et en échange d'autres objets précieux, de tous les dessins originaux de Castañeda relatifs aux expéditions de 1805, 1806 et 1807, et d'une copie légalisée du manuscrit original de Dupaix contenant ses itinéraires et la description des monuments découverts pendant le cours de ses trois voyages ». Les dessins avaient été livrés le 7 septembre 1828; le texte fut envoyé bien plus tard en France[1], et néanmoins, en 1834, un volumineux ouvrage paraissait à Paris, comprenant, dans ses deux grands in-folio, les documents que nous venons d'énumérer et en outre un important mémoire d'Alexandre Lenoir sur la comparaison des monuments du Mexique avec ceux de l'ancien monde, suivi d'un examen détaillé des planches de Dupaix, un long travail ethnographipue de Warden, enfin des notes fort intéressantes sur une suite de six cents dessins archéologiques par Baradère, Saint-Priest et Farcy.

Ce que Gama et Gondra, au Mexique, Marquez et Visconti, en

1) *Antiquités mexicaines. Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix ordonnées en* 1805, 1806 *et* 1807 *pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenqué, accompagnée des dessins de Castañeda, membre des trois expéditions et dessinateur du musée de Mexico et d'une carte du pays exploré, suivie d'un parallèle de ces monuments avec ceux de l'Égypte, de l'Indostan et de l'Ancien-Monde, par M. Alexandre Lenoir, d'une dissertation sur l'origine de l'ancienne population des deux Amériques et sur les diverses Antiquités de ce continent, par M. Warden,... avec un discours préliminaire de M. Ch. Farcy et des notes explicatives et autres documents par MM. Baradère, de Saint-Priest et plusieurs voyageurs qui ont parcouru l'Amérique.* Paris, Bur. des Antiq. Mexic., 1834, 2 vol. in-fol., 229 pl.

Italie, Barthélemy [1], Jomard, Latour-Allard, en France, Bullock, en Angleterre, Humboldt et son école, en Allemagne [2], n'avaient pas pu obtenir, la grande publication de Baradère le réalisa. L'archéologie du Mexique eut désormais son rang dans l'histoire du passé de l'humanité.

Le livre de Nebel publié à Paris deux ans après celui de Baradère, la collection Ternaux-Compans, dont les premiers volumes ont paru en 1837 [3], le voyage de Waldeck édité en

1) J.-J. Barthélemy, *Réflexions sur quelques peintures mexicaines* (*Œuvres diverses*, t. II, p. 183. Paris, an VI, in-8).

2) Nous sommes loin de chercher à diminuer la valeur du grand ouvrage d'Alex. de Humboldt, *Vues des Cordillères et monuments des peuples de l'Amérique*, publié en français à Paris en 1810 (2 vol. gr. in-fol.); nous constatons seulement que cette œuvre fort importante est demeurée presque sans écho. Nous ne trouvons à citer qu'un seul écrit intéressant dont Humboldt ait provoqué la publication : c'est la lettre de Visconti *sur quelques monuments des peuples américains*, 1812 (*Opere varie italiane e francesi*, Milano, 1830, t. III, p. 206-214). L'atlas de Nebel, publié sous l'inspiration de Humboldt, date seulement de 1836 (Carl Nebel, *Voyage pittoresque et archéologique dans la partie la plus intéressante du Mexique*, 50 pl. lith. avec texte expl. 1836, in-fol.). Le livre de Del Rio sur Palenqué, édité en anglais, en 1822, n'a pas mieux réussi que les *Vues des Cordillères* à intéresser aux choses du Mexique les savants d'Europe, tandis que la publication de Baradère a eu les résultats considérables que nous exposons ci-dessus.

3) Ternaux-Compans, *Voyages, Relations et Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique* (Paris, 1838-1840, 20 vol. in-8). Les documents sur le Mexique et le Yucatan prennent une large place dans cette volumineuse publication dès l'année 1838. Le zélé éditeur fait successivement paraître ; la traduction du livre d'Ixtlilxochitl récemment publié à Mexico par Bustamante, sur les cruautés des Espagnols (*Cruautés horribles des conquérants du Mexique et des Indiens qui les aidèrent à soumettre cet empire à la couronne d'Espagne*, mémoire de don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, édité par Bustamante comme supplément à son Sahagun en 1829, Mexico, Valdès, et traduit par Ternaux-Compans avec une courte préface (*Coll. citée*, t. VIII); une traduction française du récit inédit du voyage à Cibola de Castañeda de Nagera, suivie des relations de Marcos de Niza dont nous avons parlé plus haut, d'Alarcon, de Vasquez Coronado, etc. (*Relation du voyage de Cibola entrepris en* 1540 *où l'on traite de toutes les peuplades qui habitent cette contrée, de leurs mœurs et coutumes*, par Pedro de Castañeda de Nagera, texte inédit avec un appendice contenant les relations de Marcos de Niza, d'Alarcon, de Vasquez Coronado, etc. (*Coll. citée*, t. IX); un premier *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique*, comprenant maintes pièces importantes d'Alvarado, Mendoza, Zarate, Juan Diaz, etc. (*ibid.*, t. X); le rapport non moins inédit d'Alonzo de Zurita *sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne, sur les lois, les mœurs des habitants, sur les impôts établis*

1838[1], n'auraient point, sans cette œuvre hardie, arrêté l'attention du monde scientifique.

L'influence de Baradère s'est étendue beaucoup plus loin encore ; elle a eu, nous n'hésitons pas à le croire, une part importante dans les progrès imprimés aux études américaines par Longpérier et par ses disciples[2]. L'ardent explorateur des antiquités mexicaines ouvrait la route au savant conservateur du Louvre, comme Botturini avait préparé, longtemps auparavant, la voie à M. J.-M.-A. Aubin.

Les recherches de M. Aubin, commencées à Mexico peu après 1830 et continuées avec persévérance pendant plus de cinquante années, ont réussi à résoudre presque toutes les difficultés que présentait la lecture des hiéroglyphes nahuas. Les *Mémoires sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*, dont un fragment a vu le jour en 1849, sont pour les études mexicaines ce que furent pour la connaissance de l'ancienne Égypte les premiers écrits de Champollion. Il est fort regrettable que ces travaux, qui, suivant l'expression de Brasseur de Bourbourg[3], offrent « des facilités merveilleuses » à

avant et depuis la conquête, par Alonzo de Zurita (*ibid.*, t. XI, 1840); l'*Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco*, par don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, traduite sur le manuscrit espagnol, 1re et 2e parties (*ibid.*, t. XII et XIII); enfin un second recueil fort intéressant de pièces inédites sur le Mexique (*Second Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique* [*ibid.*, t. XVI, 1840]). On doit à Ternaux-Compans d'autres écrits encore sur le Mexique, tels que l'*Essai sur la théogonie mexicaine* (Paris, 1840) et une édition française de Tezozomoc (Paris, 1857).

1) Frédéric de Waldeck, *Voyage archéologique et pittoresque dans la province d'Yucatan* (*Amérique centrale*). Paris, 1838, in-fol., 22 pl. — C'est la troisième partie de l'œuvre de Waldeck; dépouillé, comme Botturini, de ses documents par le gouvernement mexicain, le voyageur, qui possédait un double de ses plans et de ses dessins, s'est hâté de les publier pour se garantir de plagiats qu'il redoutait. La seconde partie de son œuvre, consacrée particulièrement à Palenqué, a paru beaucoup plus tard, avec la collaboration de Brasseur de Bourbourg (*Monuments anciens du Mexique*, Paris, 1866, (in-fol.). La première partie est demeurée inédite.

2) La luxueuse publication de lord Kingsborough n'est point toutefois étrangère aux progrès réalisés par Longpérier et ses élèves dans l'interprétation des monuments mexicains.

3) Brasseur de Bourbourg, *Des Antiquités mexicaines* (*Revue archéologique*, 9e année, 2e partie; Paris, 1853, p. 418). — L'auteur n'hésite pas à déclarer

tous ceux qui veulent entreprendre l'examen des antiquités mexicaines; il est regrettable, disons-nous, que ces remarquables travaux soient restés inconnus du plus grand nombre des linguistes, des archéologues et des ethnographes [1].

En même temps que M. Aubin fondait sur des bases inébranlables le déchiffrement des manuscrits nahuas, ébauché seulement jusque-là par Gama et Pichardo, par Gondra et Ramirez, un autre savant français, Adrien de Longpérier, fixait quelques-uns des points importants de l'archéologie mexicaine, l'iconographie, en particulier, des divinités principales du panthéon des Aztèques, très mal étudiée jusqu'alors [2].

Ces deux mémoires, simultanément publiés, devaient renouveler la face des études mexicaines en faisant enfin aux monuments indigènes, désormais rendus accessibles, la large place qu'ils méritent d'occuper dans les préoccupations des hommes d'étude.

M. Aubin remontait, dès ses premières recherches, au delà du vieil empire des Toltèques et les comparaisons instituées par Longpérier le conduisaient déjà à une époque voisine de l'ère chrétienne. Tout un vaste passé semblait donc devoir se dévoiler aux adeptes de cette nouvelle branche des connaissances historiques.

Brasseur de Bourbourg, MM. G. d'Eichthal, D. Charnay, bien d'autres encore, à l'étranger et en France, se lancèrent dans la voie qui venait d'être ouverte.

l'œuvre alors presque inédite de M. Aubin « le monument le plus précieux élevé à la langue nahuatl et à l'art graphique du nouveau monde » (p. 417).

1) Le mémoire de 1849, qu'on retrouvera en tête du volume dont ces pages forment l'introduction, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, est devenu fort vite extrêmement rare. Il en est de même du fragment édité, deux ans plus tard, sous ce titre : *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines (peintures et manuscrits)*. Paris, 1851, 27 p. in-8. C'est à cette rareté qu'il faut attribuer surtout le silence qui s'est fait, même en Amérique, sur ces *Mémoires* de premier ordre.

2) A. de Longpérier, *Notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines (Mexique, Pérou, Chili, Haïti, Antilles) au Musée du Louvre*. Paris, Vinchon, 1850, in-8, 2e édition augm., 1851.

Brasseur de Bourbourg est un des disciples de M. Aubin, il se plaît à le reconnaître. Il n'a, il est vrai, ni la prudence ni la sagacité du maître dont il s'inspire, mais il possède en revanche une extrême ardeur au travail. Cinq fois il visite l'Amérique, et à chaque voyage il rapporte des documents inédits dont il tire les matériaux de nouvelles publications : ce sont les *Lettres pour servir d'introduction à l'histoire primitive des nations civilisées de l'Amérique septentrionale* (Mexico, 1851, in-8); le mémoire cité plus haut sur les antiquités mexicaines, publié dans la *Revue archéologique* (1852); l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, où l'étude des monuments historiques indigènes se trouve combinée avec celle des écrivains espagnols[1]; puis une *Collection de documents dans les langues indigènes pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne*, dont trois volumes ont paru de 1861 à 1864[2]; l'histoire de Palenqué qui sert d'introduction aux monuments de Waldeck (1866), etc.

Les travaux de MM. D. Charnay[3] et G. d'Eichthal se rattachent plus directement à ceux de Longpérier, car c'est aux monuments de l'art qu'ils s'adressent d'une façon plus spéciale. Le premier consacre quatre années à explorer l'Anahuac, la Mixtèque et le Yucatan et en rapporte de magnifiques photographies et les matériaux du volume *Cités et ruines américaines*, qu'il publie en 1863 avec Viollet-Le-Duc. Le second renouvelle une théorie française de la fin du xviiie siècle, celle du célèbre de

1) Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes*. Paris, 1857-1859), 4 vol. in-8 cart.

2) Le premier volume contient le *Popol Vuh* (*Le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés, ouvrage original des indigènes de Guatémala*, etc. Paris, 1861, in-8, pl.); le second est une grammaire quiché suivie d'un *Essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltèques avant la conquête*, servant d'introduction au *Rabinal Achi*, drame indigène (Paris, 1862); le troisième renferme le texte et la traduction de Diego de Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan* (Paris, 1864).

3) Voy. plus haut le n° XXXI de ces *Décades*.

Guignes [1], qui vient de trouver un nouvel appui dans les savantes recherches de M. d'Hervey de Saint-Denys [2] et s'efforce de démontrer les origines bouddhiques de la civilisation américaine ou du moins de la civilisation spéciale qui florissait à Palenqué, cette métropole religieuse dont Del Rio, Dupaix, Waldeck, Stephens, M. Charnay, etc., avaient exploré les ruines [3].

Tel était le bilan de la science française, en ce qui concerne l'antiquité mexicaine, quand surgirent les événements qui amenèrent l'occupation du Mexique par nos troupes [4].

Dès le début de la conquête espagnole, nos compatriotes avaient abordé avec un réel succès l'étude d'une linguistique particulièrement difficile. Plus tard, ils étaient entrés courageusement dans l'examen détaillé des monuments indigènes écrits ou figurés; ils venaient enfin de fonder ou plutôt de renouveler la diplomatique et l'archéologie mexicaines.

Ces remarquables résultats, obtenus dans des conditions généralement défavorables, n'avaient point manqué de frapper l'esprit judicieux du savant ministre qui imprimait alors en France aux études supérieures un élan si vigoureux. M. Duruy pensa avec raison qu'il fallait profiter des circonstances politiques qui ouvraient à nos savants de tout ordre l'accès d'un pays que leurs prédécesseurs avaient si puissamment contribué à faire con-

1) De Guignes, *Mémoires sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique et sur plusieurs peuples situés à l'extrémité de l'Asie orientale* (*Mém. Acad. inscript. et belles-lettres*, t. XXVIII, 1761).

2) Marquis d'Hervey de Saint-Denys, *Mémoire sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de Fou Sang et sur quelques documents pouvant servir à l'identifier*. Paris, Impr. nat. 1876, in-8.

3) G. d'Eichthal. *Études sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine*. 1re partie (Extr. de la *Revue archéologique*). Paris, 1864, in-8, fig.

4) Nous ne ferons que mentionner ici quelques auteurs français modernes, tels que Chevalier, *Le Mexique avant et pendant la conquête*. Paris, 1845, in-8; A. Morelet, *Voyage dans l'Amérique centrale, l'île de Cuba et le Yucatan*. Paris, 1857, 2 vol. in-8; trad. angl., London, 1871, 1 vol. in-8; Mathieu de Fossey, *Le Mexique*. Paris, 1857, 1 vol. in-8; J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique, États-Unis, Cuba, Mexique*. Paris, 1860, 2 vol. in-8. Nous devons à M. Morelet quelques précieux documents archéologiques qui trouveront leur place dans la seconde partie de notre publication.

naître, et il institua cette *Commission scientifique* qui réunissait quelques-unes des personnalités les plus marquantes de la science française et devait « préparer l'organisation d'une expédition scientifique au Mexique et en suivre les résultats[1]. »

Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire de la Commission, même en la restreignant aux études historiques et archéologiques qu'elle a provoquées et dirigées.

Nous rappellerons seulement que, dès la fin de septembre 1864, Brasseur de Bourbourg, accompagné de M. Bourgeois, partait pour le Yucatan, visitait Mérida, Izamal, Mayapan, Uxmal, etc.[2]; que M. Méhédin, suivant les instructions du baron Gros[3], réunissait, de 1864 à 1866, en diverses localités et particulièrement à Xochicalco et à Téotihuacan, les éléments de monographies architecturales très étudiées; que MM. Aubin, Lucien Biart, Boban, Boucard, Curtis, Fégueux, Franco, Fuzier, Léouzon Le Duc, Magnabal, Morelet, Roger-Dubos, H. de Saussure, Siméon, Soyer, Weber, de Zeltner rassemblaient pour la Commission des documents archéologiques nombreux et variés; que le regretté général Doutrelaine, placé à la tête du comité de Mexico, stimulait le zèle des correspondants et des voyageurs, et recueillait ui-même des données d'une grande valeur ; enfin, que MM. Guilemin-Tarayre, Domenech et quelques autres poussaient leurs explorations jusqu'aux limites extrêmes du nouvel empire mexicain.

Les rapports de Brasseur et de MM. Guillemin-Tarayre, Léouzon Le Duc, Magnabal, Siméon, une partie des documents de Doutrelaine et de ses collaborateurs ont été publiés dans les *Archives de la Commission*[4]. Les *Nouvelles Annales des voyages*,

1) *Archives de la Commission scientifique du Mexique, publiées sous les auspices du Ministère de l'instruction publique*. Paris, Impr. imp., t. I, p. 18, 1865.

2) *Ibid.*, t. I, p. 16.

3) Baron Gros, *Renseignements destinés aux voyageurs qui auraient à étudier les monuments anciens situés dans les environs de Mexico* (*Archives*, etc., t. I, p. 137-143).

4) *Ibid.*, t. I, p. 85-136, 438-446, 452-460 ; — t. II, p. 18-64, 213-220, 234-288, 298-311; t. III, p. 56-61, 104-163, 173-470, 523-535.

le *Bulletin de la Société de géographie*, la *Revue d'ethnographie*, ont édité divers écrits de MM. V.-A. Malte-Brun, Poyet, Domenech, Fégueux, etc.

Mais les résultats acquis à la science par les travaux de MM. Aubin, H. de Saussure, Doutrelaine, etc., membres ou correspondants de la Commission, sont demeurés presque tous inédits. Les études faites sur place par MM. Méhédin, Soyer, etc., les monuments rapportés en fort grand nombre par MM. Biart, Boban, Boucard, etc., n'ont point été publiés.

M. le Ministre de l'instruction publique a bien voulu nous charger d'examiner les collections de la Commission déposées au Musée du Trocadéro ou conservées dans les archives du Ministère, et de tirer le meilleur parti possible des travaux et des documents qui s'y rencontreraient, en accompagnant les textes adoptés des figures utiles à en éclairer l'intelligence.

Ces matériaux ainsi placés entre nos mains sont de deux ordres. Les uns, purement *archéologiques*, proviennent des fouilles exécutées par les voyageurs et les correspondants de la Commission ou des acquisitions faites par le Ministère de l'instruction publique. Les autres plutôt *historiques*, sont des manuscrits indigènes, à l'état d'originaux ou de copies, rassemblés de divers côtés par les collaborateurs de la Commission.

Dans le plan adopté pour la mise en œuvre de ces divers monuments, chacune des deux séries auxquelles ils se rattachent doit former une partie spéciale. Notre publication comprendra donc une *partie historique* et une *partie archéologique*.

Il a paru indispensable de placer en tête de la première une édition définitive des importants mémoires de M. J.-M.-A. Aubin *sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains* dont nous avons parlé plus haut et qui en sont en quelque sorte la préface. Ces mémoires n'ont été publiés que par fragments dispersés çà et là[1] et devenus aujourd'hui à peu

1) Une partie de ce travail, comprenant les généralités, sans les hiéroglyphes, et l'explication du premier texte seul, a paru en brochure in-8 chez Paul Dupont, en 1849. La notice sur la collection a été tirée de nouveau

près introuvables. Le savant auteur de cette œuvre de premier ordre a bien voulu revoir lui-même, malgré son grand âge, les épreuves de cette publication, qui sera, nous osons l'espérer, le point de départ de nouveaux et rapides progrès des études mexicaines dans notre pays.

à part à la même imprimerie, en 1851. (J.-M.- A. Aubin, *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines, peintures et manuscrits.* Paris, P. Dupont, 1851, brochure in-8 de 27 pages.) Enfin la *Revue orientale et américaine* a donné des fragments considérables des *Mémoires* dans ses tomes III, IV et V.

XXXIII

VASES PEINTS D'ICA, PÉROU MOYEN [1]

Ica est le nom d'une des deux provinces ou arrondissements, entre lesquels se partage le département du Pérou moyen qui porte le même nom. Les vallées y sont très fertiles et la cordillière renferme beaucoup de métaux précieux.

Bien avant l'arrivée des Espagnols et la fondation de Valverde (1563) le pays d'Ica était habité par des indigènes relativement civilisés, qui se distinguaient de tous leurs voisins par la perfection relative de leurs industries céramiques.

Les terres cuites d'Ica, dont tous les grands musées ethnographiques possèdent quelque exemplaire, sont, en effet, depuis longtemps célèbres par leurs peintures polychrômes, d'un décor si harmonieux et si original...

Il n'existe pas de plus belle collection de ces vases, que celle dont s'enorgueillit la galerie ethnographique du Musée de Boulogne-sur-Mer. On peut voir dans une des vitrines de ce cabinet une série de récipients variés, dont les formes générales rappellent celles des vases péruviens ordinaires, mais qui sont richement décorés de figures peintes du plus curieux effet. Ces objets ont été recueillis pendant le voyage autour du monde de *la Danaïde* en 1842 et donnés par le commandant du navire, F.-J.-A. du Campe de Rosamel, originaire de Frencq en Boulonnais[2].

On remarque tout d'abord dans la collection Rosamel un vase, à tubulure, avec anse plate peinte en noir (nº 637); il représente une grosse grenouille assise. Le batracien dont le ventre est d'un gris jaunâtre a le dos et les pattes rayés de gris, de brun-rouge et de noir.

1) *Bull. Soc. d'Anthrop.*, 4e sér., t. IX.
2) François-Joseph-Amédée du Campe de Rosamel, décédé capitaine de vaisseau, le 23 mai 1853, à Paris, à l'âge de quarante-quatre ans.

Un second vase à deux tubulures rouges reliées par une anse plate de même ton (n° 636) porte sur sa panse globuleuse un animal fantastique dont le corps gris tacheté de bleu se termine carrément par quatre grosses pattes et une queue; la tête triangulaire est peinte de violet, de blanc et d'ocre; elle a de grandes moustaches blanches et la langue sort de la bouche. Une ligne de feuilles rouges et bleues à queues inverses complète le décor.

Une sorte de grande calebasse (n° 631) est décorée de flèches polychrômes à pointes inférieures, etc.

Les trois pièces les plus importantes au point de vue décoratif et morphologique sont un grand vase globuleux à fond plat, à double tubulure (n° 638), un *silvador* (n° 639) et une sorte de bol (n° 632) formé d'un sphéroïde aplati surmonté d'un large entonnoir.

Le vase globuleux est orné de deux monstres à têtes humaines, coiffés d'un chapeau de plumes, et qui serrent dans leurs mains d'autres monstres aux formes végétales hiéroglyphisées; tout autour de la panse court un large cordon formé de carrés alternés blancs et noirs, auquel sont suspendues des têtes humaines coupées, les unes rougeâtres, les autres presque blanches.

Le vase en forme d'entonnoir a sur la panse une curieuse tête humaine, encadrée de longs chevaux raides, toute en largeur, avec de grands yeux en amande, un tout petit nez, une bouche microscopique que surmonte une fine et longue moustache; une barbiche triangulaire s'attache au menton et deux plaques brunâtres en forme de peigne grossier sont peintes sur les joues.

Le *silvador* est plus remarquable encore. Chacun des deux vases accouplés est formé par un petit personnage assis enveloppé de couvertures, et que l'on prendrait au premier abord pour un Asiatique. L'un des deux surtout a presque l'air d'un Chinois; la peau est jaunâtre, les yeux sont obliques, le crâne chauve est acuminé et la face s'allonge beaucoup de l'œil à la bouche. Un pointillé noir orne le menton, et les mains, qui sortent de manchettes

richement ornées d'or, se terminent par de longs ongles. L'autre personnage est plus rouge de peau, sa tête est plus large, mais il a, comme le voisin, des yeux fort obliques et des ongles énormes.

Je n'ai vu nulle part ailleurs d'objet péruvien qui donne plus nettement que celui-ci l'impression d'une origine asiatique, malgré ses formes nettement américaines. Nulle part ailleurs non plus je n'ai rencontré les chaudes colorations violacées de ce spécimen unique de la vieille céramique de Huananica.

XXXIV

NOTE SUR LE PRÉTENDU CRANE DE MOCTEZUMA II [1]

Il existe, dans les galeries d'Anthropologie du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, sous le nº 1243, une pièce anatomique qui a longtemps excité l'admiration des visiteurs à cause de son étiquette. On lisait, en effet, imprimés sur une planchette fixée au-dessous, ces mots qui attiraient les regards : *Crâne de l'empereur Moctezuma. Don de M. le Dr Ghiesbrecht,* 28 *avril* 1854 [2].

Augustin Ghiesbrecht, qui vivait encore, il y a quelques années, à San Cristobal de Chiapas où il s'est retiré, après une longue carrière d'explorations scientifiques [3], s'était procuré ce crâne, soi-disant impérial, à Mexico, pendant qu'il exerçait, dans cette capitale, les fonctions de médecin attaché à la résidence de Belgique, et il avait envoyé à Serres ce qu'il considérait comme un document de la plus haute importance pour l'Anthropologie mexicaine.

Ce crâne sans face porte, au sommet du front, une blessure béante, irrégulièrement ovale, un peu déchiquetée sur ses bords et mesurant 27 millim. sur 19 ; des deux extrémités de l'ovale partent deux sillons profonds, qui gagnent par un trajet contourné les bords des orbites.

Ghiesbrecht avait lu Prescott et connaissait la fin tragique du faible et malheureux Moctezuma. Il savait notamment que,

1) Cette note a été présentée à l'Académie des sciences, dans sa séance du 6 avril 1891.

2) Sur le crâne est en outre écrit, en grosses lettres cursives, *Emperr Moctesuma.*

3) Cf. T. Maler, *Mémoires sur l'État de Chiapas* (*Revue d'Ethnographie,* t. III, p. 313; 1884).

tentant d'arrêter l'assaut furieux que ses sujets donnaient à la forteresse où il était enfermé avec les Espagnols, l'infortuné monarque avait reçu au front une pierre lancée avec tant de violence qu'il était tombé inanimé sur le sol. Le crâne ancien, découvert à Mexico, portait une profonde blessure au front; il n'en fallut pas davantage pour qu'il en fît la *tête de Moctezuma.*

Mais, l'empereur est mort trois jours seulement[1] après avoir été frappé (27-30 juin 1521), tandis que le crâne que lui attribuait Ghiesbrecht porte une blessure guérie à la suite d'une lente cicatrisation. Les bords externes de l'ouverture sont épaissis et mousses, des stalactites osseuses hérissent les bords internes. A la face profonde du frontal, toute la région entre le trou et les sinus est couverte de boursouflures irrégulières.

Il est, d'ailleurs, bien manifeste que ce n'est pas une blessure contondante, et surtout un enfoncement tel que le produirait une pierre, qui a ainsi mutilé le crâne du soi-disant Moctezuma. Les deux sillons dont nous avons parlé, ne sont autres que les lèvres rapprochées et cicatrisées d'une incision, oblique de haut en bas et d'arrière en avant, qui avait découpé une énorme tranche du frontal, comme l'aurait pu faire un coup de sabre ou un coup de hache, très vigoureusement asséné. Enfin, la pièce est moderne, les os ont un aspect récent, et les mesures qu'on y peut prendre sont presque identiques à celles que donne un *métis de Puebla*, mort à Vera Cruz pendant l'occupation française, et autopsié par le Dr Fuzier. Les diamètres égalent chez l'un 168 millim., 140 millim. et 136 millim.; chez l'autre, 166 millim., 139 millim. et 134 millim. et les indices du premier étant 83mm,3, 79mm,7, 95mm,7, ceux du second sont 83mm,7, 80mm,7, 96mm,4. La courbe horizontale atteint 493 millim. sur le premier, 494 millim. sur le second et la transverse totale, qui présente les écarts les plus considérables que nous ayons trouvés entre les deux pièces, varie seulement de 5 millim. (448 millim. au lieu de 443 millim.).

1) Cf. Orozco y Berra, *Historia antig. y de la conquista de Mexico*, t. IV, p. 424-439. Mexico, 1880; in-8.

Nous nous bornerons à relever ces quelques chiffres à titre d'exemples, et nous terminerons cette courte note en faisant observer que le maxillaire inférieur du crâne pseudo-impérial, envoyé à Serres par M. Ghiesbrecht, provient d'un autre sujet que le crâne auquel il est attaché et manifeste, par ses formes et ses proportions, une origine incontestablement européenne.

XXXV

LES IMITATEURS D'ALEXANDER BRUNIAS, JOHN MILTON, PIERRE FRÉRET, M.-L.-A. BOIZOT (1788-1794)[1]

I

Dans une courte notice publiée par *L'Anthropologie* du mois de janvier 1890[2] et qui forme le n° XVII de ces *Décades*, j'appelais l'attention des lecteurs sur une suite de peintures ethnographiques intéressantes, exécutées aux Indes occidentales avant 1778 par un artiste anglais, Alexander Brunias.

Ces petits tableaux humoristiques, d'une précision un peu sèche, représentent, avec une fidélité à peu près inconnue jusqu'alors aux peintres-voyageurs, des scènes animées de la vie créole aux Antilles, et les types de nègres et de négresses, attentivement observés par l'auteur, y sont reproduits avec une exactitude presque scientifique.

Les tableaux de Brunias ont été gravés en couleur par lui-même et publiés à Londres, de février 1779 à février 1780, et Ruotte a exécuté peu après à Paris des copies un peu lourdes de ces planches, éditées en bistre par Depeuille[3].

1) *L'Anthropologie*, t. V, p. 542-553, 1894.

2) *Alexander Brunias, peintre ethnographe de la fin du* XVIIIe *siècle. Courte notice sur son œuvre* (*L'Anthropologie*, t. I, p. 49-56, 1890, et *Decades Americanæ*, Dec. II, n° XVII, p. 134-142).

3) *Ibid.*, p. 50. — J'ai fait remarquer, dans le mémoire que je viens de citer, que Ruotte s'occupait volontiers à cette époque de la reproduction d'œuvres anglaises. Cette prédilection du graveur parisien s'explique aisément par l'éducation spéciale qu'il avait reçue en Angleterre, où il était allé apprendre le pointillé sous la direction de Bartolozzi. (Cf. Roger Portalis et Henri Beraldi, *Les graveurs du* XVIIIe *siècle*, t. III, p. 416, 1882, in-8°.)

J'ai déjà dit que je possède les originaux de quatre des peintures de Brunias; j'ai offert aux collections du Muséum trois des reproductions en bistre de Ruotte.

Il existe donc deux séries de reproductions, l'une anglaise et l'autre française, des peintures ethnographiques de Brunias, qui devaient par conséquent être assez répandues des deux côtés du détroit et bien connues, par suite, des artistes, des amateurs d'estampes et même des simples curieux de France ou de Grande-Bretagne.

Or, Brunias s'était attaché à représenter, entre autres détails bien caractéristiques, les profils exacts de quelques-uns des sujets que popularisait son œuvre. Je citerai, en première ligne, le danseur nègre de la Dominique, principal personnage de la planche *Negroes-Dance* de 1779; le joueur de tambour, ou encore la négresse richement parée, qui occupent les parties gauches du même tableau. Je mentionnerai également, d'une manière spéciale, les deux principaux acteurs du *Cudgelling match* édité cette même année.

Ces diverses figures du peintre anglais sont de vrais portraits, d'une valeur ethnique réelle, et l'on ne saurait s'étonner de voir à plusieurs reprises, pendant les années qui suivent leur publication, des artistes de Londres et même de Paris, qui veulent représenter des Noirs, copier dans l'œuvre de Brunias les suels profils nègres, suffisamment corrects, que l'on possédât alors [1].

Ce fut en Angleterre que se produisit la première des adaptations de ce genre, et ce fut un graveur de la Monnaie royale, John Milton, qui la réalisa en 1788, neuf ans après la première édition du *Bal nègre* et du *Combat au couteau*, où il a certainement puisé ses renseignements ethnographiques.

II

On sait avec quelle chaleureuse sympathie furent accueillies,

1) Les gravures de Wenzel Hollar, de C. Lauwers, de C. et S. de Visscher, de P. Tangé, etc., étaient déjà des pièces rares, et le *Nègre* de Rubens, du Musée de Francfort, n'était pas encore gravé. La gravure de cette dernière pièce par Joseph Longhi porte en effet la date de 1801.

dans les Deux-Mondes, à la veille de la Révolution française, les généreuses tentatives des premiers émancipateurs des Noirs.

Le mouvement, parti de Philadelphie et de New-York, gagnait promptement Londres où Clarkson, Falconbrigde, et bien d'autres encore, publiaient de lamentables tableaux de la traite et des appels ardents en faveur de l'abolition de l'esclavage, et dès 1787, grâce à l'intervention active de Josiah Wedgwood, l'iconographie était appelée à jouer un rôle important dans la campagne entreprise par la nouvelle *Société pour l'abolition de la traite et de l'esclavage des Noirs*. Hackwood avait modelé, à la demande du célèbre céramiste, le sceau de la Compagnie, représentant un nègre, le genou droit en terre, levant au ciel ses bras chargés de chaînes, avec la devise :

AM I NOT A MAN AND A BROTHER?

et cette intéressante petite figure était propagée, sous les formes les plus diverses, par les amis des Noirs et notamment par Wedgwood lui-même [1]. Les dimensions fort réduites du petit esclave ainsi représenté n'autorisent point le critique à se prononcer sur la filiation des traits prêtés par Hackwood à son personnage. Mais il n'en est pas de même du coin exécuté l'année suivante

1) L'historien de Wedgwood, Eliza Meteyard (*Life of Josiah Wedgwood*, London, 1886, t. II, p. 565) nous apprend que ce sceau présenté au Comité le 16 octobre 1787, fut aussitôt donné à graver : que Wedgwood en fit faire un bois pour servir de frontispice à l'une des brochures de Clarkson, que sa manufacture en exécuta des plaquettes ou des camées à relief noir sur fond blanc, dont Clarkson, Franklin, etc., reçurent de nombreux exemplaires à distribuer gratis. « *As the cause gained popularity*, ajoute E. Metayard, *so also did the design of the slave. As a seal, a ring, a shirf pine, or coat buttons gentlemen wore it: as also ladies in every possible form, even mounted as pins for their hair!* »

Il y a aussi deux variétés de jetons avec le même dessin. L'un, plus grand (diam. 33 millimètres), porte au revers l'inscription : WHATSOEVER YE WOULD THAT MEN SHOULD DO TO YOU, DO YE EVEN SO TO THEM; l'autre, plus petit, montre au revers deux mains avec ces mots : MAY SLAVERY AND OPPRESSION CEASE THROUGHOUT THE WORLD.

Toutes ces pièces sont aujourd'hui très rares, surtout les camées, et j'en aurais ignoré l'existence sans une obligeante communication de mon savant ami, sir A. Wollaston Franks, du British Museum, que je prie d'agréer ici mes remercîments.

(1788) par John Milton, médailleur (*medallist*) du Prince de Galles[1].

Celui-ci est chargé d'exécuter un coin pour la monnaie de billon de la colonie de la Barbade. Négrophile aussi convaincu que Josiah Wedgwood, il a l'idée de placer indirectement sous le patronage de son maître l'œuvre émancipatrice, en coiffant des trois plumes héraldiques du prince de Galles une tête de nègre qui forme l'avers de la pièce coloniale qu'il modelait. Cette fois les traits du nègre sont pris à Brunias. Il offre incontestablement le même profil général, le même front saillant, le même nez enfoncé à la racine, court et arrondi du bout, la même lèvre charnue, la même chevelure en grains de poivre qui distinguaient, des faux noirs représentés presque constamment jusque-là, en peinture et en gravure, les danseurs ou les combattants du peintre des Noirs des Antilles.

On lit au-dessous la devise I SERVE, traduction du célèbre **Ich, Diene** des armes du vieux roi de Bohême, Jehan de Luxembourg, que portent, depuis Crécy et le fameux Prince Noir, les héritiers de la couronne d'Angleterre.

I serve, dans la bouche d'un pauvre nègre de la Barbade, c'est l'appel à la liberté! *I serve*, je sers, je suis esclave, prince, dont je porte la coiffure héraldique, venez à mon secours, et délivrez-moi de mes maux !

La combinaison plut, sans doute, à la cour et au prince héritier qui remplissait alors les fonctions de régent pendant la maladie de Georges III. On connaît, en effet, deux éditions de ce type monétaire, assez nombreuses l'une et l'autre, pour qu'il ne soit pas trop malaisé de s'en procurer encore aujourd'hui des spécimens bien conservés.

1) « John Milton, medallist. He was one of the engravers of the Royal Mint and medallist to the Prince of whales. He was an Exhibitor at the Academy from 1785 to 1802, but his contribution do not seem to have been works of a high classe. » (Redgrave, *A Dictionary of Artist of the English School*. London, 1874.)

La première émission, faite en 1788[1], je l'ai déjà dit, comprenait 5.376 pence de 32 millimètres de diamètre, et de 15gr,5 à 17gr,5 de poids. L'avers représente la tête de nègre dont j'ai parlé plus haut, surmontée d'une couronne ouverte au-dessus de laquelle s'élèvent trois épaisses plumes d'autruche recourbées légèrement du bout.

Le buste est coupé à la hauteur des épaules et sur la troncature on lit assez distinctement le nom du graveur. Au-dessous se voit l'inscription dont il était question plus haut.

Le revers représente un fruit d'ananas, sortant d'un bouquet de feuilles, avec les mots BARBADOES PENNY 1788.

Quatre ans plus tard (1792), le même avers reparaissait sur une deuxième émission de pence des Barbades, comprenant 89.000 exemplaires de la valeur d'un penny et 46.800 de la valeur d'un demi-penny[2]. Cette fois, comme Georges III avait recouvré la raison et repris la direction apparente des affaires, on le représentait, au revers, couronné et revêtu du manteau royal, conduisant sur les flots le bige de Neptune, dont il a saisi le trident dans la main droite. La légende de ce revers est BARBADOES · PENNY OU HALF·PENNY; au-dessous du char on lit la date 1792[3].

Cette monnaie et celle de 1788 ont été représentées par Ruding dans les *Annals of the Coinage of Great Britain*[4]. On en trouve aussi des figures dans Thornburn et dans Howorth[5].

Une autre monnaie des Barbades, à peu près de même époque, et due probablement au même graveur John Milton, révèle des préoccupations anti-esclavagistes tout aussi manifestes. Frappée

1) Cf. H. Christmas, *Copper coinage of the British Colonies in America* (*Numismatic Chronicle*, n. ser., vol. II, p. 191, 1862).

2) St. Thornburn, *A Guide to the Coins of Great Britain and Ireland*, London, s. d., 1st Ed., p. 147.

3) Le penny pèse 15gr,5 à 16gr,8; le demi-penny, 6gr,7 à 6gr,9.

4) Ruding, *Annals, etc.*, 3d ed. London, 1840, Suppl., pl. XV, nr. 7, 8.

5) D. F. Howorth, *Coins and Tokens of the English Colonies with an Introductory Chapter* by Samuel Smith Jun. (*Young collector Series*. London, 1890, 1 vol. in-18, p. 68.)

pour le négociant Moses Tolante, dont une balle de marchandises montre la marque M. T. à l'avers de la pièce, elle porte au revers la devise FREEDOM WITHOUT SLAVERY[1].

III

Cependant le mouvement en faveur de l'abolition de la traite et de la suppression de l'esclavage s'était propagé en France, et une *Société des Amis des Noirs* s'était constituée à Paris sur le modèle de celles des États-Unis et d'Angleterre. Elle avait à sa tête des hommes de talent, qui devaient bientôt prendre une large place dans les assemblées politiques, Brissot, Pétion, Clavière, Condorcet. On tenait des séances spéciales[2], on écrivait à Necker au sujet du discours qu'il avait prononcé à l'ouverture des États généraux[3], on envoyait des adresses à l'Assemblée nationale, aux Sociétés des Amis de la Constitution, aux villes, aux manufactures, aux colonies[4]. On rédigeait des réponses aux écrits destinés à justifier le commerce des Nègres[5]. Et pour dis-

1) Half penny (Token). *Obv.* MOSER TOLANTE. — A bale of goods marked M. T.; underdeath BARBADOES. *Rev.* FREEDOM WITHOUT SLAVERY. A cask. Cf. Christmas, *op. cit.* (*Num. Chronicle*, n. s., vol. II, p. 191.)

2) La première dont je trouve la trace, fut tenue le 9 février 1789. Brissot de Warville y lut son *Mémoire sur les Noirs de l'Amérique septentrionale*, publié sous forme de brochure au bureau du *Patriote françois*, le 20 décembre suivant.

3) *Lettres de la Société des Amis des Noirs à M. Necker, avec la réponse de ce Ministre*, 1789, br., s. l., in-8° de 14 p.

4) *Adresse à l'Assemblée Nationale pour l'abolition de la Traite des Noirs*, par la Société des Amis des Noirs de Paris. Février, 1790. A Paris, de l'imprimerie de L. Pottier de Lille, 1790, gr. in-8° de 22 pp. — *Adresse de la Société des Amis des Noirs, à l'Assemblée Nationale, à toutes les Villes de Commerce, à toutes les Manufactures, aux Colonies, à toutes les Sociétés des Amis de la Constitution; adresse dans laquelle on approfondit les relations politiques et commerciales entre la Métropole et la Colonie, etc.*, rédigée par E. Clavière, membre de cette Société, 2e éd. rev. et corr., Paris, 10 juillet 1791, 1 vol. in-8° de 318 p.

5) *M. Lamiral, réfuté par lui-même, ou Réponse aux opinions de cet auteur, sur l'abolition de la Traite des noirs, suivie de quelques idées sur les établissements libres que la France ne doit point différer de faire au Sénégal*, par un ami des Blancs et des Noirs. Paris. De l'imprimerie de L. Pottier de Lille, 1790, gr. in-8° de 80 p. — *Discours sur la Traite des Noirs*, par M. Pétion de Villeneuve, Membre de l'Assemblée Nationale. Paris, avril 1790, br. in-8° de 80 p.

tinguer par une marque commune les publications dues à l'initiative de la Société, on avait fait graver dès le commencement de 1790 un cachet ovale imité de celui de Londres, avec cette devise : NE SUIS-JE PAS TON FRÈRE ? [1].

Toute cette agitation eut pour résultat nécessaire d'intéresser un certain public à la vie créole. Et l'on vit paraître quelques œuvres destinées à donner satisfaction à ces curiosités nouvelles. C'est alors notamment qu'un artiste assez obscur, Pierre Fréret, peignit le tableau intitulé : *Mariage des Nègres*, dont il convient de dire quelques mots en poursuivant cette enquête sur les imitateurs de Brunias.

Fréret n'était guère préparé à mettre en scène des sujets coloniaux. Il n'avait, semble-t-il, donné encore que les vues de la rade de Cherbourg (1786) mentionnées dans le catalogue de Brandes [2], lorsqu'il entreprit de contribuer, dans la mesure de ses forces, aux progrès des Amis des Noirs.

Le tableau de Fréret n'existe plus, à ma connaissance du moins, mais on en trouve quelquefois la gravure [3] exécutée au pointillé par Nicolas Colibert [4].

1) Le cachet de Hackwood n'a pas été seulement imité à Paris. Un graveur américain, dont Vattemare nous a fait connaître l'œuvre, a pris à son prédécesseur anglais, non seulement l'idée de sa composition, mais encore sa petite figure presque entière. Seulement, au lieu d'un homme, il a mis en scène une femme. La figure représente une petite négresse, le genou droit en terre, les bras levés, couverts de chaînes, avec ces mots AM I NOT A WOMAN & A SISTER. *Ne suis-je pas une femme et une sœur?* (Bibl. nat., Cab. des Méd., Coll. Vattemare, n° 89).

2) Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*, Bd. IV, v° *Freret (Peter)*. München, 1837, in-8°.

3) Elle est assez rare. Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale ne la possède pas.

4) Nicolas Colibert est plus connu que Pierre Fréret. Il est né à Paris vers 1750, et y a longtemps travaillé, tantôt gravant ses propres œuvres (*L'Amour couronne la Beauté qui lui sourit*; *La Jeunesse folâtre avec l'Amour*; *Tendres Vœux*; *Douce Ivresse*; *Apollon encourage les Arts*; *Mars récompense la Valeur*; etc., etc.), tantôt reproduisant des tableaux de Casanova (*Le Retour de la Chasse*; *Le Dépouillement d'un Cavalier*); de Nochet (*Le Chimiste*; *L'Astronome*); de Kobell (*Paysage composé*); de J. G. Wagner (*Hameau près de Coblence*); de Van Goyen (*Village près de La Haye*). Il fit un premier séjour en 1782 en Angleterre où il publia, d'après ses propres dessins, Youth et Pity, Evelina et son Père, Evelina et Macartney. Il est retourné plus tard dans

C'est une planche de 44 centimètres de large et 33 centimètres de haut. Elle est intitulée : *Le mariage des Nègres*. On lit au bas du titre les vers de mirliton dont voici l'exacte copie :

Pour les fiers citadins, admirable leçon,

chante le poète négrophile,

Humanité, tendresse et constance et courage...
Voilà l'homme, pourtant, qui né dans l'esclavage,
Nourit de ses sueurs le sévère Colon.
Fidèle dans son culte, ami de la raison.
Libre dans ses amours, il respecte l'usage[1],
Sous les loix de l'hymen, l'honneur fixe les vœux
D'un couple ardent que lie une foi mutuele :
Ce beau jour est la fête et des ris et des jeux
Le tableau du bonheur cent fois s'y renouvele :
Et les époux qu'enivre une franche gaîté
P. . . l. . . . .[2].

Au fond du paysage, à gauche, se dresse un morne, taillé à pic d'un côté et sur la pente duquel, entourées d'arbres, sur deux plans différents, sont dispersées des constructions de forme bizarre, destinées à représenter des maisons nègres. Une certaine animation règne autour de ces demeures, dont on voit au loin les habitants se livrer à des occupations diverses. Dans la plaine qui s'étend en avant de ce village, des noirs s'adonnent au plaisir de la danse. Un groupe d'enfants plus éloigné, un autre groupe plus rapproché, hommes et femmes, s'agitent en cadence. Ces derniers, au nombre de sept, forment une ronde mouvementée. Au pied d'un arbre, appuyé contre de grands rochers couverts de feuillages, trois musiciens exécutent un barbare concert. L'un d'eux, coiffé d'un bonnet de paille en forme

ce pays, où il est mort en 1806 (cf. Nagler, Bd. III, v° *Colibert Nicolaus*). Roger Portalis et Henri Beraldi, *Les Graveurs du* XVIIIe *siècle*, t. I, p. 577. — Cabinet des Estampes de la Bibl. nat., Portef. Colibert et Suppl.)

1) Ici finit la première série de vers ; cette dernière ligne à moitié coupée se lit assez mal et je n'ai pas d'autre épreuve que la mienne, pour en contrôler la lecture.

2) Le dernier vers manque, la gravure ayant été un peu rognée par l'encadreur, qui l'a mise jadis sous verre.

de ruche, secoue violemment un tambour de Basque; un second, les cheveux noués dans un mouchoir, bat des doigts sur une caisse qu'il serre entre ses jambes; le troisième est debout derrière et souffle, tant qu'il peut, dans une sorte de tube en métal. Près d'eux une petite famille, père, mère et enfants assistent au spectacle. Danseurs et spectateurs sont vêtus de caleçons d'étoffe claire, et quelques-uns d'entre eux portent un couvre-chef en forme de calotte ou de turban, orné de longues plumes.

Au premier plan, la moitié droite du tableau est occupée par un hangar couvert de paille, dominé par des palmiers. En haut d'un de ces arbres un enfant a grimpé à l'aide d'un cerceau; sur le toit du hangar est posé un oiseau familier, qu'on peut prendre pour une perruche, et à l'abri du feuillage un groupe de personnages des deux sexes devise tranquillement, tandis que plus près de nous, un négrillon s'amuse avec un singe et un chien, et que trois autres sont fort occupés à jouer avec des petits cailloux. Des récipients de formes variées, dispersés çà et là, contiennent des provisions pour la troupe.

Tous les personnages, grands et petits, distribués à travers le tableau, sont fortement teintés de noir, et ceux dont on voit les cheveux les ont crépus comme de véritables nègres, mais cet aspect particulier de la chevelure et la couleur sombre de la peau sont, chez la plupart des figures dansantes du second plan, à peu près tout ce qu'elles ont de vraiment nègre. Fréret connaît fort mal ce qui caractérise la physionomie nigritique, et ceux de ses personnages qui se présentent de face sont, à peu près tous, des *Blancs peints en noir*. C'est seulement dans ses silhouettes qu'il s'approche de la vérité en reproduisant de son mieux les profils de Brunias et de son interprète français L.-C. Ruotte, dont il a certainement les gravures sous les yeux. Le nègre et la négresse, qui se font face dans le groupe principal, et que, par conséquent, nous voyons de profil, sont imités des personnages placés par Brunias dans la même attitude sur sa planche *A Negroes-Dance*. C'est le même front un peu convexe, c'est le même nez court, relevé du bout; ce sont les mêmes lèvres un

peu fortes, mais le costume n'a plus la fidélité de ceux que l'artiste anglais avait dessinés *de visu*. Les coiffes ou turbans, ornés de plumes, que surmonte parfois une sorte de chapeau de paille. sont de pure fantaisie et l'on en peut dire à peu près autant des autres parties du costume. Le singe et le chien sont encore plus éloignés de la vérité.

Tout cela est bien l'œuvre de quelqu'un, qui n'a de ce monde créole, qu'il s'est chargé de mettre en scène, que des idées fort vagues et se contente de dissimuler un peu son ignorance à l'aide de quelques traits heureusement choisis chez un maître autorisé.

Les imitations de M.-L.-A. Boizot sont plus sincères et plus intéressantes.

IV

Marie-Louise Adélaïde Boizot, fille et sœur d'artistes classiques [1], avait passé la plus grande partie de sa vie d'atelier à dessiner sans grand succès, de nobles figures académiques, dans le goût néo-grec, froides et compassées. Phèdre et Hippolyte, Servius Tullius, Coriolan, Régulus, et quelques autres s'étaient partagé ses prédilections [2]. Puis la Révolution était venue fournir d'autres inspirations à son crayon, toujours classique, et elle avait dessiné pour Chapuy et pour Louis Darcis des médaillons petits et grands sur fonds noirs, symbolisant *La Liberté*, *L'Égalité* et *La Fraternité*, *La Raison* et *La Force*, *La nature*, *La Probité*, *L'Innocence*, *La Vertu* [3]. Toute cette iconographie révolu-

1) Son père Antoine était peintre et dessinateur. Il mourut en 1782 avec le titre de peintre du Roi. Son frère, Louis Simon, élève de Stoltz, eut le premier grand prix de sculpture en 1763.

2) Voici les titres des principales pièces de cette partie de son œuvre : *Phèdre et Hippolyte*; *Regulus partant pour Carthage*; *Télémaque chez Ménélas à Sparte*; *Prix de l'exercice du javelot à Sparte*; *Coriolan sollicité de ne pas prendre les armes contre sa patrie*; *Presage de la grandeur future de Servius Tullius*; *Générosité des femmes romaines*; *Continence et générosité de Scipion l'Africain*. Cette dernière seule est datée; elle est de l'année 1803.

3) Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale conserve toute cette serie, dans les *portefeuilles Boizot* et *Darcis*. Le même établissement pos-

tionnaire avait trouvé des acheteurs et l'artiste n'hésita pas, quand la Convention nationale abolit solennellement l'esclavage dans les colonies françaises (16 pluviôse an II-4 février 1794), à ajouter à la série de ses figures révolutionnaires deux nouvelles compositions « analogues à la circonstance » pour employer le langage du temps.

Adélaïde Boizot connaissait Ruotte, pour lequel elle avait dessiné une *Liberté patronne des Français* et une *France républicaine*[1], et ce fut certainement ce collaborateur qui lui mit en mains l'édition française de Brunias, qu'il avait dirigée et où elle alla chercher les têtes des affranchis de l'an II[2]. Ces médaillons, qui ont environ 7 centimètres de diamètre, et qui sont signés comme les autres *Boizot del^r. Darcis Sculp^t*, représentent, le premier un Noir vu de profil et regardant à droite, coiffé du bonnet phrygien, et drapé d'une étoffe qui vient se nouer sur son épaule; le second, une négresse, faisant face au nègre, coiffée d'un mouchoir élégamment drapé, ornée de boucles d'oreilles et portant un collier auquel est attaché le niveau, symbole égalitaire.

Moi libre aussi! dit le bon nègre; *Moi libre aussi!* réplique la négresse.

Les deux petits affranchis ainsi mis en scène, finement pointillés[3] avec une certaine naïveté, étaient intéressants et ils sont tout de suite devenus populaires.

sède de ce dernier une suite de gravures d'après Drouais, Guérin, Lawrence, Lethière et C. Vernet.

1) *La Liberté patronne des Français*, Boizot del. Ruotte sculpt.; *La France républicaine ouvrant son sein à tous les Français*, dessinée par Boizot, gravée par A. Clément et Ruotte. Nous connaissons d'elle encore une *Liberté soutenue par la Raison, protégeant l'Innocence et couronnant la Vertu*, une autre *Liberté armée du sceptre de la Raison, foudroyant l'Ignorance et le Fanatisme*, un *Génie de la Nation française qui reçoit le serment du Citoyen couronné par a Loi*, etc.

2) C'est d'ailleurs le même Depeuille, éditeur des gravures de Ruotte, d'après Brunias, qui publie les médaillons d'Adélaïde Boizot « *Se vend: à Paris chez Depeuille, Rue Franciade, Section du Bon Conseil.* »

3) Le pointillé, parfois un peu inégal, n'a pas été rendu avec toute sa finesse par la phototypie (voir fig. 21 et 22).

Les Amis des Noirs les ont accueillis avec faveur et répandus partout avec beaucoup d'entrain. Les tirages se sont multipliés; on en a vendu mis en couleur avec les chairs d'un ton roussâtre, les bonnets rouges et les draperies bleutées : on en a fait aussi de plus simples, les uns bistres et les autres noirs.



Fig. 21. — Le nègre de M. L.-A. Boizot.

Et le type antilien de Brunias, reproduit ainsi à des milliers d'exemplaires, retourna jusque dans les îles d'Amérique d'où il était sorti, porter la grande nouvelle de l'abolition de l'esclavage par la Convention nationale[1].

1) « La Convention déclare abolir l'esclavage des nègres dans toutes les colonies, etc. » (*Décret du 16 pluviôse an II.*)

V

Encore une fois le type du nègre de Brunias est revenu, si je ne me trompe, sous les yeux du public, quelque temps après la suppression des anciennes cartes à jouer abolies à la suite du 10 août.



Se vend à Paris chez Depeuille, Rue Franciade, Section de Bon Conseil

Fig. 22. — La négresse de M. L.-A. Boizot.

On sait que les cartiers furent invités à faire disparaître de leurs figures toute espèce d'allusion au passé qui venait de finir, et que Urbain Jaume et Jean-Démosthène Dugourg transformèrent bien vite dans leur fabrique de cartes à jouer de la rue Saint-Nicaise, Rois, Reines et Valets [1]. Les Rois devinrent des

1) Cf. Paul Boitaud, *Les cartes à jouer et la cartomancie*. Paris, Hachette, Bibl. des Chemins de fer, 1851, in-12.

Génies : *Génie de cœur* ou de la guerre, *Génie de trèfle* ou de la paix, *Génie de pique* ou des arts, *Génie du carreau* ou du commerce.

Les Reines se transformèrent en *Libertés* et les Valets en *Égalités*. Il y eut l'*Égalité de droits* (trèfle) et l'*Égalité de devoirs* (cœur), l'*Égalité de rangs* (pique) et l'*Égalité de couleur* (carreau) et cette dernière reçut pour emblème un nègre grossièrement enluminé, sous le barbouillage bleuâtre duquel je crois reconnaître l'esquisse d'un des profils les plus accentués de Brunias-Ruotte.

Cette dernière adaptation des profils ethniques du peintre anglais est signée *Dugourg inv. l'an II de la Rép. par Brevet d'invention.*

. . . .

C'en est fini dès lors du règne de Brunias dans l'iconographie ethnique [1].

Nos artistes vont s'inspirer pendant quelque temps d'autres types que leur fourniront les dessinateurs de l'expédition d'Égypte et, quand après de longues années de luttes, la paix enfin sera rétablie en Europe, les modèles exotiques de toute sorte seront devenus beaucoup plus facilement abordables.

C'est l'ère des grands voyages scientifiques autour du monde qui va en peu d'années renouveler l'ethnographie entière et créer du même coup toute une iconographie nouvelle, entièrement fondée cette fois sur l'observation de la nature.

1) Il n'est cependant point impossible que certaines statuettes en porcelaine, du Staffordshire, exécutées dans les premières années du XIX[e] siècle, et représentant des boxeurs nègres (M. Richard Thoumin, de Boulogne-sur-Mer, en possède un bon spécimen, dans sa riche collection céramique) dérivent encore des tableaux de Brunias.

XXXVI

ÉTUDE SUR LES COLLECTIONS AMÉRICAINES RÉUNIES A GÊNES A L'OCCASION DU IVe CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE[1].

La ville de Gênes a dignement célébré la mémoire du plus illustre de ses fils. Pendant plusieurs semaines les fêtes se sont succédé, brillantes et variées, dans la vieille cité ligure, en l'honneur du grand homme qui, il y a quatre siècles, découvrait un monde nouveau. *Colombus Lygur Novi Orbis Reptor*[2].

Aux cérémonies officielles s'ajoutaient, les unes après les autres, les commémorations scientifiques : les congrès remplaçaient les congrès, tandis que les expositions les plus diverses réunissaient, sous les yeux des visiteurs, les monuments artistiques ou scientifiques qui pouvaient le mieux les renseigner sur l'état de la civilisation de l'Europe et des terres nouvelles à la fin du xve siècle.

Des collections choisies et groupées avec beaucoup de goût dans le *Palazzo Bianco* rappelaient aux étrangers la vieille prépondérance artistique de l'Italie, tandis qu'un musée spécial, organisé sous l'inspiration directe du Souverain Pontife dans un coin de l'Exposition italo-américaine, cherchait à faire bien connaître l'état ancien des peuples transatlantiques au moment de la *découverte* et les modifications profondes introduites chez eux par la prédication de l'Évangile.

Mes collègues n'attendent point assurément que je leur décrive, d'une façon même sommaire, les richesses du Palais Blanc : la géographie et l'ethnographie ne comptaient qu'un pe-

1) Mémoire lu à la Société des Américanistes de Paris dans sa séance du 31 mars 1894 et imprimé dans le premier volume du *Journal* de cette Société pp. 1-31).

2) Légende que l'on trouve sur plusieurs anciens portraits de Christophe Colomb, et notamment sur le portrait anonyme du Musée Royal de Madrid.

tit nombre d'objets qui les intéressassent directement au milieu de tant de trésors et ces objets n'offraient en eux-mêmes qu'un intérêt scientifique tout à fait secondaire. C'étaient, par exemple, des modèles de navires de la fin du xve siècle, restitués approximativement à l'aide de vieilles miniatures; c'étaient encore d'anciens vases de Chine, des armes de Turquie, de Perse, des deux Indes, des étoffes de Siam, etc. [1], dont la description sortirait de notre cadre.

Il en était tout autrement des collections des missions catholiques américaines. Le géographe, l'archéologue, l'anthropologue y trouvaient beaucoup de choses qui méritaient d'être examinées avec attention, décrites et même figurées avec exactitude. J'ai consacré de longues heures à étudier cet intéressant musée, en attendant la venue du navire qui devait conduire de Gênes à Huelva les délégués des corps scientifiques. Les pages qui suivent renferment les résultats de ces investigations, classés dans l'ordre géographique, en allant du nord au midi, du Dominion canadien à l'archipel Magellanique qu'Argentins et Chiliens se sont récemment partagé.

L'Exposition des missions catholiques a dû son origine à l'opiniâtre volonté de Mgr Salvatore Magnasco, archevêque de Gênes, récemment décédé. Le savant prélat avait lu avec soin tout ce qu'on avait écrit sur Colomb, et il lui paraissait que la vie du grand navigateur était si intimement liée à l'apostolat chrétien, que « ce serait une omission déplorable d'honorer la mémoire de l'un sans tenir compte de l'autre ». Colomb, disait-il, avait ouvert les Indes occidentales aux missions catholiques; et par conséquent c'était un devoir, pour les hommes qui les dirigent aujourd'hui, de contribuer, dans la mesure de leurs forces, à l'éclat des fêtes célébrées en souvenir du grand événement qui avait été le point de départ de leurs lointaines entreprises.

1) Cf. *Catalogo degli oggetti componenti la monstra d'arte antica aperta nelle Sale del Palazzo Bianco*, etc. Genova, Frat. Pagano, 1892, 1 vol. in-12, p. 64-65, 68, 70, etc.

La Cour pontificale accueillit avec faveur les vues de l'archevêque. Le pape Léon XIII accorda sa protection à l'œuvre, et stimulés par les comités qui s'organisaient à Rome et à Gênes, les missionnaires, réguliers ou séculiers, habituellement indifférents, souvent hostiles aux études ethnographiques et anthropologiques, devinrent, par une soudaine et inopinée conversion, des collaborateurs ardents de ces sciences peu appréciées naguère dans les cloîtres et les séminaires.

L'aide pécuniaire du municipe de Gênes, le concours de quelques grandes familles de cette riche cité permirent bientôt de construire à l'une des extrémités de l'Exposition qui s'installait le long du Bessagno une salle de grandes dimensions avec d'importantes annexes ; et nous vîmes arriver, au Trocadéro, à la fin d'avril 1892, un groupe de délégués qui venait étudier nos installations et nos collections. M. G. Ricci, le zélé secrétaire du Comité, frappé du rôle très important que jouaient dans nos galeries les mannequins, reproduisant d'après des moulages sur nature les types des races exotiques, demanda et obtint sans difficulté l'autorisation de faire copier en toute hâte, par notre sculpteur, un certain nombre de personnages, hommes et femmes, des deux Amériques.

Ce sont ces mannequins imités des nôtres, que nous retrouvons dès l'entrée du Musée des missions. Modelés et montés en six semaines, vêtus pour la plupart de costumes qu'il a fallu fabriquer à Paris sur le modèle de ceux de notre Musée, ces Indiens de Gênes se ressentent de cette exécution hâtive et imparfaite, et nous ne nous arrêterons que devant ceux d'entre eux qui, parés d'authentiques dépouilles, auront quelque chose à nous dire des arts et des industries du Nouveau-Monde.

Groenland, Canada. — Deux Eskimos, imités ainsi de ceux du Trocadéro, représentent seuls le Groenland, où les missions catholiques ne possèdent d'ailleurs aucun établissement. Deux Indiens, de même origine, rappellent le souvenir des tribus canadiennes, auxquelles appartiennent en outre quelques objets

anciens, exposés par le Vatican et un certain nombre de pièces modernes envoyées par Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface.

Il ne reste plus guère de choses originales chez les Indiens actuels du Canada[1]; le travail de l'écorce du bouleau ou du cyprès, la préparation de la peau de daim ou de cerf constituent à peu près leurs seules industries spéciales. Ils confectionnent adroitement des canots en bouleau, à la fois très légers et très solides, des boîtes, des paniers, des seaux de la même matière. Ils fabriquent aussi, non sans habileté, les pièces de leurs vêtements, mais ces *articles* se sentent de plus en plus du commerce des Blancs. Les mocassins, notamment, se rapprochent de nos pantoufles : ils ont maintenant une semelle, et la tige, fendue en avant, de la vieille chaussure nationale, disparaît ou se transforme en un revers garni de morceaux d'écarlate.

États-Unis. — Deux statues d'Indiens, inspirées de celles du Musée du Trocadéro, symétriquement placées en face de celles du Canada, ornent le compartiment des États-Unis. Elles représentent un Ute et une Mandane. Les vitrines qu'elles encadrent renferment une petite collection d'objets, envoyés par les Bénédictins du *South* et du *North Dakota*. Ce sont surtout des peaux de daim brodées de perles diverses et parfois aussi de piquants de porc-épic, coussinets, bourses, étuis, mocassins, jambières; puis des boîtes également ornées de perles et destinées à divers usages, la gourde pleine de petites pierres, que le *medecine-man* agite autour de ses clients pour chasser le mal qui les étreint, le toupet de crins et de plumes d'un ancien chef des Dakotas du nord, des masses de guerre de divers types, tous bien connus d'ailleurs des ethnographes, des flèches à pointes de fer, un couteau de corne, un autre de fer avec sa gaine décorée, etc., etc. Nous remarquons encore deux petits modèles d'habitation des

1) Quelques tribus de la Saskatchewan ont seules conservé des traces de l'ancien état social. Nous n'avons vu à Gênes aucun objet qui leur ait appartenu.

Sioux, une poupée représentant un jeune Indien dans son berceau de peau orné de perles et de petites clochettes de laiton, enfin une ancienne *malle* des Nompa de la Rivière Mauvaise, plus connus sous le nom de Sioux de la *bande des Deux-Chaudrons*.

Ces anciens Indiens de l'Ouest se servaient d'un mode de transport qu'ils ont abandonné bien vite quant ils ont connu les chariots ou wagons des Blancs. Ils fixaient deux longues perches à leur cheval de trait, attachaient transversalement sur ces perches des espèces de malles où ils avaient entassé leurs ustensiles, et assis eux-mêmes sur ces caisses, se faisaient traîner par le cheval.

Mexique. — L'archéologie des États-Unis n'était représentée que par quelques pierres taillées des Prairies envoyées par le Vatican ; les antiquités du Mexique ne figuraient aussi à peu près que pour mémoire. Quelques mauvaises figurines de terre des types bien connus de Mexico ou de Teotihuacan composaient avec un lot de bois sculptés des *îles Viti* et une hache de bronze préhistorique du centre de l'Europe, montée bizarrement à une époque récente, le plus singulier amalgame.

Guatémala. — Les expositions des Républiques de l'Amérique centrale offraient heureusement beaucoup plus d'intérêt au visiteur. Toutefois le Guatémala ne montrait guère qu'une collection de petites statuettes, très fines, d'Indiens plus ou moins civilisés, portefaix, marchands, etc. et de grandes statues sculptées, non sans adresse, par quelque Indien converti à la religion catholique.

Honduras. — Par contre, le Honduras groupait des documents assez abondants et assez variés sur ses habitants actuels et juxtaposait à ces indications relatives à l'état présent du pays de précieux renseignements sur ce qu'il a été jadis.

L'archéologie du Honduras est jusqu'à présent très mal repré-

sentée dans les collections européennes. A part quelques menues sculptures trouvées à Copan par Galindo, nous n'avons à Paris aucune pièce de ce petit État, et mes souvenirs ne me rappellent rien qui donne la moindre idée de l'art ancien des hautes terres de l'Ulua ou de la Choluteca dans les musées d'Europe qu'il m'a été donné de visiter.

Ce n'est point pourtant que les ruines fassent défaut en ces nombreuses vallées qui rayonnent autour de la plaine de Comayagua (Nueva Valladolid), et Squier n'a pas mentionné moins de douze anciennes villes indiennes[1] dans ces parages dont il loue les larges pyramides, les constructions en terrasses, souvent garnies de parements, les *mounds* en terre de forme conique, et les retranchements de pierres, sans omettre de signaler la découverte de diverses sculptures en pierre et de vases d'un grande beauté[2].

Or l'Exposition de Gênes nous met en présence de quelques échantillons tout à fait exceptionnels de ces deux arts, sculpture et céramique, recueillis au voisinage de ces vieilles cités oubliées.

Les sculptures sont taillées dans le basalte et dans le marbre. Ces grosses pièces sculptées en basalte, qui proviennent de Tegucicalpa, dans la haute vallée de la Choluteca, représentent une tête humaine coiffée d'une tête de puma, un personnage, les mains croisées sur la poitrine, une tête de mort hiératisée, sans parler de quelques autres fragments de moindre importance. La tête de mort rappelle celles de Copan, souvent figurées déjà, et il n'y a pas lieu d'insister sur sa description. La statue aux mains croisées est d'un travail grossier et peu intéressant. Mais la tête d'homme que le puma surmonte est tout à fait exceptionnelle, et

1) Brancroft indique, d'après Squier et quelques autres voyageurs, des antiquités indiennes à Chapulistagua, Jamalteca, Guasistagua, Chapuluca, Tenampua ou Pueblo Viejo, Maniani, Tambla, Yarumela, Calamulla, Lajamini, Curura, aux environs de Comayagua et à Aramacina, plus au sud. (H. H. Bancroft, *The native Races of the Pacific States of North America*, vol. IV, *Antiquities*, p. 70 et suiv.)

2) E. G. Squier, *Notes on Central America, particulary the States of Honduras and San Salvador*, etc. New-York, 1855, in-8°, p. 123.

j'ai cru devoir en reproduire ci-contre une réduction photographique[1].

Le personnage qu'elle figure (pl. I) offre, en effet, une physionomie extrêmement intéressante. Le nez est droit, assez long, le lobule atteignant à peu près le même niveau que les narines arrondies et modérément dilatées. Les yeux, faiblement tracés et presque sans prunelles, ont une forme très caractéristique. Ils présentent, ainsi qu'on le voit fréquemment sur les sculptures ou les peintures américaines, une paupière inférieure beaucoup plus longue et plus recourbée que la paupière supérieure et ils ont cette obliquité extraordinaire dont les céramiques de l'île d'Ometepec et plusieurs des statues de Zapatera dans le lac de Nicaragua, ont fourni de remarquables exemples[2]. La bouche est large et forte, les deux lèvres sont épaisses, la lèvre inférieure est surtout saillante et pend quelque peu, enfin le menton est court et séparé de la bouche par une dépression transverse, fort accusée. Cette tête, qui a vraiment quelque chose de très particulier, ferait involontairement penser à certaines œuvres des îles de la Sonde, si elle n'était pas surmontée d'une haute coiffure cubique formée d'une tête de puma encadrée de touffes de cheveux, essentiellement américaine. L'ensemble du monument rappelle, en plus petit, les pilastres du Nicaragua, si bien étudiés par Stephens et M. Bovallius.

D'autres pièces de moindre volume, également en basalte, proviennent de D. Fernandez Martinez et du curé de Colon. Ce sont des *metates* ou pierres à broyer concaves. L'une, montée sur trois pieds, se termine à ses deux extrémités par des têtes d'animaux indéterminables; une autre porte sur deux pieds seulement, deux de ses trois supports venant se joindre en une sorte de V à pointe inférieure.

1) Je dois cette épreuve et les autres qui l'accompagnent à l'obligeance de M. G. Ricci, secrétaire de l'Exposition.

2) On sait que cette obliquité de la fente palpébrale a été fréquemment observée à Téotihuacan (Mexique) et dans diverses ruines du Yucatan. Nous avons insisté à deux reprises plus haut sur ce trait particulier.

Nous nous arrêterons un peu plus longtemps devant un superbe morceau de marbre sculpté, envoyé par la sign. Rita Aranda de Comayagua, et trouvé dans le fond de la rivière Humuya, qui traverse le département de ce nom[1]. C'est un vase presque complet (pl. II), à peu près cylindrique, tout couvert d'ornements en bas-relief en forme de torsades, et de grecques aux angles adoucis, au milieu desquels on distingue un personnage assis, dont la tête triangulaire est assez semblable à celles que les potiers d'Ometepec ont figurées sur leurs écuelles de terre peinte. Les yeux ont la forme spéciale que j'ai déjà décrite ; la prunelle y est représentée par un point creux ; les sourcils et le nez dessinent deux équerres dont les angles répondent à la racine du nez et la bouche est représentée par un fer à cheval dont la courbe limite à la fois nez et paupières. On trouvera des faces analogues dans l'ouvrage de Bransford[2]. Les bras du personnage, cernés d'un double trait, sont contournés en une grecque arrondie et ses jambes sont ramenées de telle façon en avant et en dessous que les deux pieds terminés par cinq énormes doigts, tous égaux, viennent appliquer leurs plantes l'une contre l'autre.

Le vase de l'Humuya a une anse pleine, relativement épaisse, que forme un gros *puma* aux narines largement dilatées, montrant une formidable denture : la tête globuleuse du carnassier qui affleure le bord du vase porte deux petites oreilles dressées et ses pattes, dont les premiers segments font partie de l'anse, se perdent en s'aplatissant au milieu du décor général. Sur le dos de la bête on retrouve les grecques arrondies dont j'ai déjà parlé, dessinant des reliefs fort saillants qui semblent correspondre à la naissance des membres et à la queue contournée en travers.

J'ai figuré plus loin cette remarquable sculpture dont je ne

1) Rappelons que l'Humuya forme avec la Venta, le fleuve Ulua. C'est le long de son cours que sont situées les ruines les plus importantes du Honduras.

2) J. F. Bransford. *Archæological Researches in Nicaragua*. Washington. Smithson. Contrib., n° 383, 1881, in-4°.

connais point l'équivalent dans les cabinets d'archéologie américaine. On pourra ainsi facilement la comparer au mortier de granite de Brita et à quelques autres pièces de même famille.

Il me reste à parler du vase de terre de la sign. Caterina Bulnas, trouvé dans l'Humuya comme le marbre sculpté de la sign. Rita Aranda. C'est un cylindre[1], d'une terre cuite épaisse et lourde, monté sur trois petits pieds droits sans ornements, et sur lequel on a peint une figure accroupie dans l'attitude de l'offrande, surmontée d'une rangée de *catuns* qui font le tour du cylindre. C'est une variante intéressante d'un sujet souvent mis en scène par les sculpteurs et les céramistes de l'Amérique centrale. On connaît notamment des exemples de cette représentation provenant de diverses localités du Yucatan.

Le Honduras moderne était, je l'ai déjà dit, assez largement représenté. Parmi les pièces d'histoire naturelle, qui peuvent nous intéresser, je mentionnerai les minéraux et les bois utiles de l'évêque de Comayagua, S. E. F. Manuel Velez; les plantes médicinales et autres du curé Lopez, de la Paz; enfin et surtout la collection d'ossements de mastodonte, mandibules, dents, fémur, vertèbre, etc., de D. Modesto Chacon, de Gracias, provenant de la vallée de l'Humuya.

L'ethnographie des Indiens actuels comprend des vases usuels en terre cuite, ayant assez bien conservé les formes archaïques, des récipients en bois assez grossiers, des courges ornées de dessins, des modèles de canots, de rames, etc., et diverses flèches à pointe de bois ou de fer, parmi lesquelles le *poïti*, flèche à oiseau, qui assomme la bête, mais n'endommage point son plumage.

A côté de ces objets qui figuraient, en quelque sorte, à titre de survivance à l'Exposition génoise, on en pouvait voir un assez

1) J'aurais voulu reproduire cette curieuse figure accroupie, mais la couleur rouge dont s'est servi l'artiste n'est pas venue sur le fond brunâtre du cylindre.

grand nombre d'autres, travaillés en cheveux ou en cire, en bois ou en paille, en laine, en soie, en perles, qui témoignaient généralement de plus d'adresse manuelle que de bon goût chez leurs auteurs, les Indiens civilisés d'Erandique ou de Siguatepeque. Cette appréciation s'applique d'ailleurs aux œuvres des Indiens actuels de toutes les Républiques espagnoles.

Salvador. — Les objets modernes du Salvador, envoyés par le Vatican, sont aussi médiocres que ceux du Honduras, et je ne vois à mentionner comme œuvres anciennes que de rares antiquités sans grand intérêt, terres cuites et pierres travaillées assez grossières, de Zagapa et de Chalcuapa. Le Vatican, auquel était due aussi cette petite exposition archéologique, ne possédait aucune pièce comparable au grand vase peint, si original dans sa barbarie, qui fait l'ornement de la collection de M. Louis Adam, ni même à la figure de terre à engobe d'un rouge brillant, si animée dans sa laideur, que le regretté M. Eugène Pector a offerte naguère au Musée du Trocadéro. La statuette assise de Zagapa rentre toutefois dans ce dernier type de fabrication, dont elle n'est d'ailleurs qu'un spécimen assez indifférent.

Antilles. — L'archéologie des Antilles aurait pu donner matière à bien des manifestations intéressantes, de la part des missionnaires qui sont répandus dans ces îles. Ainsi, par exemple, les missionnaires français de la Dominique ont commencé aux Paliers (Vendée), où s'élève leur maison-mère, un petit musée spécial d'antiquités caraïbes; ils auraient pu prendre une part importante dans l'entreprise génoise.

Seuls les FF. Prêcheurs hollandais, qui sont établis à Curaçao se sont fait représenter par un envoi d'une certaine importance. Cet envoi consistait en quelques portefeuilles contenant des copies des inscriptions sur pierre découvertes dans les îles Aruba et Bonaire, dit le catalogue, par le missionnaire J. Van Koolwijk.

Le temps m'a manqué pour vérifier dans quelle mesure cette

collection diffère de celle dont M. Alphonse Pinart a présenté la reproduction autographiée au Congrès des Américanistes de Paris en 1888. Il semblerait résulter, d'une note lue par notre collègue à l'une des séances de la Société de géographie en 1892, que le recueil d'inscriptions d'Aruba est l'œuvre commune du missionnaire hollandais et du voyageur français[1]. S'il en est ainsi, il est regrettable que le nom de M. A. Pinart ne figure point au catalogue de Gênes, à côté de celui du R. P. Van Koolwijk.

Vénézuéla. — L'exposition vénézuélienne est fort restreinte. Le professeur Oliva Riccardo a prêté deux modèles d'habitation lacustre, un arc et quelques flèches. Le Vatican a envoyé des agrafes de vêtements faites des cornes et des pattes d'un cerf. Les modèles assez bons reproduisent les constructions sur pilotis des Indiens Parausanos de Sinamaica et des Indiens de Santa Rosa. On peut voir à peu près les mêmes au Musée du Trocadéro, qui les a reçus de Mme Marcano.

Guyanes. — Quelques objets fort connus représentent seuls l'ethnographie des Guyanes. Des couronnes de plumes, une plaque d'écorce façonnée en manière de vêtement rappellent deux des industries les plus répandues des Galibis. Le travail des nègres marrons, Bonis, Paramacas, etc., est symbolisé dans un élégant modèle de pirogue habilement taillé en bois et dans quelques cocos travaillés. Enfin une corbeille de fruits en cire évoque le souvenir des fabriques médiocrement artistiques des créoles de Suriname.

Colombie. — L'Exposition colombienne nous met sous les yeux un bon nombre de choses modernes recueillies chez deux peuples importants des États du nord, les Goajires et les Arawaks, et une intéressante collection d'antiquités recueillies un peu partout dans le vieux Cundinamarca.

On sait que ce terme un peu vague comprend en un large

1) Cf. *Comptes rendus de la Soc. de géographie*, 1892, p. 16.

ensemble, assez mal délimité[1], les cantons relativement civilisés, qui s'étendaient jadis de la Sierra Nevada de Sainte-Marthe au bord de la mer des Antilles, à San Agostin tout au haut de la vallée de la Magdalena. Dans tous ces territoires on a rencontré souvent et on continue de rencontrer les traces fort visibles de maint petit peuple, ayant acquis jadis dans les arts céramiques, la glyptique, la métallurgie, etc., une habileté remarquable. Tout au nord, c'est l'indigène ancien de la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, le Tuy-Coua, qui accumule dans les tombes de ses chefs les vases en terre noire lustrée et fine en forme d'animaux ornés de fines incisures, les marmites et les tasses godronnées, les aiguières à anse plate et à double tubulure symétrique, et inhume avec ces curieuses céramiques de menus objets d'or, des perles et des boutons d'agate, des haches et autres ustensiles en pierre dure adroitement polie. Un peu plus à l'est, sur le Rio Hacha, ont vécu des céramistes qui confectionnaient des statuettes d'une terre jaune grisâtre, remarquables par la forme triangulaire du visage, l'exiguïté du nez à la fois très court et très plat avec les narines renflées, la largeur démesurée des paupières fermées et légèrement obliques, enfin la brièveté des bras simulant de très petites anses. Ces personnages sont tous féminins, et, comme ils contiennent un grelot à l'intérieur, il est permis de supposer qu'ils jouaient le rôle de poupées, comme tant d'autres statuettes de terre cuite trouvées plus au sud dans les *huacas* des anciens Péruviens.

La vallée de la Cauca est fort riche en antiquités, l'État d'Antioquia qui en occupe la meilleure partie livre chaque année aux *huacheros* des quantités d'objets, dont un bon nombre sont de l'or le plus pur. L'Exposition de Gênes, qui nous montre un vase des Tuy Couas, trouvé dans une nécropole à six lieues de Santa Martha et une statuette féminine du type du Rio Hacha,

1) Dans la géographie politique actuelle, l'*estado de Cundinamarca* est cependant limité à la portion moyenne de la vallée de la Magdalena avec Bogota, et comprend, en outre, tout le pays sauvage à l'est, entre le Guaviare, l'Orénoque et le Mauta.

contient une certaine quantité de pièces des environs de Medellin, la capitale de l'État d'Antioquia. J'ai tout d'abord remarqué un très curieux vase à personnage, en terre rouge engobée de blanc. Le profil de la panse du vase est de forme dièdre; les bras et les jambes du sujet ramenés en avant sont représentés en relief. Le col, globuleux et ramassé, est transformé en une tête humaine, raccourcie de haut en bas, avec les paupières closes, allongées entre la base du nez et le trou auditif d'une manière grotesque et une toute petite bouche entr'ouverte en double triangle (voy. ci-joint, pl. III). Ce type n'est pas rare dans la vallée de la Cauca; il est toutefois peu commun d'en rencontrer des échantillons aussi volumineux.

Les environs de Medellin ont encore fourni à Mgr Herrera diverses poteries en forme de tasse montée sur pied, décorées avec soin, et parmi lesquelles j'ai surtout remarqué une sorte de calice dont le pied est évidé, au point où il soutient la coupe, de deux ouvertures triangulaires symétriques. J'avais déjà vu des triangles décoratifs ainsi percés à jour dans le pied de vases antiques du Nouveau Monde. Le Trocadéro en possède plusieurs des hauts plateaux du Mexique et, chose au moins singulière, M. Ernest Satow en a retiré d'assez semblables de ses fouilles dans les *mounds* de la province de Kaudzuke (Japon). On peut voir dans quelques-unes des planches, fort mal dessinées d'ailleurs, de son mémoire *Ancient sepulchral mounds in Kaudzuke*[1] des calices en terre, dont le pied, plus ou moins élancé, est ainsi fenêtré de triangles et de carrés longs. Ce rapprochement, qui n'a pas été fait, à ma connaissance du moins, s'ajoute à quelques autres, pour accentuer les ressemblances entre ces vieilles céramiques des *mounds* de l'ancien Japon et certains groupes d'antiquités américaines, parmi lesquels celui de la Cauca occupe une assez large place[2].

1) *Transact. of the Asiatic Society of Japan*, vol. VIII, p. 315 sqq. 1880.

2) Je note, en passant, à titre d'exemple, le rapprochement qui me frappe entre les gourdes à raies concentriques et les vases à boire en pots-à-fleur du Kaudzuke et les fabriques de même forme d'Ancon, près Lima; entre

Des poids de fuseau en terre cuite ou en pierre gravée, une *pintadera* de pierre, des couteaux et des haches, un anneau aussi de pierre, un collier de disques de corail, un métate à quatre pieds en basalte, envoyés par le Vatican, complètent la collection colombienne antique.

La collection moderne est formée de deux séries ethnographiques intéressantes, l'une empruntée aux Goajires, l'autre provenant des Arrawaks.

Les Goajires sont les habitants de la grande péninsule qui terme à l'ouest et au nord-ouest, la lagune de Macaraïbo. C'étaient encore, il y a quelques années à peine, de vrais sauvages, chez lesquels les Blancs ne se risquaient pas volontiers.

Un Anglais, M. A. Simons[1], un Français, M. H. Candelier[2], quelques autres voyageurs encore, ont exploré, dans ces derniers temps, la Goajire, et l'ethnographie des indigènes, interprétée notamment par M. A. Ernst, de Caracas[3], est aujourd'hui bien complète. Ce sont les principales matières de cette ethnographie qu'ont rassemblées les Capucins de la mission de Rio Hacha : *tekiara*, sorte de couronne en fibre de palme, en peau ou en laine; *gorro*, barrette que porte le *mama*, médecin-sorcier et prêtre des Goajires; *shein*, longue chemise en coton teinte par taches avec le *dividivi*; *yeos*, cordon tissé avec les fibres de la plante dite « occhio di bue » ; *sori*, le hamac ; *raskera*, la bourse ; *mochila*, le sac ; *urraiche*, l'arc ; etc.

Les mêmes missionnaires s'étaient également procuré divers objets en usage chez les Arrawaks.

certains bonhommes de terre cuite de la même nécropole japonaise et d'autres trouvées au Tabasco, par M. D. Charnay.

1) F. A. A. Simons, *An exploration of the Goajira peninsule* (*Proc. R. Geogr. Soc.*, déc. 1885).

2) H. Candelier, *La péninsule goajire* (*Bull. de Géogr. hist. et descriptive*, 1893, p. 393-437).

3) Cf. A. Ernst, *Die Goajiro-Indianer, eine ethnographische Skizze* (*Zeitschrift für Ethnol.*, Bd. II, S. 328-336, 394-403, 1870. — Cf. Id., *Ethnographische Mittheilungen aus Venezuela* (*Verhandl. d. Berlin. Gesellsch.*, 1886, s. 515-545). — *Die ethnographische Stellung der Guajiro Indianer* (*Ibid.*, 1887, s. 425-444).

Ces derniers furent probablement, comme le pense M. Candelier, les prédécesseurs des Goajires qui les ont expulsés de la péninsule, il y a trois ou quatre cents ans [1]. Les Arrawaks furent coupés en deux par l'invasion goajire venue probablement du sud-ouest. Les uns rejetés à gauche dans la Sierra-Nevada y occupent aujourd'hui encore quelques villages dispersés dans les différentes chaînes : les autres vers la droite sont disséminés en petits groupes qui vont jusqu'à l'Essequibo et à la rivière de Suriname.

Ces Indiens ont une ethnographie fort simple dont nous voyons ici des spécimens, parmi lesquels j'ai surtout remarqué un caveçon ou chevêtre, des ornements de plumes élégamment assorties, et divers spécimens de tissus avec le matériel technique correspondant. Les missionnaires se sont particulièrement attachés — et on ne saurait trop les en louer — à grouper les matériaux d'une pharmacopée indienne : écorces, feuilles, fruits, etc., usités par les Arrawaks pour calmer les douleurs de ventre, faire tomber la fièvre, tarir les flux catarrheux, etc. Il y aura peut-être quelques médicaments utiles à tirer de ces *birabira*, *gualacuina*, *queissa*, etc., plus ou moins inconnus, dont les *mamas* savent tirer parti dans leurs pratiques de sorcellerie médicale.

Équateur. — Les séries modernes de l'Équateur exposées par les Dominicains de Quito ne contiennent guère d'objets qui ne soient bien connus de nos lecteurs. Les bois sculptés, religieux ou profanes, les figurines en cire, les coupes en corne de bœuf, etc., etc., n'offrent rien de véritablement intéressant. J'ai noté en passant deux collections de peintures, la première de dix-huit tableaux à l'huile, la seconde de soixante-huit aquarelles, le tout fort médiocre, représentant des costumes indiens du Napo, de Zapara, etc., etc., et un fort beau pectoral de peau, orné de colliers de plumes, de graines, etc., etc.

1) Candelier, *op. cit.*, p. 403.

Des collections d'antiquités exposées par le Vatican nous présentaient quelques objets de pierre, haches, anneaux, amulettes, ou de bronze, haches, pointes, etc., et des céramiques réunissant la plupart des formes bien connues des tombeaux de l'Équateur et notamment des gargoulettes à col allongé, surmonté d'une tête humaine, telles qu'on en rencontre fréquemment au Rio Bamba et de petites *aryballes* du type de *Guano*, ornées d'une tête de puma à la base du col, et munies de larges anses demi-circulaires, attachées très bas sur la panse.

Pérou. — Ce sont encore les terres cuites qui dominent dans l'exposition péruvienne. Empruntées à trois collections particulières, elles donnent une idée assez juste de l'extrême variété des formes et des différences profondes de facture qu'on a depuis longtemps signalées dans les céramiques de l'ancien Pérou. Les vases d'Ancon, envoyés par M. le comm. d'Amezaga, sont, comme presque toujours, d'une facture médiocre; modelés sans art dans une terre assez grossière, engobée de rouge et de blanc, et dessinant parfois des reliefs sans grâce, péniblement appliqués sur leur panse, leur col ou leurs anses. D'autres vases, sans provenance connue, exposés par M. le comm. Vincenzo Picasso et M. Solari, sont, au contraire, remarquables par leur élégante fabrication; ils ont été assurément exhumés, soit du département de la Libertad, soit des confins méridionaux du Pérou. J'ai remarqué notamment un beau vase à engobe rouge et jaune, surmonté d'une tête de hibou qui doit venir de Moche, et un autre vase, des mêmes parages, sur les flancs duquel on a peint au trait avec adresse un guerrier armé d'une hache probablement métallique dont le manche se transforme, en se contournant, en une sorte de serpent, analogue à ceux qu'a publiés Squier[1]. Un troisième vase, en forme de gourde, appartient à cette catégorie de terres polychromes, dont Ica était jadis le principal

1) E. G. Squier, *Peru. Incidents of Travel and Exploration in the Land of the Incas*, New-York, 1877. in-8°, p. 186-187.

centre de fabrication. Le noir et le jaune, le brun et le blanc, et une sorte de gris violacé tout à fait particulier, composent à ces vases une décoration un peu lourde, mais riche et harmonieuse.

Je ne veux parler des bronzes (*idoli in bronzo*) qui accompagnaient ces terres cuites, que pour appeler une fois de plus l'attention des spécialistes et des amateurs sur les odieuses contrefaçons dont quelques audacieux faussaires propagent effrontément les surmoulages depuis quelques années. On les reconnaît aisément aux sujets qu'ils représentent; ce sont presque toujours de petits personnages, en bas-reliefs découpés, surmontés de soleils ou élevant au bout des bras des croissants, des étoiles, etc. La matière, qui a servi à couler ces horribles bonshommes, paraît être une sorte de bronze qu'une immersion plus ou moins prolongée dans un fumier spécialement préparé a couvert d'une couche de vert-de-gris, sans lui donner d'ailleurs aucune espèce de vernis ou de patine. Cette efflorescence gris verdâtre, inégale et mal adhérente, disparaît aisément par le frottement, et l'éclat du métal neuf se montre presque aussitôt. J'ai fait cette petite démonstration à M. le Conservateur de l'Exposition de Gênes, qui s'est empressé de retirer des vitrines les neuf pièces contrefaites qu'il s'était cru d'abord obligé d'y admettre[1]...

La momie du musée de l'Université de Gênes, qu'on voit un peu plus loin dans la même travée, est probablement une momie d'Ancon, de Chançay ou des environs de Lima (Santa Rosa, Infantas, etc.). Elle offre l'attitude habituelle et la déformation caractéristique des momies des anciens Yuncas.

Dans une vitrine, au voisinage de la momie, M. Dufour a exposé un curieux *poncho*, trouvé sur une autre momie qui devait être celle d'un chef. Il est en gros coton écru, orné de glands de laine rouge et d'appliques aussi en laine, formant des

1) Il a expulsé du même coup un vase surmoulé surmonté d'un soleil, de même provenance, semble-t-il. J'ai fait subir le même sort à un vase tout semblable de la collection Wiener, au Musée du Trocadéro.

personnages trapus, dont les yeux, le nez, etc., sont représentés en relief.

On a trouvé ces appliques, formant des sortes de phalères, ou encore de véritables épaulettes, sur un assez grand nombre de momies et les collections Quesnel, de Cessac et Wiener au Musée du Trocadéro en possèdent quelques spécimens, dont un seul d'ailleurs égale en importance les ornements du poncho du professeur Dufour.

Ce détail de l'ancien costume militaire péruvien apparaît sous une forme un peu différente dans une collection de peintures anciennes extraordinairement curieuses groupées sur la muraille la plus proche. Ces peintures, exécutées sur un mince tissu de coton par un artiste indigène ou par quelque métis hispano-péruvien, vers la fin de XVIe siècle, ont la prétention de représenter les quatorze Incas qui se sont succédé depuis Manco Capac jusqu'au malheureux Atahualpa et le féroce conquistador « Don Francisco Pizarro » qui détruisit leur empire, en assassinant ce dernier. Ces portraits appartiennent aujourd'hui à M. l'avocat Pozzo ; ils étaient au Musée de Lima avant la prise de la capitale du Pérou par les troupes chiliennes : on en trouve une reproduction sommaire dans le frontispice de l'album de Rivero et Tschudi [1].

J'ai pu récemment acquérir à très bon compte pour le Musée d'ethnographie six portraits d'un travail exactement semblable, beaucoup plus petits, il est vrai que ceux de Gènes, mais représentant quelques-uns des Incas, non plus en buste, mais *en pied*, ce qui permet d'étudier toutes les pièces de leur toilette. Ces portraits, peints aussi sur coton, qu'on a pu voir longtemps dans la salle à manger d'un hôtel de Rochefort, sont entrés au Musée par l'obligeante entremise de M. le docteur Bourru [2].

Bolivie. — Le Pérou moderne est représenté par une petite

1) *Antiguedades Peruanas* por Don Mariano Eduardo de Rivero y Dr. Don Juan Diego de Tschudi. Viena, 1851, in-fol. obl.
2) Voy. plus loin le mémoire n° XI.

quantité d'objets à peu près insignifiants, mais la Bolivie nous montre une collection assez nombreuse d'objets fort intéressants recueillis par les Franciscains chez les Chiriguanos, les Tobas et les Noctenes.

L'ethnographie rudimentaire de ces nations sauvages, peu connue en dehors des grandes collections spéciales, est ici à peu près complète. Nous pouvons successivement examiner le *tembeta*, ornement de bouche, en bois, simple ou décoré de plomb, de petites perles bleues, etc.; les *ndambinchi* ou pendants d'oreilles, portés d'abord très petits, et dont on augmente peu à peu le diamètre jusqu'à leur donner 7 centimètres[1]; *mboivera*, l'ornement de cou en nacre élégamment découpé; *iguiraquigua*, le peigne des Chiriguanos; *ancandaoguasupi*, les chapeaux; *avaà*, l'ornement de tête des femmes; *tirù*, la veste d'homme; *tipoi*, celle de femme; *mbaeriru*, la sacoche; *ayo*, le filet à provisions, etc.

Puis ce sont des ceintures de danse ornées de sabots de ruminants, de lamelles de fer, etc., des colliers en graines, en plumes, etc., puis de petits ustensiles : *hendiguapisica*, l'épiloir; *itacua*, le brunissoir à poterie; *jà*, le fruit de zucca, qui sert de gobelet; certaines valves de coquilles usitées en guise de cuiller. Enfin voici le matériel de la guerre : la *macaña* du farouche Toba; la canne à pointe de fer, la *bola*, et enfin une sorte d'instrument de musique analogue à l'*ocarina* employé à la guerre ou dans les bacchanales.

Des séries particulières réunissent en outre les matières alimentaires, telles que graines de zucca (*caraguani*, *guinducandi*) fruits secs, etc., les matières tinctoriales, comme l'*urundeipire* qui donne une couleur café, *caogui* qui produit une teinte bleu céleste, *urucu*, le roucou bien connu, etc.; les matières textiles, la *caraguata*, par exemple, et enfin les remèdes, et notamment le *tuncainti*, le bec du toucan, *alcantraz* qui, pulvérisé et mêlé à l'eau, est donné aux femmes dans certains moments critiques!

1) Le Musée d'ethnographie du Trocadéro possède deux paires de *ndambichi*, qui atteignent un diamètre de 55 et 65 millimètres (Coll. Thouar).

Brésil. — C'est encore le mobilier sauvage qui donne à la petite exposition brésilienne son cachet vraiment original : malheureusement les exposants n'ont presque jamais établi la provenance détaillée des objets *indiens* qu'ils présentaient. La collection du comm. Martins Rodriguez, consul du Brésil à Gênes, est vaguement étiquetée *Para*; les objets des Franciscains sont tous supposés de *Manaos*, ceux des Capucins sont dits de *Rio de Janeiro*.

Au milieu des ornements de plumes, qui éclatent dans ces vitrines en véritables feux d'artifice, je ne vois rien qui soit déterminé avec suffisamment d'exactitude et je regrette en particulier que les mannequins du comte Stradelli de Plaisance, si superbement équipés, manquent d'étiquettes détaillées.

Il aurait fallu que, s'aidant des inventaires de l'exposition spéciale, naguère organisée à Rio de Janeiro sous les auspices du regretté Don Pedro [1], on reprît peu à peu tout ce précieux matériel, fort authentique, mais en grand désordre. On aurait ainsi donné aux visiteurs des notions exactes sur quelques-unes des tribus brésiliennes les plus curieuses, au point de vue décoratif, du San Francisco et de l'Amazone.

République Argentine. — Ce sont des Franciscains, établis principalement au Rio Quarto et à Salta, qui ont réuni les collections qui forment le contingent ethnographique de la République Argentine [2].

Les premiers ont rempli tout un meuble des travaux exécutés à la manière indienne par un certain nombre de leurs ouailles, des deux sexes, du Rio Quarto. Ce sont des tissus dits *herrequè*, *herrequè-polkèe*, fabriqués avec les moyens les plus élémentaires (deux bâtons constituant le métier et un troisième servant de navette), et dont on fait des tapis, des cabas, etc. Ce sont encore

1) Cf. *Revista da Exposiçao Anthropologica Brazileira*, Rio de Janeiro, 1882, 1 vol. in-4°.
2) *Catal.*, p. 30-36.

des ponchos en laine de guanaco dits *maquy calluan*, de petites coupes, des assiettes, des cuillers en corne fondue, enfin des instruments de musique, *quinquer caliné*, faits d'une côte de bœuf coupée d'entailles sur lesquelles sont tendus des crins que vient frotter un archet de bois aussi muni de crins. Les Indiens jouent de ce sauvage instrument à peu près comme nous jouons du violon, mais en appliquant une extrémité de la côte sur la bouche et en graduant les sons avec la main gauche, pendant que la droite fait courir l'archet sur les crins.

Les Franciscains de Salta ont exposé divers documents relatifs aux Matacos, tels que six crânes provenant d'Incahquasi à 18 lieues de Salta et ayant appartenu à des sujets que l'on suppose antérieurs à l'époque de la découverte; un crâne de Mataco que ses formes adoucies engagent à considérer comme le crâne d'un métis[1], diverses armes et ustensiles indigènes, arcs et flèches, massues, poinçon en corne de cerf, couteaux de bois à lame convexe, vases en terre cuite, en corne ou en bois, bourses tissées en laine ou en *hilas di chaguar*, peloton de fil de cette dernière matière, poncho, ceintures de cuir ou de laine, fifre en roseau, amulettes de pierre blanche, etc.

La sépulture d'Incahquasi, d'où sortent les crânes exposés, contenait aussi des pointes de flèche en obsidienne, des sifflets en os de métacarpe, de métatarse ou de fémur de ruminants, etc.

D'autres antiquités, envoyées par les missionnaires de Salta, ont été trouvées sur les monts de Guachipas, à 40 lieues environ au sud de la dite ville. Elles proviennent, sans aucun doute, d'un de ces cimetières préhistoriques, que le voyage de MM. Inocencio Liberani et Rafael Hernandes a fait, pour la première fois, connaître au commencement de 1877.

L'album qui contient les photographies des dessins de M. Liberani[2] et dont je possède un exemplaire, nous montre à la

1) «... sembra però che non fosse di pura razza Mataca, ma piuttosto meticcio » (*Catal.*, p. 36).

2) Voy. un commentaire sur cet album publié sous la date du 20 octobre 1877 par Burmeister dans les *Verhandlungen* de Berlin (s. 354-357).

planche IV la nécropole dite de Loma Rica, dont un certain nombre de tombes sont bien visibles au premier plan du dessin. Chaque tombe a l'aspect d'une sorte de cromlech formé de pierres plus ou moins grosses disposées en cercle; une pierre plus volumineuse, placée au centre, couvre la sépulture, dont la pièce principale est un grand vase de terre décorée, en forme de cruche. Le fond du vase est plat et étroit, l'ouverture a la forme d'un entonnoir allongé et peu évasé, et des deux côtés de la panse, fixées assez bas, sont de petites anses ouvertes verticalement, comme pour passer une courroie ou une corde de suspension (pl. IV). La panse et le col de la cruche sont décorés de chevrons et de grecques à escaliers polychrômes. Des couteaux et une hache de cuivre, une hache, un mortier et deux boules de pierre, un gobelet en terre cuite accompagnaient les restes du mort trouvés à l'intérieur du vase.

L'abbé G. Lavagna a ajouté à ces antiquités diverses autres pièces anciennes et modernes des provinces de Cordova et de Tucuman. J'ai remarqué, d'une part, des haches de pierre et des pierres de fronde des Indiens Ciarromarra et Comecingones, de l'autre, de curieux tissus de paille appelés *tipa*, tressés par les Indiens de Paniglio. M. Odero avait aussi exposé un certain nombre d'objets façonnés par les Gauchos[1].

Chili. — A part les sépultures antiques découvertes en assez grand nombre dans la province d'Atacama récemment conquise sur les Péruviens et les Boliviens ou bien les tumulus plus rarement rencontrés au bord de la mer vers Coronel, par exemple, en l'un des districts du centre, les ethnographes ne sauraient découvrir d'autres sujets d'étude dans toute l'étendue du pays chilien que ceux dont les Araucans leur pourraient fournir le

1) On trouvera encore dans le catalogue argentin l'indication d'une certaine quantité d'objets d'histoire naturelle, tels que des ossements fossiles de glyptodonte, d'hoplophorus, etc. L'Uruguay et le Paraguay n'ont envoyé que trente et quelques pièces, minéraux, fossiles et animaux, présentés par MM. Arnoldi, Picasso, etc.

prétexte. Encore ces farouches Indiens, naguère isolés du plus grand nombre des envahisseurs espagnols, et jaloux à l'excès de leur indépendance, de leur pureté de sang, de leurs mœurs et de leurs coutumes, ont-ils été contraints en 1881 à subir la présence sur leur ancien territoire de *presides* militaires installés dans de solides forteresses. Dès lors, le commerce des liqueurs fortes, encouragé par les Chiliens, a introduit chez eux l'alcoolisme et tout ce qui s'y rattache ; ils y ont perdu en partie leurs qualités viriles, et on les voit aujourd'hui, nous dit un de leurs historiens, s'empresser d'aliéner leurs bestiaux et leurs territoires pour acheter à l'Espagnol cette *eau de feu* qui les abrutit et qui les décime.

Les missionnaires s'efforcent vainement de ralentir l'œuvre de destruction. Leurs établissements ont toutefois réussi à grouper un certain nombre d'Indiens, victimes de la dernière guerre, dont ils tentent d'adoucir les cœurs et un assez grand nombre ont momentanément pris les apparences de catéchumènes plus ou moins dociles et paisibles.

Les Salésiens ont notamment baptisé en 1886 sept cents personnes de la tribu du cacique Sahyueque, et nous avons pu voir à Gênes trois jeunes néophytes, Zeferina, Josepha et Santiago, tous trois proches parents du vaillant Yancuche qui lutta désespérément pendant deux ans contre les Espagnols, et réussit à s'enfuir dans les gorges les plus inaccessibles de la Cordillère chilienne. Tous les membres de la famille, presque tous les sujets du chef des Araucans, furent pris, dépouillés de leurs ustensiles et de leurs ornements d'argent, puis transportés à Chichinal, près le Rio Negro. Santiago, âgé de dix-sept ans, est devenu un véritable *gaucho* et les deux jeunes filles, élevées par les Auxiliatrices de Voedma, exercent assez habilement le métier de brodeuses.

Leurs caractères physiques sont très exactement ceux que tous les anthropologistes ont prêtés à la race araucane, adoucis cependant par l'âge ou par le sexe. Tous trois sont de taille moyenne, brachycéphales et eurygnathes, avec la face sublo-

sangique, le front un peu bas, les yeux enfoncés et quelque peu bridés, le nez court, aux narines assez dilatées, la bouche charnue, aux commissures légèrement empâtées, le menton anguleux. Tout cela constitue un ensemble physionomique original, et plutôt sympathique.

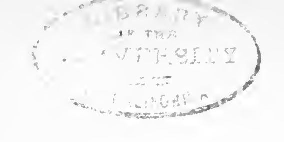
Santiago a le poncho, le large pantalon ou *chiripo*, la ceinture ornée de monnaies, le stylet à poignée d'argent.

Zeferina et Josepha portent (quand elles se costument en Indiennes) une sorte de tunique sans manches, qui descend jusqu'à terre, avec une ceinture brodée de perles de verre et d'argent, et un manteau qui tombe des épaules sur les pieds. Et comme elles sont de race noble, on leur a rendu leurs grands pendants d'argent, leurs épingles à large plaque arrondie, leurs colliers et leurs bracelets du même métal.

Tous ces bijoux d'Araucanie sont bien connus et nous n'insistons pas sur leur description. Nous nous bornons à attirer, en passant, l'attention des archéologues sur les ressemblances intimes que l'on constate entre les grandes épingles de mante des femmes d'Araucanie et les *topos* des anciennes momies péruviennes. L'usage, chez les deux peuples, d'un ornement, de forme et de dimension aussi exceptionnelles, semble bien indiquer de l'un à l'autre de vieilles affinités, que viennent d'ailleurs confirmer bien d'autres rapprochements, dans le détail desquels je ne saurais entrer ici.

Le Chili a partagé avec la République Argentine tout l'Extrême-Sud, naguère encore indépendant, du Nouveau-Monde, et son domaine comprend tout le littoral du détroit de Magellan, la moitié occidentale de la Terre de Feu, et toutes les îles de l'archipel Magellanique, moins la Terre des États, qui relève comme la bande orientale de la Terre de Feu de la République Argentine. C'est de l'une de ces îles, l'île Dawson, que viennent les quatre Fuégiens, qui avec nos trois Araucans forment la population du village indien de l'Exposition de Gênes.

Daniel, le plus âgé de ces insulaires (il a environ vingt-cinq



ans), Silvestre, un gamin de onze ans, et le petit Marcos sont des Alikoulip ou Alakoulouf, tandis que José, autre enfant de neuf ans, est un Ona ou Yacaua-Kunny de la véritable Terre de Feu.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de confronter José avec Silvestre, l'Ona avec l'Alakoulouf, et je me suis ainsi rendu parfaitement compte de l'amplitude des variations craniennes de l'un à l'autre des deux sujets, l'un et l'autre rasés de fort près et de races fort différentes. L'Ona a la face moins large, le crâne plus haut, plus allongé; l'Alakoulouf est plus losangique, en même temps que son crâne est tout à la fois plus dilaté et plus abaissé. Le premier a une physionomie plutôt triste et préoccupée, le deuxième est beaucoup plus gai et plus accueillant.

Le village où le Père Salésien, E. G. Beauvoir, avait établi ses ouailles était composé de cinq cabanes, deux destinées aux Araucans, l'une de peaux, l'autre de branchages et de feuilles; une troisième, celle des Fuégiens, construite en troncs d'arbres recouverts de peaux de phoques, et garnie de terre à la base; les deux dernières représentant la maisonnette du missionnaire et la très modeste chapelle en terre battue qu'il a réussi à construire là-bas. Un peu de paille sur le sol, l'arc, les flèches, les harpons, quelques bottes de jonc, quelques récipients faits d'écorce d'arbre constituent tout le mobilier de ces naturels qui vont légèrement vêtus d'une peau de guanaco serrée à la ceinture, et couvrent parfois leur tête d'une sorte de tiare, taillée en triangle dans le cuir séché du même animal. Tout ce qui peut aider à faire bien connaître la vie intime des Fuégiens et des Araucans a été habilement disposé à proximité du campement, et les ethnographes peuvent ainsi à loisir se transporter du parc où ils ont sous les yeux les indigènes vivants au musée qui contient la plus riche collection que l'on puisse former de tous les engins utilisés par les trois peuples des îles de l'Extrême-Sud américain. Je n'y insiste pas; nous avons eu à Paris, il y a peu d'années, au retour de la *Romanche*, une exposition tout aussi complète que celle-ci, et dont les éléments, publiés d'abord dans

une suite de superbes volumes, puis classés dans nos musées nationaux, sont tous les jours à la disposition des hommes d'étude.

Que va-t-on faire à Gênes des collections de toute espèce dont j'ai essayé de donner une idée aussi exacte que possible? On a parlé de transformer le Comité d'organisation en une commission permanente qui aviserait aux moyens de poursuivre l'entreprise et de fonder définitivement, dans le premier port de l'Italie, un musée des missions catholiques américaines. Je me plais à espérer que ce projet finira par aboutir. On a accompli, en effet, en rassemblant à Gênes tous ces documents exotiques, un effort très considérable, qui a produit certains résultats utiles au progrès de l'américanisme ; ne serait-il pas vraiment fâcheux que l'on s'arrêtât en si bon chemin, lorsque les difficultés les plus grosses ont été victorieusement surmontées, et que l'entreprise a groupé autour d'elle les bonnes volontés que j'ai pu voir à l'œuvre, quand je rassemblais les documents qui ont servi à rédiger cette courte notice ?

XXXVII

LE CODEX BECKER N° 1 ET LE MANUSCRIT DU CACIQUE RÉCEMMENT PUBLIÉ PAR M. H. DE SAUSSURE[1].

M. Becker, de Darmstadt, avait apporté et exposé à Berlin, pendant la septième session du Congrès des Américanistes, en octobre 1888, plusieurs manuscrits indigènes faisant partie de la remarquable collection d'antiquités qu'il avait recueillie pendant un séjour prolongé au Mexique, à Puebla en particulier.

Ce voyageur, qui avait conservé le meilleur souvenir de ses relations avec les Français pendant l'Occupation et qui n'ignorait pas que je venais de donner une nouvelle édition du grand travail d'Aubin sur l'écriture figurative[2], me fit avec beaucoup de cordialité les honneurs de sa petite exposition et je recevais quelque temps après mon retour à Paris un paquet de photographies représentant les seize pages du plus important de ses manuscrits, désigné sous le nom de *Codex Becker n° 1*.

Tout ce que m'avait dit le possesseur de ce codex, c'est qu'il se l'était procuré à Puebla même, chez un collectionneur du pays. Il n'en savait pas l'origine précise; seulement des spécialistes auxquels il avait pu soumettre sa trouvaille s'étaient accordés à lui dire qu'elle devait venir de l'État d'Oaxaca. Les manuscrits de cette provenance, qualifiés habituellement de *zapotèques,* se distinguent nettement des manuscrits nahuatls. Leur peinture est surtout caractérisée par l'abus d'un certain jaune éclatant; une partie des scènes figurées se passent sur de larges estrades d'une polychromie criarde et l'on y voit revenir, de distance en distance, un grand signe qui ressemble aux deux

1) *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. I, p. 171-174.

2) C'est l'introduction de cette édition qui forme le n° XXXII de cette 4e *Décade* (voir plus haut p. 116).

lettres enlacées A et O. Toutefois d'autres signes en grand nombre sont communs aux deux catégories de manuscrits, tels que les petits disques numériques, les ondes qui représentent l'eau, les flèches du disque solaire, l'*ollin*, le *tecpatl*, le *chalchihuitl*, le *pamitl*, le *tepetl*, etc. Les personnages, leurs parures, leurs armes, leurs attitudes, leurs gestes offrent aussi bien des caractères communs.

J'avais curieusement examiné les reproductions assez bonnes, mises avec tant d'obligeance à ma disposition, et les rapprochements établis entre l'album de Darmstadt et les manuscrits similaires déjà publiés avaient rapidement confirmé à mes yeux l'origine zapotèque attribuée à bon droit au *Codex Becker n° 1*. Je m'arrêtai à cette première analyse et je ne m'occupai plus qu'accidentellement de ces figures, pour les montrer à mes auditeurs du Muséum en 1895.

Le hasard a voulu qu'avant de rejoindre le rayon qu'elles occupent dans ma bibliothèque à côté des planches d'Aubin et de Humboldt, ces photographies se rencontrassent sur ma table avec un cahier de chromolithographies venu récemment de Genève et intitulé *Antiquités mexicaines publiées par Henri de Saussure, 1er fascicule. Le manuscrit du Cacique*[1]. La comparaison s'imposa entre deux livres de figures d'une origine manifestement commune; les premières pages coïncidaient étrangement et j'acquis bien vite la conviction que le *Manuscrit du Cacique* copié à Puebla par M. H. de Saussure, il y a quarante-cinq ans, n'est autre que le Codex acheté bien des années plus tard dans cette même ville par Becker.

Quelques notes empruntées à la préface du fascicule de M. de Saussure compléteront l'histoire de l'important manuscrit iconographique, dont ce savant vient de mettre à notre portée une reproduction fidèle. C'est en 1852, écrit M. H. de Saussure, qu'on eut pour la première fois connaissance de ce *Codex*. « Un Indien

1) Ce fascicule, le seul publié jusqu'ici, est un cahier oblong, imprimé chez Aubert-Schuchardt et qui porte la date de 1891.

de la Mysteca, se disant descendant d'une famille de caciques, eut à plaider à Puebla en revendication de ses biens héréditaires. Comme pièce pouvant servir à la reconnaissance de ses droits, il produisit, conjointement à des documents espagnols, ce manuscrit, qui sans doute s'était transmis de père en fils dans sa famille. Il avait choisi comme avocat le licenciado Don Pascal Almazan, homme d'un esprit fort élevé et distingué dans les sciences, avec lequel je fus lié d'amitié. Le procès gagné, l'Indien consentit à céder le manuscrit à son défenseur. Ce fut chez ce dernier que j'en eus connaissance peu après cette époque, et avec la plus grande obligeance Don P. Almazan me permit d'en prendre copie. »

D'après une tradition recueillie par M. H. de Saussure et que je reproduis sous toute réserve, ce document donnerait « l'histoire d'un riche cacique de la Mysteca, nommé Sar-Ho, qui passait pour le plus puissant seigneur de la contrée et dont la femme s'appelait Con-Huyo. Ils avaient pour résidence le lieu nommé Tindu, c'est-à-dire *la boule*[1]. » J'y verrais plutôt une sorte de rituel, dont plusieurs cérémonies se comprennent d'ailleurs assez aisément, comme celles qui représentent la préparation du feu nouveau (pl. III, n° 7) ou une danse à grand orchestre (pl. VII et VIII) en l'honneur du Dieu solaire.

Il faudrait comparer minutieusement chacune des figures du nouveau *Codex* aux figures correspondantes des autres manuscrits zapotèques déjà connus, puis aux représentations analogues des manuscrits de l'Anahuac. Ce travail d'analyse, qui ne serait pas bien difficile, fournirait assez vite des résultats intéressants pour l'étude de la race Mixteco-Zapotèque et de ses affinités ethniques.

1) Je ne trouve ce lieu-dit, ni dans les répertoires, ni dans la carte de Garcia y Cubas.

XXXVIII

NOTE SUR UN WAMPUM REPRÉSENTANT LES QUATRE-NATIONS DES HURONS[1].

Les Indiens du Canada, fidèles alliés des Français, que nous connaissons sous le sobriquet de Hurons[2], s'appelaient eux-mêmes Ouendat ou Wyandot[3]. A l'époque où leurs tribus commencèrent à entrer en relations régulières avec nos premiers colons, elles formaient deux groupes, les Attignaouantan et les Attigneenongnahac.

Ces deux tribus alliées reçurent et adoptèrent l'une après l'autre, vers la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe, les deux autres tribus, moins importantes, des Atendahronons et des Tohontaentat : l'ensemble des Quatre-Nations était ainsi solidement constitué dès 1608 ou 1609[4].

1) *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. I, p. 163-166.

2) Voici comme le P. Lalemant explique l'origine de ce nom, imposé aux premiers sauvages parvenus aux abords des comptoirs français vers 1598. « Arrivez qu'ils furent, aux François, dit-il, quelque Matelot ou Soldat voyant pour la premiere fois cette sorte de barbares dont les vns portoient les cheueux sillônez, en sorte que sur le milieu de la teste paroissoit vne raye de cheueux large d'vn ou deux doigts, puis de part et d'autre autât de razé, en en suite vne autre raye de cheueux, et d'autres qui auoient vn costé de la teste tout razé, et l'autre garny de cheueux pendants iusques sur l'espaule, cette façon de cheueux luy semblant des hures, cela le porta a appeller ces barbares Hurons : et c'est le nom qui depuis leur est demeuré » (*Relation de ce qui s'est passé à la Nouvelle-France en l'année* 1639, 2e partie, p. 7, Paris, Cramoisy, 1640, in-12).

3) *Ibid.*, p. 5. — Le P. Lalemant écrit 8endat; le terme Wyandot est d'usage courant chez les auteurs anglo-américains.

4) « Le nom général et commun à ces quatre Nations, selon la langue du pays est 8endat, dit encore le P. Lalemant (*loc. cit.*, p. 5). Les noms particuliers sont Attigna8antan, Attigneenongnahac, Atendahronons et Tohontaentat. Les deux premiers sont les deux plus considerables, comme ayant receu en leur païs et adopté les autres. L'vne depuis cinquante ans en çà, et l'autre depuis trente. Ces deux premiers parlent avec asseurance des demeures de leurs Ancestres et des diuerses assietes de leurs bourgades au delà de deux cens ans, car comme il se peut remarquer dans les precedentes

C'est cette confédération, représentée par quatre Indiens tirant de l'arc, qui apparaît sur le monument tout à fait unique que j'ai l'honneur de présenter à la Société.



Fig. 23. — Wampum représentant les Quatre-Nations des Hurons (Mus. d'Ethnogr.).

Ce petit monument n'est autre qu'une de ces ceintures en *wampums* qui jouaient jadis un rôle si important dans les relations des tribus indiennes, soit entre elles, soit avec les Blancs.

On sait que ce mot de *wampum*, qui est d'origine algonquine, s'emploie d'une manière plus spéciale pour désigner les petites perles cylindriques blanches ou violettes, avec lesquelles se fabriquaient, dans les tribus, ceintures, colliers, etc. C'était le *clam* ou *Venus mercenaria* qui en fournissait la matière. Cette coquille, que l'on trouve sur les rivages de l'Atlantique, depuis Long Island jusqu'à la baie de Chesapeake, est épaisse et blanche, sauf vers sa pointe teintée d'un beau violet dans toute son épaisseur. Elle était cassée en fragments convenables, polie avec soin et percée à la main, puis montée en chaînes ou bracelets, en colliers, etc., enfin en ceintures (*belts*), auxquels le mot de *wampum* s'appliquait aussi par extension.

Les enfilages de perles perforées, disposés en séries parallèles, formaient des bandeaux plus ou moins longs, plus ou

Relations, ils sont contraints de changer de place au moins de dix ans en dix ans. Ces deux nations s'entrequalifient dans les conseils et assemblées, des noms de frere et de sœur. Elles sont les plus peuplees pour avoir dans le cours du temps adopté plus de familles, » etc., etc.

moins larges, sur le fond desquels se détachaient en blanc sur violet, en violet sur blanc, des dessins géométriques ou des figures animées.

Chacune de ces silhouettes avait sa signification particulière. Elles rappelaient par leur disposition spéciale d'anciens événements de la vie des tribus, des traités de paix par exemple, ou bien c'étaient des déclarations importantes, des formules consacrées, etc. Un orateur qui prenait la parole dans une assemblée solennelle n'aurait jamais manqué d'assurer son discours officiel à l'aide d'un *wampum* approprié. « On ne saurait conclure aucune affaire, disait Lahontan, ni entrer en négociation avec les sauvages du Canada sans l'entremise de ces colliers qui servent de contrat et d'obligation parmi eux, l'usage de l'écriture leur étant inconnu. » Et Long ajoutait bien plus tard : « Lorsqu'on tient un conseil, on les distribue avec les discours, toujours proportionnés dans leur grandeur et dans le nombre des rangs de *wampums* à l'idée que se font les Indiens de l'importance de l'entrevue[1]. »

Le *wampum* où sont représentées les Quatre-Nations huronnes dut être présenté dans des conditions particulièrement importantes. Il est, en effet, composé de dix-sept rangs de perles violettes, sur lesquelles se détachent, en perles blanches, les contours de quatre Indiens tirant de l'arc alternativement à droite, puis à gauche, et l'on peut estimer à 3.750 environ le nombre des grains des deux couleurs qui entrent dans sa composition.

Peut-être est-ce un des colliers qui furent échangés lorsque, dans des circonstances particulièrement solennelles, Frontenac négocia la paix entre les Iroquois et les Hurons en juillet 1673[2].

Cette ceinture, confisquée par application de la loi contre les émigrés en 1792, avait été déposée avec cinq autres plus ou

1) J. Long, *Voyage chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, trad. fr. Paris, an II, in-8°, p. 90.

2) Cf. P. Margry, *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale*, t. I, p. 213 et suiv. Paris, 1879, in-8°.

moins analogues dans les collections du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale. Elle a été envoyée en 1880, comme toutes les pièces du même dépôt, au Musée d'ethnographie du Trocadéro, où elle est cataloguée sous le n° 520.

XXXIX

NOTES SUR LES COLLECTIONS ETHNOGRAPHIQUES DU Dr JOSEPH MUNERATY (ORÉNOQUE ET RIO NEGRO) CONSERVÉES AU MUSÉE COLONIAL DE MARSEILLE[1].

I

Il y avait à Marseille, vers la fin de 1860, un docteur en médecine, nommé Joseph Muneraty, rentré récemment du Nouveau Monde avec une collection d'ethnographie d'un intérêt absolument exceptionnel.

Cet homme, instruit et entreprenant, avait parcouru pendant trois ans les parties les plus inconnues de l'Amérique équatoriale, et au cours de ce long et difficile voyage, il avait recueilli avec persévérance les documents les plus remarquables sur des tribus dont les noms mêmes étaient en partie ignorés avant son expédition.

La collection se composait de deux cents objets environ, parmi lesquels quatorze costumes, d'une sauvagerie extraordinaire, appelaient principalement l'attention.

Muneraty, pressé d'argent, s'était vu forcé d'accepter les propositions d'un amateur allemand, dont le nom nous est demeuré inconnu; mais il avait gardé le droit de rembourser, dans un certain délai, les avances que lui avait faites cet acquéreur et d'annuler ainsi une vente qui lui était particulièrement odieuse. Il eut l'heureuse pensée de provoquer l'intervention du conservateur du musée Puget, L. Méry[2]. Le maire de Marseille, Onfroy,

1) Communiquées à la Société des Américanistes dans la séance du 2 juin 1896 (*Journal de la Société*, etc., t. II, p. 59-70.

2) Je dois à M. Saint-Yves la copie d'un passage d'une lettre de Méry, relative à Muneraty :

« M. le docteur Joseph Munerati, actuellement à Marseille, a parcouru pendant plus de trois années toute la partie de l'Amérique équatoriale où se

qui se préoccupait de développer chez ses compatriotes le goût des sciences et des arts, écouta volontiers les propositions qui lui étaient faites[1]. Une commission fut chargé d'examiner les objets du docteur Muneraty et un rapport favorable, signé Boyer (février 1861), fut présenté au conseil municipal le 15 mars suivant.

La collection fut acquise[2] pour une somme de 12.000 fr.

trouvent des régions presque inconnues. Il est revenu de son périlleux voyage avec une collection qui a frappé d'admiration tous ceux qui l'ont vue. Je joins à cette lettre un travail que M. Munerati a bien voulu faire sur ma demande et qui suffit pour donner une idée de l'importance de sa collection ethnologique. La somme de 20.000 francs, payable encore par annuités, ferait passer cette collection dans les mains de la ville. »

1) Voici l'une des lettres que le voyageur écrivit à ce propos au maire de Marseille :

« Monsieur le Maire,

« Je connais vos occupations, je connais aussi votre amour pour la science et la bonté de votre cœur. Il y a neuf jours, j'ai eu l'honneur d'avoir la visite de la Commission scientifique que vous avez bien voulu nommer. Ma collection ethnologique l'a vivement intéressée.

« J'en ai fait, comme vous savez, une vente à *réméré* à un Allemand qui l'emportera en Allemagne, et le terme fatal est imminent! Je vais la perdre.

« Veuillez m'épargner cette douleur, en saisir dans la semaine (pardonnez ma hardiesse à ma passion) le Conseil municipal. Ne permettez pas que mes peines, mes fatigues, mes dangers, mes études, aient une fin si malheureuse.

« Avec le plus profond respect, j'ai l'honneur d'être, M. le maire, etc.

« J. MUNERATY. »

2) C'est à la séance du 15 mars 1861, m'écrit M. Saint-Yves, que le conseil municipal de Marseille décida d'acquérir de M. Joseph Muneraty, sa collection ethnographique, au prix de 12.000 francs, payables en quatre annuités de 3.000 francs chacune, sans intérêts.

Il délibéra également d'ouvrir au budget de 1861 un crédit additionnel de 3.000 francs, montant de la première annuité et de prier M. le sénateur, chargé de l'administration du département, de vouloir bien, attendu l'urgence, approuver ce crédit.

Le rapport présenté au conseil municipal pour le décider à l'achat de cette collection avait été fait, comme je l'ai dit plus haut, par M. Boyer, au nom d'une commission spéciale. Il s'exprime dans les termes suivants : « Cette riche collection a été formée par M. Munerati dans des régions presque inconnues de l'Amérique équatoriale où errent des tribus sauvages à l'état primitif, plus ou moins guerrières et féroces, pratiquant le fétichisme, ayant des langages différents, sans rapports avec le monde civilisé. Elle se compose de plus de deux cents objets, parmi lesquels on remarque des ustensiles de cuisine, des instruments de pêche, des armes de chasse et de guerre, des instruments de musique, des ornements de danse et de parade, des cos-

payable en quatre annuités et provisoirement déposée au Muséum d'histoire naturelle [1].

On commandait, juste une année plus tard, à un modeleur, Antoine Bontoux, quatorze figures pour les mannequins qui devaient porter les costumes des sauvages de Muneraty. Il en fut exécuté dix qu'on installa au château Borély, où elles étaient encore lorsque j'ai rapidement rédigé la description qui va suivre.

La collection Muneraty fait aujourd'hui partie du nouveau Musée colonial.

II

Si visités que soient les établissements artistiques ou scientifiques, qui ont tour à tour possédé la collection de Muneraty, si intéressantes que soient par elles-mêmes ou par leurs origines les pièces qui la composent, elle n'a cependant provoqué, depuis trente-cinq ans, ni à Marseille, ni ailleurs, aucune description pittoresque, aucune enquête scientifique.

Le mémoire spécial rédigé par le voyageur pour Méry, l'inventaire dont parle Boyer dans son rapport, ont disparu sans laisser aucune trace, et il ne reste que quelques vieilles étiquettes pour nous renseigner sur un itinéraire qui aurait certainement marqué dans l'histoire des découvertes géographiques et ethnographiques, s'il avait été publié, même en raccourci, dans quelque recueil spécial.

tumes des chefs de tribus, des toilettes de femmes, etc. Un *catalogue*, dressé par M. Munerati, fait connaître chacun de ces objets et ajoute à l'intérêt de la collection par les renseignements curieux qu'il donne sur leur usage et sur leur provenance. »

1) « Collection ethnologique formée dans l'Amérique équatoriale, achetée 12.000 francs par annuités de 3.000 francs à M. Munerati en février 1861. Dépôt provisoire dont il sera demandé décharge au moment du placement dans les collections du château Borély. » (*Livre des achats du Muséum.*)

Aucun catalogue, dit M. le professeur Marion, auquel je dois ce renseignement, *n'indique l'importance de cette collection.* D'ailleurs, ajoute-t-il, les collections d'histoire naturelle n'étaient pas plus exactement inventoriées à cette époque.

Ces étiquettes, que j'ai transcrites au nombre de dix, constituent toutefois comme autant de jalons qui permettent de tenter de tracer approximativement les routes suivies par le voyageur oublié dans les vallées de l'Orénoque et du rio Negro.

On sait, depuis Humboldt, que le Meta et l'Humadea, dont il est le prolongement, ouvrent *la seule voie navigable*, qui permette de *monter* sans obstacle jusqu'au pied de la chaîne orientale des Andes de Colombie. C'est par cette route accessible aux embarcations indiennes jusqu'à Jiromena, que je conduis nécessairement mon voyageur vers le haut pays. Il a vu, en effet, dans le bas du Meta, une tribu de Guahivos ou Guahibos, et retrouvé, aux sources du Goyabero, les débris des anciens Muiscas. Or, ces deux visites, marquées l'une et l'autre par l'acquisition d'objets caractéristiques, sont deux indices certains de la route de Muneraty vers les Andes.

La pièce la plus typique des Guahibos du Meta dans la collection de Marseille est une espèce de manteau de pluie, tissé assez grossièrement en fibres de *moriché*. Le musée du Trocadéro a reçu de M. J. Chaffanjon un manteau tout pareil, la *tabandjà* des Yaruros, qui vivent un peu plus au nord sur le cañon Mina. Ces derniers confectionnent aussi avec la même matière une sorte de petite tente ou sac, de forme trapézoïdale, qui leur fournit la nuit un abri assez sommaire[1].

J'ai vu aussi, dans la collection Muneraty, un bâton de chef Guahibo, en bois de fer orné de triangles peints en blanc et garni d'un pendentif de plumes.

Les Guahibos *bravos* du rio Meta sont, encore aujourd'hui, les moins connus et les plus farouches de cette petite nation, et je n'ai lu qu'une courte description qui les concerne dans les récits des explorations de Crevaux. L'aventureux explorateur s'était avancé jusqu'à 10 kilomètres de ses pirogues pour voir un de leurs villages en amont du Saut de Maypures. Les Guahibos

1) Cf. J. Chaffanjon, *L'Orénoque et le Caura*. Paris, 1889, in-12, p. 173.

s'étaient parés, pour le recevoir, de couronnes plates en paille et en plumes de toucan, de bracelets, de colliers, etc., et portaient un petit tablier formé de l'extrémité pendante d'une ceinture de coton terminée par trois glands.

Crevaux a signalé particulièrement les curieuses peintures pectorales de ces sauvages, faites avec un cylindre de bois sculpté, qui rappelle exactement le rouleau de pierre dont se servaient jadis, pour les mêmes usages, les indigènes civilisés du Cundinamarca[1].

De Jiramena, sur l'Humadea, un chemin, que l'on voit figuré sur la carte officielle de l'État de Cundinamarca, aboutit à une route conduisant de Medina à Concepcion de Arama sur le rio Guejar. A Concepcion on est déjà dans le bassin de l'Ariari, affluent important du Guayabero. C'est en gagnant cette bourgade que Muneraty a dû rencontrer la tribu des Muiscas que mentionne une de ses étiquettes.

Ces Muiscas, descendants des anciens peuples civilisés du plateau de Bogota, ont abandonné leur territoire pour échapper à la conquête espagnole et se sont réfugiés bien loin dans l'est sur le versant de la grande chaîne.

Le costume du chef Muisca, souvenir de la seconde étape du voyage de Muneraty, est surtout remarquable par la coiffure étrange qui le domine. C'est un énorme bonnet conique composé d'une carcasse de baguettes fixées à une couronne et rattachées toutes ensemble au sommet, que surmonte un iguane empaillé[2]. Des deux côtés retombent en cascade de longs pendants de fibres blanchâtres composant un décor élégamment original.

1) Cf. E.-T. Hamy, *Études ethnographiques et archéologiques sur l'Exposition coloniale et indienne de Londres*. Paris, 1887, in-8°, p. 46.

2) Les Cauixanas de la rive gauche du Solimoes ont un chapeau assez analogue, mais sans iguane. « *Uma especie de chapeo feito de* timbo tebeca (cipó), *que tem o aspecto de um pareiro afunilado* » (J. Barboza Rodriguez, *Tribu dos Cauixanas*, *Revista da Expos. Anthrop. Brazileira*. Rio Janeiro, 1882, in-4°, p. 72, fig.).

Pour arriver à une troisième étape de notre voyageur ethnographe marseillais, il nous faut descendre avec lui l'Ariari qui nous conduira au Guayabero, sans passer par les redoutables *raudals* qui ont failli engloutir à deux reprises, vingt et quelques années plus tard, Jules Crevaux et ses compagnons [1].

Parvenu au Guayabero, Muneraty a très rapidement obliqué au Sud, abandonnant le droit chemin que le fleuve ouvrait devant lui jusqu'à l'Orénoque. Il confond, en effet, à deux reprises, dans sa nomenclature, le Guaviare avec l'Atabapo ou Atapabo. Dans une de ses étiquettes, il qualifie d'*affluent du rio Atabapo* le Guayabero qui est la tête du Guaviare; dans une autre, il traite également d'*affluent du r. Atapabo*, l'Ynirida, qui se jette dans ce même Guaviare au-dessus du véritable Atabapo. Il est donc tout à fait certain qu'il n'a point visité la région où se rencontrent ces trois cours d'eau.

Au surplus, l'existence dans sa collection d'un certain nombre de documents ethnographiques recueillis dans le haut Ynirida, le rio de los Uaupès et le rio Negro, permet de jalonner un itinéraire passant par des criques et des portages du Guayabero dans l'Yrinida supérieure et de celle-ci dans le Uaupès.

Dans la haute Yrinida, Muneraty a visité les Guapuynambès, comme il les nomme, qui ne sont autres assurément que les Guaipunabis dont M. Fr. Montolieu a résumé la courte histoire dans un intéressant mémoire publié en 1880 par la Société de géographie de Paris [2].

Les Guapuynambès ou Puinabos, ainsi qu'on les nomme couramment par abréviation, ne portent, dit ce dernier voyageur, d'autre vêtement que le *guayuco* [3] et encore « est-il si étroit qu'ils pourraient fort bien s'en dispenser ». Mais leur chef descendant du fameux Crusera, dont la légende a consacré les luttes

1) J. Crevaux, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, Paris, 1883, in-4°, p. 454, etc.
2) Fr. Montolieu, *L'Ynirida; notes sur une exploration effectuée en* 1872 (*Bull. Soc. géogr.*, 6e série, t. XIX, p. 293 et carte, 1880).
3) Sorte de petit tablier.

héroïques contre les Marativanos[1], possédait un magnifique chapeau en éventail de plus d'un mètre de diamètre, qui est venu enrichir la collection Muneraty. Ce personnage était de plus décoré d'un gros pendant de cou en marbre ayant la forme d'un baril allongé et serré d'un ceinture faite d'une sorte de chanvre.

Parmi les autres objets de même origine, j'ai noté un instrument fort semblable à la *maraca* des *piayes* de la Haute-Guyane et un petit carquois muni de ses javelines.

Ce carquois, dont le musée du Trocadéro possède deux spécimens tout semblables, recueillis chez ces mêmes Puinabos de l'Ynirida[2] et chez les Coréguajes de la haute Yca (n°s 4979 et 5089), se compose de petits étuis, en feuilles de palmier, au nombre de six ou sept groupés en une sorte de cône, fait lui-même de feuilles semblables, soigneusement cousues (long. 0 m. 28 à 0 m. 30). Les javelines, isolées dans ces petites gaines, sont de longues baguettes polies, effilées par le haut, faites d'un bois brun fort souple que termine une pointe mince montée avec de la ficelle et enduite d'une résine vénéneuse.

La quatrième et la cinquième stations, qui nous sont signalées par les documents ethnographiques de Muneraty, occupent le cours de l'Ucayari, l'une des branches mères du rio Uaupès. Deux tribus riveraines de ce grand affluent de droite du rio Negro sont, en effet, représentées dans la collection marseillaise.

L'une est celle des *Filianos* « habitant les bords de l'Ucayari ». Un chef de cette tribu a cédé à Muneraty sa couronne plate en paille, garnie de plumes blanches ornées de plumules jaunes à leur extrémité, et son arc en bois de fer, à profonde rainure interne[3].

L'autre est la tribu des Uaupès proprement dits dont le représentant est coiffé d'un énorme bonnet en peau de fourmilier qui n'atteint pas moins de la moitié de la taille du personnage et

1) Fr. Montolieu, *loc. cit.*
2) Nommés Puinavis par Crevaux.
3) C'est la forme constante des arcs de la région.

qu'agrémentent de petites boules de coton, des peaux d'oiseaux d'un bleu éclatant et des écailles d'*unio* vues par leur face interne. Au cou, le chef Uaupès porte un gros cylindre de marbre ou d'albâtre semblable à celui du chef Puinabo. On peut voir, dans un dessin de Rodrigues Ferrera publié en 1882, un cylindre tout semblable [1].

Il s'appuie sur une massue épaisse décorée en dents de loup, et que termine un manche allongé terminé par un petit cône.

Barbosa Rodrigues a publié un portrait de chef Uaupé dont l'équipage est assez différent de celui que je viens de décrire. Le sujet représenté porte, en effet, un bonnet de plumes raides en éventail surmonté en arrière d'un haut panache blanc, et dont les attaches en coton pendent en paquets volumineux sur la poitrine et sur le dos. Un tablier triangulaire en peau d'oiseau et une étroite ceinture de dents de lamantin lui entourent la taille. De la main gauche il soutient un *boutou* court, épais, lourd, élargi du bout et orné d'un décor géométrique, tandis que de la droite il soulève un paquet de javelines serrées dans un petit carquois décoré de lozanges, assez semblable à celui des indigènes de l'Ynirida dont il était question plus haut.

Le long du rio Ipaminari, affluent du rio Negro, vit par 2° lat. N. et 73° long. O., une tribu de ces Manibas, que la carte de M. Montolieu nous montre s'étendant vers le nord sous le nom de Vanivas jusque vers Maroa, sur le rio Guaïnia [2].

Muneraty s'est procuré chez ces Indiens un bonnet tout à fait bizarre, un collier, une tabatière et quelques armes.

La base du bonnet est un cercle d'écorce, que surmontent de courtes plumes jaunes et au-dessus duquel se dressent de longues cornes formées de spathes de palmier terminées par des boules de coton. Vers le milieu de la hauteur sont attachées des

1) *Revista da Exposicão anthropologica braziliera*, p. 77.
2) Fr. Montolieu, *Casiquiare, Rio Atabapo et cours inférieur de l'Ynirida*, 1872-1876 (*Bull. Soc. géogr.*, avril 1880).

coques de fruits coupées, dans l'intérieur desquelles sont logées de petites touffes de plumes. Un long panache en fibres végétales se dresse au milieu des spathes ainsi décorées.

Un collier en dents taillées, une tabatière en résine et coquille, dont le Trocadéro possède un spécimen tout semblable (nº 5059), une lance en bois dur ornée de découpures et un bois d'arc à profonde rainure interne, viennent également des Vanivas.

Je suppose qu'en quittant le pays occupé par ces Indiens, encore si peu connus aujourd'hui, Muneraty a dû s'engager dans le Casiquiare, qui joint comme l'on sait, le rio Negro à l'Orénoque.

Il a rapporté, en effet, une collection ethnographique, tout à fait nouvelle pour la science au moment de son retour, formée chez les riverains de la Haute-Orénoque, Maquiritaris, Guaharivos, etc. Nous avons vu que son ignorance du régime des eaux du bas Guaviare, de l'Ynirida inférieure et de l'Atabapo ne permet pas de supposer qu'il ait attaqué par la région où ces grands cours d'eau se rejoignent le problème, alors encore irrésolu, des sources de l'Orénoque.

Par le Casiquiare, au contraire, il arrivait tout droit du pays des Manibas ou Vanivas à celui des Maquiritaris du Sud, sur le Cunucunuma (3° lat. N., 68° long. E.). Un bonnet de plumes vertes et rouges, dont on trouve les similaires dans le haut de l'Essequibo [1], une massue à quatre pans, assez semblable aussi à certaines armes de la même rivière; un collier de dents serties en partie de perles à leur base; des jambières brodées en perles blanches, une lance à pointe mobile en bois dur, etc., représentent les industries décoratives et guerrières des Maquiritaris du Cunucunuma dans la collection marseillaise.

Les Guaharivos, que M. Chaffanjon n'a pu voir que de loin dans son voyage aux sources de l'Orénoque, sont les derniers des Indiens signalés jusqu'à présent sur le cours tout à fait supé-

1) Mus. d'Ethnogr., Coll. Crevaux, nº 31749.

rieur de ce grand fleuve[1]. On ne sait à peu près rien de leur ethnographie, la pièce acquise chez eux par Muneraty est restée tout à fait unique.

La tête du chef Guaharibo est, en effet, ornée d'un bonnet cylindrique, formé de couches superposées de grosses plumes raides, terminées, par de longs et gracieux panaches blancs. Le cou est entouré d'un collier de fines dents de singe montées sur une corde avec un pendentif, moitié moindre que celui du chef Uaupè, mais de même forme. La ceinture est fort analogue à celle des Roucouyennes. Une superbe lance à deux bouts, garnie de plumes, sert à la fois d'arme et de sceptre à notre personnage.

Muneraty a dû pousser ses courses jusqu'aux sources mêmes de l'Orénoque, au pied de cette sierra de Parimé, où M. Chaffanjon ne parvenait qu'avec beaucoup de peine [2], plus de vingt-cinq ans après ce précurseur oublié. Il a, en effet, rapporté un costume acquis chez une tribu dont le nom même nous est encore inconnu[3] aujourd'hui. Ce costume de chef de tribu des Quirisicanos, montagne de Parimé et de Japirapico, sources de l'Orénoque, est plus extraordinaire encore que tous les précédents. La tête est ornée, en effet, d'un haut bonnet en peau de pécari, le groin en l'air, tanné et peint d'un cercle blanc, auquel est en outre suspendu un grand ornement triangulaire en fibres végétales, décoré de cinq rangs de plumes de toucan rouges et jaunes alternées. Un plumet fait de même et de longs panaches de fibres végétales retombant au-dessous des oreilles, complètent cette extravagante coiffure.

1) Les Guaharibos occupent, sur la carte, la rive septentrionale du Haut-Orénoque, depuis le confluent du rio Ocamo jusqu'au voisinage des sources du fleuve (Cf. J. Chaffanjon, *op. cit.*, p. 201).

Le *raudal* des Guaharibos est une série de réservoirs étagés sur une longueur de 12 à 13 kilomètres au pied même de la Sierra.

2) J. Chaffanjon, *op. cit.*, p. 314.

3) Non seulement ce nom manque, comme d'ailleurs ceux des autres tribus du Haut-Orénoque, dans le catalogue de d'Orbigny, mais on n'en trouve aucune mention sur les cartes les plus récentes.

Notre chef Quirisicano porte au cou un collier de grandes dents découpées, dont les pointes se dirigent de chaque côté en dehors et tient, dans la main, une grosse canne ornée d'un décor lozangique, semblable à celui des Uaupès.

La dernière station, mentionnée dans les étiquettes ethnographiques de Muneraty, est chez les Marepisanos « des bords du Padaméri (1° lat. N., 67° long. O.) ».

Le voyageur a-t-il suivi, pour gagner cet affluent de gauche du rio Preto, le pied de la Sierra de Parimé? Est-il, au contraire, redescendu, par le Casiquiare et le rio Negro, jusqu'à son confluent avec le rio Preto, pour remonter ensuite aussi loin que possible, vers le nord? Ce dernier itinéraire me paraît tout à fait invraisemblable.

Les Marepisanos vivent, en effet, très haut, au bord du Padaméri ou Padaviri[1]; M. Coudreau qui a séjourné pendant quinze jours sur le cours inférieur et moyen de cette rivière, n'a entendu parler que d'un petit groupe d'Indiens appelés Barauanas. Les Marepisanos de Muneraty, ignorés de M. Coudreau qui s'informe toujours avec tant de soin sur sa route des tribus indigènes, doivent se rencontrer beaucoup plus loin par conséquent, et c'est seulement par le nord que le voyageur marseillais a dû péniblement aborder leurs villages.

Le costume, acheté chez eux, se compose d'un bonnet façonné avec deux ailes d'*ara rauna* refermées sur la tête et garni de plumes blanches dans l'intervalle, d'un collier de dents de singe, d'un devantier fait d'une spathe de palmier[2] brodée à la base, accompagnée de pendants de plumes de perroquets et de jambières ornées à peu près de même. Le carquois, en paille tressée, ornée de grecques, rappelle celui des Maquiritaris du rio Cunucunuma[3].

1) Cf. H. Coudreau, *La France Equinoxiale*, t. II, *Voyage à travers la Guyanne et l'Amazonie*, Paris, 1887, in-8°, p. 117.
2) Les spathes sont un ornement fort en usage dans toute la Haute-Guyane.
3) Cf. Mus. d'ethnogr., n° 31721.

La collection Muneraty contient encore quelques bons objets sans provenance particulière, qui m'ont paru venir de l'Amazonie et notamment des régions inférieures du grand fleuve, de l'État du Para en particulier. Ces pièces, qui n'ont pas d'importance par elles-mêmes et dont je ne veux rien dire ici, autorisent seulement à ramener en Europe l'infatigable voyageur par Manaos, Santarem, etc.

On remarquera qu'il n'y a d'hypothétique dans le court exposé qu'on vient de lire des routes de Muneraty à travers la Colombie, le Vénézuela et le Brésil, que l'*ordre* que j'ai tenté d'établir dans une suite de voyages qui ont été *réellement accomplis*, de 1857 à 1860, par un homme d'une audace et d'une endurance tout à fait remarquables et auquel il n'a manqué peut-être qu'un peu de littérature pour faire de lui un des héros les plus brillants de l'exploration sud-américaine.

XL

NOTE SUR SIX ANCIENS PORTRAITS D'INCAS DU PÉROU CONSERVÉS AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO[1].

Le jardin d'hiver de l'*hôtel de La Rochelle*, à Rochefort, était orné naguère de peintures variées que rien ne recommandait, du reste, aux regards distraits des passants. On aurait pu pourtant, avec un peu d'attention, distinguer, dans cet amas de cadres sans valeur, une série de petits tableaux que des écritures assez nettes désignaient à la curiosité du voyageur instruit. Il y pouvait lire, en effet, sur des cartouches ovales placés dans un des angles inférieurs, des inscriptions comme celles-ci : LLOQUE YVPANQUI INCA III, PACHACVTEC INCA IX, HUASCAR INCA XIII, etc. Et si quelque chose m'a étonné, quand j'ai entendu parler pour la première fois de cette singulière collection, c'est que personne, dans une ville comme Rochefort, où séjournent tant de marins distingués, n'ait signalé la valeur tout à fait exceptionnelle de pareils documents figurés. Il a fallu que mon collègue au Muséum, M. Stanislas Meunier, vînt à passer par là un beau dimanche de novembre 1879, pour que l'existence de ces peintures oubliées fût enfin connue des ethnographes de la capitale. Prévenu de cette découverte, je fis part au savant et zélé secrétaire de la Société de géographie de Rochefort, M. le docteur Bourru, de mon vif désir d'acquérir pour le Trocadéro les cadres de l'*hôtel de La Rochelle*, et après de longues négociations patiemment conduites par ce bienveillant confrère, j'ai eu la satisfaction d'accrocher un jour, en belle place, dans une de mes salles péruviennes, les Incas nettoyés, réparés, bien visibles dans tous leurs détails, rendus tout à la fois aux

1) Note lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans sa séance du 30 décembre 1896 et imprimée dans le *Compte Rendu* (t. XXXV, p. 10-17).

méditations des hommes de science et aux étonnements des foules.

C'est qu'ils sont, en effet, très remarquables dans leurs dimensions exiguës, les petits cadres ainsi sauvés d'une imminente destruction. Ce n'est rien moins, en effet, qu'une suite d'images traditionnelles des anciens maîtres du Pérou, les Fils du Soleil, *Hijos del Sol,* reproduisant à moindre échelle, mais d'une manière très exacte, la galerie officielle qu'on pouvait voir naguère au Musée national de Lima. Seulement, tandis que cette dernière ne renfermait que des *bustes*, la petite série du Trocadéro montre six des Incas *en pied* et donne, pour la première fois avec fidélité, le costume complet et magnifique des plus riches souverains du monde[1].

C'est en comparant, pièce à pièce, mes portraits avec les esquisses de la collection de Lima, publiées en 1851 sur le frontispice des *Antigüedades Peruanas* de Rivero et Tschudi, que j'avais tout d'abord réussi à identifier ces peintures. Chacune des figures correspondantes affecte, en effet, dans les deux séries les mêmes attitudes. Lloque-Yupanqui, vu de profil, marche vers la gauche, le sceptre sur l'épaule; Tupac-Yupanqui se présente de face; Huayna-Capac est tourné à droite, en profil perdu, etc. Mais j'ai retrouvé depuis lors, à l'exposition des Missions catholiques américaines de Genève (1892), les originaux disparus du Musée national péruvien pendant la guerre chilienne et devenus, on ne sait trop comment, la propriété de M. l'avocat Pozzo[2], et j'ai pu

1) On connaissait bien déjà, en Europe, d'autres portraits en pied, tels que ceux dont Castelnau fit exécuter des copies à Quito (*Atl.*, 3e part., pl. XVII) et qui représentaient Atahualpa, le dernier des Incas, un autre Inca en costume espagnol et deux princesses de la famille régnante. Mais c'étaient là des œuvres d'aspect européen, n'ayant d'ailleurs gardé qu'un petit nombre de caractères empruntés à la tradition indigène. Les portraits de l'édition de 1715 de Garcillasso sont moins fantaisistes. (Cf. Carlos Prince, *El imperio de los Incas*, 1883, in-18.)

2) M. M.-X. de la Espada semble disposé à croire que ces bustes peints sur étoffe, envoyés par Toledo, auraient pu être recopiés à Madrid par l'artiste qui a dessiné le frontispice de la ve décade de Herrera. Cette hypothèse ne me semble guère admissible : l'auteur de la planche d'Herrera a eu sans doute sous les yeux des dessins venus du Pérou mais il a confondu des représentations bien différentes. Les dernier Incas, par exemple, comme M.-X. de la Espada le remarque d'ailleurs lui-même (*loc. cit.*, p. 158), portent

constater alors qu'un même tissu de fin coton sert de fond à ces peintures comme aux miennes et que les mêmes tons ont été disposés, de part et d'autre, de semblable manière.

Or les documents administratifs de l'ancien Pérou ont conservé le souvenir un peu vague de deux séries d'anciens portraits d'Incas, auxquelles se rapportaient peut-être celles que je viens de mettre ainsi en présence. L'une, dont les bustes de la collection Pozzo seraient peut-être les prototypes, fut exécutée, en 1572, pour le roi d'Espagne, Philippe II, par ordre du vice-roi, D. Francisco de Toledo[1].

L'autre, dont parle Piñedo (*Retratos de los Incas y pinturas de insignias y vestidos de esto Reyes*), et qui accompagnait l'*Histoire générale du Pérou* de l'archidiacre Martin de Murua, correspondrait à celle du musée du Trocadéro ! La date de 1616, attribuée à cette dernière œuvre[2], convient parfaitement aux écritures des cartouches de mes six petits tableaux.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, la première chose qui frappe les yeux dans l'analyse de l'une ou l'autre de ces deux séries de peintures, c'est la profusion des ornements en métal précieux dont chacun des personnages se trouve surchargé : couronne, sceptre, oreillères, épaulettes, bracelet et bouclier, tout cela est d'or repoussé ! .. Les historiens de la Conquête, Zarate, Sarmiento, Cieça de Leon, etc., sont remplis de détails admiratifs sur les prodigieuses richesses métalliques accumulées dans les palais et dans les temples du Pérou, et Garcillasso de la Vega nous a mi-

des coiffures qui rappellent celles du *vicahoma* ou grand prêtre, dessinées par l'auteur de la *Relacion Anónima*, du commencement du XVIIe siècle, publiée en 1879 dans le volume du *Ministerio del Fomento* (*Tres relaciones de Antiguedades Peruanas*, Madrid, 1879, p. 158-159).

1) Ce vice-roi du Pérou avait fait copier, sur quatre pièces d'étoffe envoyées à Philippe, *los bultos de los Ingas con las medallas dsuse s mugere yayllos*. Sur les bordures étaient représentés les événements de chaque règne, et trente-sept chefs, choisis parmi les plus âgés et les plus nobles, *principales antiguos de los ayllos é linages de 12 Incas*, en avaient certifié l'exactitude et la vérité, *certifican de su exactitud y veridad* (cf. M.-X. de la Espada, *Carta al Excmo Sr D. Francisco de Borja Queipo de Llano*, etc. ap. *Tres Relaciones*, p. xxvij).

2) Cf. M.-X. de la Espada, *Carta cit.*, p. xxxviij.

nutieusement décrit ces jardins étranges, dont les plantes et les animaux étaient en or ou en argent, ces maisons de bains, où les cuves étaient des mêmes métaux, ce trône d'or massif, la *tiana*, sur laquelle s'asseyait l'Inca, placé lui-même sur un bloc cubique aussi en or, etc.

Le monarque avait sur la tête, couverte de longs cheveux noirs pendant sur les épaules, une large couronne en or repoussé, la *capaclaota*[1], faite de quatre tores parallèles, s'évasant vers le haut. Au-dessous du tore inférieur, déborde quelque peu la frange de laine rouge, attribut de la royauté, la *borla del reino*, suivant l'expression d'un vieil historien du Pérou[2]. Cette frange relie l'une à l'autre les deux plumes ou plutôt les deux bouts d'ailes noirs et blancs, que l'on voit se rencontrer au-dessus d'une grosse boucle d'or ovale, qui forme le centre de la couronne. Ces deux plumes sont également un insigne royal; elles viennent, dit-on, de l'oiseau légendaire que l'on nomme *corequenque*.

« Au district de Villcanata, qui est à trente-deux lieues de Cozco, dit Garcillasso de la Vega, au pied de la grande montagne neigeuse, il y a un petit marescage où se trouvent les oyseaux desquels on tire ces plumes... On n'en voit jamais que deux à la fois, à sçavoir le masle et la femelle, qui sont toujours les mesmes à ce qu'ils disent, sans qu'on sçache d'où ils viennent ny où ils se nourrissent, et sans qu'on ait jamais apperçeu que ceux-là dans le Pérou... Pour avoir ces plumes qu'ils portoient sur la bordure rouge, un peu éloignées l'une de l'autre, ils alloient à

1) Cf. Garcillasso de la Vega, *Hist. des Yncas* (Amsterdam, 1715, in-12), liv. III, ch. xxv, etc. Les Espagnols n'ont pas pu mettre la main sur toutes ces richesses. Par exemple, la fameuse chaîne d'or qu'avait fait faire Huayna Capac, qui était de la grosseur du poignet, avait 350 anneaux et mesurait 700 pieds espagnols, fut jetée dans le lac d'Urcos où elle est encore. Les onze mille lamas chargés d'or, qui portaient la rançon d'Atahualpa, furent enterrés par les Indiens quand ils surent que Pizarre avait assassiné ce prince infortuné. Et cependant, en moins de vingt-cinq ans, plus de 400 millions de ducats d'or et d'argent furent importés en Espagne, dont les neuf dixièmes, suivant Rivero, provenaient de pillages. (Cf. Rivero et Tschudi, *trad. cit.*, p. 172.)

2) *Relacion Anónima* (ap. *Tres Relaciones*, p. 186). — Cette relation, faite par un jésuite demeuré inconnu, serait de 1615 à 1621.

la chasse de ces oyseaux le plus doucement qu'il leur estoit possible, et après les leur avoir arrachées ils les laschoient [1]. »

Les deux extrémités de la frange ou *borla* se terminent par deux ganses rouges, qui supportent de larges oreillères ovales en or repoussé. On sait que tous les hauts personnages de l'ancien Pérou portaient ainsi des disques plus ou moins riches, engagés dans les lobules largement perforés de leurs oreilles, ce qui leur valut de la part des conquérants espagnols le sobriquet méprisant d'*orejones*.

Dans la main droite, l'Inca porte un sceptre d'or fleuronné, le *tapayauri*, renflé en son milieu et armé d'une hache d'or à large tranchant courbe, *guaman champi*. La main gauche supporte un bouclier carré, aussi en or, *huallcanca*, couvert de plumes formant une mosaïque, dont le brillant dessin, sorte d'armoirie personnelle, varie avec chacun des Incas. Ce bouclier est souvent garni d'un large pendentif de plumes sombres, *orocaba*.

La robe ou tunique qui couvre les genoux est aussi, semble-t-il, en plumes de couleurs variées, bleues à reflets verdâtres, rouges, blanches, avec un semis de petits bouquets de plumes, se détachant bien sur le fond, rouge sur le blanc et le bleu, blanc sur le rouge, etc. Les bords inférieurs de la robe, exécutés en mosaïque de pierreries, forment des escaliers, des chevrons, des triangles accotés, semblables à ceux que l'on trouve parfois représentés dans certaines incrustations découvertes à peu de distance du Cuzco [2].

Un hausse-col fort riche alterne les chevrons d'or repoussé avec les triangles de plumes. Les épaules sont parfois emboîtées dans des ornements d'or en forme de tête de puma. Une ceinture brillante serre à la taille la tunique et un long manteau de laine de vigogne, aussi fine que la soie, *lana de vicuna, que iguale con la seda* [3], tissé par les Vierges du Soleil, couvre les épaules et pend en arrière jusqu'à peu de distance du sol.

1) Garcillasso de la Vega, *trad. cit.*, liv. VI, ch. XXVIII.
2) Musée du Trocadéro; Musée royal de Berlin.

L'Inca porte parfois un bracelet d'or au poignet, la *chipona de oro*, des jarretières en plumes noires serrent le haut de ses jambes, mais il est sans chaussures. C'est, en effet, les pieds nus qu'il devait arriver sur la place de Haucaypata pour saluer le lever du soleil, le jour du solstice d'été, où se célébrait la plus grande fête de l'année, le *Raymi* ou *Intip Raymi*[1].

Telle est, restituée à l'aide de nos petits tableaux, la somptueuse parure des Fils du Soleil.

Aucune pièce de ce splendide équipage n'est venue jusqu'à nous. Il reste toutefois dans quelques-uns de nos musées spéciaux des morceaux de qualité inférieure, dont la vue peut suppléer dans une certaine mesure à la disparition des ornements royaux eux-mêmes, fondus par un conquérant avide ou cachés par l'Indien vaincu dans des retraites inaccessibles. Ainsi on peut étudier dans les grands musées ethnographiques, au Trocadéro, par exemple, divers objets en or mêlé d'argent, repoussés avec adresse. On y trouvera aussi des espèces d'épaulettes, couronnes, brassards ou pendentifs, en relief, où la laine remplace le métal. On y examinera enfin deux grands manteaux de chef en laine dite *campi*, ornés d'élégantes appliques. Le même musée possède encore une sorte de *poncho* en plumes brunes semé de bouquets de plumes jaunes, trouvé par M. de Cessac dans ses fouilles à Ancon, et l'examen de cette pièce fort rare permet de détailler les pratiques du mosaïste, qui disposait ses plumules en rangs serrés, superposés. Chaque plume, aplatie et repliée en boucle, se trouvait prise dans une anse de fil de coton et montée ainsi sur le canevas qui formait le fond du poncho. MM. Reiss et Stübel ont décrit et figuré une pièce fort analogue dans leur grand ouvrage sur Ancon[2], et l'on peut voir au Trocadéro toute une série de tapis rapportés de Truxillo par Angrand, en 1839[3],

1) Rivero et Tschudi, *trad. cit.*, p. 154.
2) W. Reiss und A. Stübel, *Das Todtenfeld von Ancon in Peru*. Bd. II, Taf. 40.
3) A. de Longpérier, *Notice des monuments repérés dans la salle des Antiquités américaines*, 2e éd., nos 806-812.

et dont les bordures en plumes d'ara, jaunes et bleues, sont fixées de la même manière.

Quant au bouclier carré, avec ses armoiries, si nous n'en avons point d'original, du moins pouvons-nous en montrer des imitations réduites sur quelques céramiques de la côte, qui représentent des guerriers. Je mentionnerai spécialement un *sil vador* en terre cuite noire lustrée, dont un des récipients supporte un petit personnage consciencieusement modelé. La fronde est nouée sur sa tête, il tient d'une main la massue étoilée, de l'autre une tête coupée, trophée de sa victoire, et son bouclier armorié, fixé par une bretelle, est rejeté sur le dos par un mouvement bien observé. Un autre combattant, un genou en terre, la massue en arrêt, se couvre aussi d'un bouclier quadrilatère, strié de lignes et encadré de points, qui rappelle quelques-uns de ceux dont se parent les Incas de nos petits tableaux.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES

ET DES FIGURES DANS LE TEXTE

TABLE ALPHABÉTIQUE

IMP. CAMIS ET Cie, PARIS. — SECTION ORIENTALE A. BURDIN, ANGERS.



Phototypie Berthaud. Paris.

Tête humaine en basalte, trouvée à Tegucicalpa, vallée de la Choluteca.





Phototyp. Berthaud. Paris.

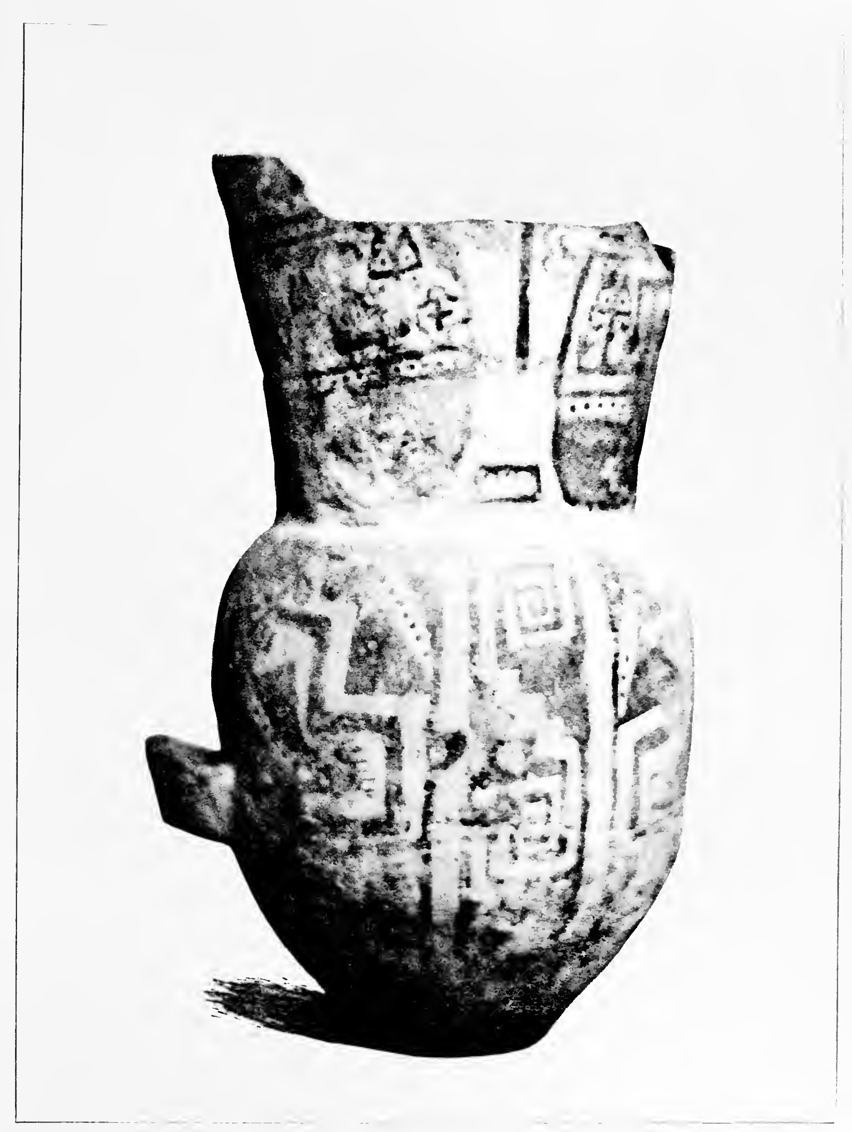
Vase en marbre blanc, trouvé dans le lit de l'Humuya (Honduras).



Phototypie Berthaud, Paris.

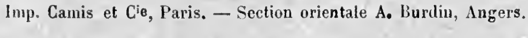
Vase provenant d'une fouille pratiquée aux environs de Medellin (Colombie).





Phototypie Berthaud, Paris

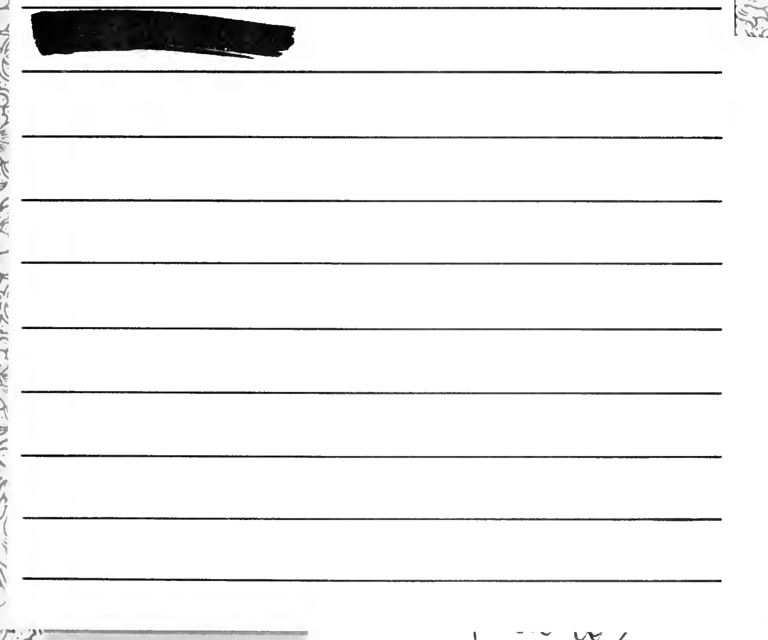
Urne funéraire provenant d'un cimetière ancien des montagnes de Guachipas, près Salta (République Argentine).



Imp. Camis et Cie, Paris. — Section orientale A. Burdin, Angers.







[redacted]

